

# *Amazing Grace*

**L.Desgardes**



# *Amazing Grace*

*L. Desgardes*

« Éprouver l'amour comme une lumière qui révèle la beauté de l'être  
dans ce qu'il a de profond, d'inépuisable et d'unique. »  
*Un bateau pour Gwenn*

« - Te donner du temps, pour vivre encore.  
- Pour quoi faire ?  
- Pour aimer. [...] Tu as tant d'amour en toi. »  
*Les rivages blancs*

« La rédemption, c'était cela la clef et la source. Et ce n'était pas  
qu'une question de foi ou de croyance. C'était une réalité.  
La rédemption passait par l'amour que l'on portait aux autres  
et qu'ils vous rendaient. »  
*Amazing Grace*

# Première Partie

## Chapitre 1

Quand il avait fait le guet pour voler ce bateau il ne savait pas qu'il y aurait mort d'homme. Personne ne le savait. Qui pouvait le savoir ? Il aurait fallu que les uns et les autres mêlés à cette histoire aient une conscience du travail honnête que l'on mène à bien. Il était déjà un voyou à ce moment-là, il l'était resté jusqu'à ce que la justice le rattrape.

Pour comprendre il suffit de regarder une carte ou essayer, si l'on parcourt le ruban d'asphalte, de se voir de haut. Un peu comme cette vue aérienne que l'on peut élargir sur un logiciel de cartographie. Le maillage humain se distend au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la métropole régionale, jusqu'à un seuil maximum, puis il se resserre à nouveau si l'on poursuit vers une ville secondaire. Il en est de même plus localement entre deux bourgades avec bureau de poste et gendarmerie. Cette géographie correspond probablement aux anciennes structures des pouvoirs féodaux. Le moteur à explosion n'a pas vraiment bouleversé ce monde-là.

Là où les mailles sont plus lâches, il se trouve des espaces vides de concentrations humaines. Les villages réduisent de taille et des fermes entières retournent à l'élément premier. L'entropie est à l'œuvre. Lorsque le bâtiment s'effondre parce qu'il a suffi que quelques ardoises soient arrachées et ne soient pas remplacées, la pierre qui devenait élément de construction par le mur et le toit redevient pierre sans plus rien pour lui donner de sens aux yeux des hommes.

Il en est de même pour les humains, lorsque la structure de l'existence qui leur donnait sens disparaît, s'effondre d'un seul coup, même si le processus de destruction a duré longtemps, de nombreuses années, à l'image du lent processus d'effondrement de la charpente puis des murs, alors il ne reste plus que la signification.

C'est ce que l'on pourrait croire si l'on regarde d'un peu loin.

Lorsque le chemin est devenu boueux, que la terre avec ses ornières a remplacé la voie communale empierrée elle-même remplaçant le bitume gercé qui fait suite à la route départementale, il est légitime de se demander ce que l'on va trouver dans le vallon. L'homme qui est là est-il encore humain ? Mais se pose-t-il la question ?

## Chapitre 2

Jean était assis sur un banc assez grossier. Une ancienne traverse de chemin de fer posée entre deux parpaings. Ce n'était pas grand chose mais il y était bien. Face à l'ouest de cette fin de septembre. Il n'y avait que le bocage vallonné devant lui. Le village était de l'autre côté, assez éloigné, juste assez pour avoir la paix sans être pourtant littéralement coupé du monde. La fermette n'était pas alignée sur les canons du confort que l'on voit dans les magazines, mais il y était par nécessité. Avec les années, son aspect, entre le délabrement et la résistance au temps qui passe parce que des hommes y sont restés à l'œuvre avait fini par lui convenir. Les maisons, les vraies, pas les machines à habiter, ne nous appartiennent pas. C'est nous qui leur appartenons. Trois pièces de plain pied, un long grenier à gerbière et une petite grange qui suffisait bien pour mettre la vieille Toyota à l'abri et bricoler ce qui, vraiment, ne tenait plus que par un fil de fer ou un vieux boulon tout rouillé.

C'est à peu près la seule chose qu'il faisait. De temps à autre il allait aider le fermier qui vivait de l'autre côté du vallon, à l'opposé du village. C'était le seul individu avec qui Jean entretenait encore une sorte de relation. Il recevait les mandats de l'aide sociale par le courrier mais il ne savait même pas de quel sexe était le facteur. Il ne se levait jamais assez tôt pour l'apprendre. Et au « chef-lieu de canton », il aimait ce mot, un mot d'un ancien monde, le visage derrière le guichet ne l'inspirait pas. Et ce n'était pas toujours le même. Il y avait peut-être Rachel, la caissière du supermarché – en quoi était-il super, en quoi était-il marché, il ne le savait pas – qui avait un vrai regard. D'ailleurs il préférait attendre davantage juste pour voir ses yeux verts de brune bien en chair, que de se diriger vers une caisse sans file d'attente. Mais Rachel portait un anneau à la main gauche et il n'aimait pas les complications. Il se contentait donc d'un regard accompagné d'un sourire et de quelques mots sur le temps qui va ou celui qui ne va pas. Pourtant il sentait bien qu'il y avait quelque chose. Lorsqu'il se retournait pour la voir encore en s'éloignant, il captait de temps à autre à nouveau son regard tourné vers lui. Mais il n'avait pas voulu, depuis tous ces mois, ces années, franchir le mur qui l'entourait et qu'il avait construit. Trop difficile,

trop compliqué.

Il avait son coin de potager, les deux poules qui grattaient partout, les deux chèvres qui mangeaient les ronces, les arbres fruitiers et même une vigne sur le pignon sud. Il ne se demandait pas s'il était heureux. Il était. C'était bien suffisant. Pas de télévision, pas d'ordinateur, plus de femme, plus d'enfants. Il n'avait plus les moyens. Impossible de retrouver un emploi à son âge. Il avait un peu essayé, sans trop y croire. Il n'y avait déjà pas assez de travail pour les jeunes, qui voudrait de lui ? C'était comme ça. Il n'y pouvait rien. Le monde tournait sans lui mais à vrai dire il s'en foutait royalement. Il ne demandait rien, on ne lui demandait rien. La fermette était à lui. Elle avait été achetée avec ce qu'il restait de la vente de l'ancienne maison, lorsque le rouleau compresseur du ministère des finances avait achevé sa tâche de laminage des déchéances successives.

Jean savait bien que d'autres trajectoires comme la sienne s'étaient terminées dans la rue ou le long des immenses lignes droites désespérantes des routes nationales ou départementales. Mais comme il ne mesurait ni son bonheur, ni son malheur, il trouvait assez superflu de relativiser. Exercice inutile d'ailleurs, puisqu'il s'achève nécessairement en disant qu'être vivant c'est toujours mieux qu'être mort. La glose était superflue. Il faisait bon. Il avait repiqué deux ou trois batavias et semé de la salade pain de sucre pour l'hiver ainsi que deux rangs de haricots verts. Si le mois d'octobre était doux, ce serait les derniers avant les gelées. Après s'être lavé les mains dans la bassine qui réchauffait l'eau du puits, trop froide pour l'arrosage, il s'était installé là, comme d'habitude. Un verre, une bouteille de blanc sec et son livre du moment. Lire ce n'était pas une activité, pas un faire. C'était du temps qu'il échangeait contre ce qu'il ignorait et qu'il voulait apprendre. Il était temps de s'y mettre après ces dizaines d'années d'incertitudes. Les livres venaient de la bibliothèque ambulante. Le « bibliobus », c'était le nom que l'administration avait choisi. Une fois par mois sur la place du village la culture faisait irruption dans la ruralité profonde. C'était bien pratique même si, en y réfléchissant, c'était assez condescendant. Le monde qui se construisait était un monde urbanisé et les campagnes allaient mourir. À terme il resterait un peu de ce tourisme que l'on disait vert et quelques agriculteurs, même plus des paysans, pour entretenir un paysage bucolique le temps d'une saison estivale. Il suffisait de constater le succès des fêtes des moissons ou autres fêtes des métiers d'antan. La campagne devenait un éco-musée grandeur nature. C'était évident.

Il établissait une liste qu'il donnait à la grosse femme qui s'occupait de ce service du conseil régional. Il ne l'aimait guère, elle le lui rendait bien. Il l'obligeait à travailler parce qu'il ne voulait pas des dernières livraisons à la mode et qu'il demandait toujours des ouvrages qu'elle devait aller chercher dans la réserve, voire même parfois faire venir de plus loin. Il lisait, il prenait des notes, il écrivait. Il aimait cela. Écrire. Tracer des signes qui font naître la pensée, l'image, le sentiment.

Le soir était tombé. Il avait mangé rapidement puis rangé ce qui devait l'être. Sur la table il y avait ses feuillets épars et son stylo.

« Pourquoi est-ce que l'on se cache ? Parce que la vie en société n'admet pas, ne peut pas admettre la réalité. La vérité nue ne semble pas belle parce que l'on plaque sur toute chose une appréciation morale. Le bien, le mal. Qu'est-ce que cela veut dire au regard

des fleuves de sang, des averses de larmes ? La vie est-elle belle ? La vie est-elle cruelle ? Mais la vie est la vie. Elle n'est ni morale, ni immorale. Elle est. Et nous, pauvres humains, sommes incapables de l'accepter depuis que tout est devenu facile. Alors nous déguisons le vrai pour en faire une vérité qui puisse nous rassurer. Parce que nous avons peur. N'est-ce pas ? Oui, peur. Se dire en voyant celle qu'on aime partir, qu'elle va ailleurs, un ailleurs qui n'est pas de nous et dont on est exclu, c'est avoir peur de ce qui est. Peur parce que nous sommes formatés par des siècles d'une pensée qui a réduit l'existence à des choix de bien et de mal. Alors que le vrai est tout ailleurs. Le vrai est dans la réalité humaine. La trace du rouge à lèvres dans le soutien-gorge était une manifestation du vrai. Ce qui blesse, c'est de la nier. Elle était ailleurs depuis longtemps et il fallait faire « avec » parce que faire « sans » c'était partir et ne plus revenir. Alors quoi ? Alors rien. Jusqu'à la lie. Comme un poison que l'on prend chaque jour pour que la dose mortelle ne le soit pas. Pour que ce qui perce le cœur ne soit pas mortel. Pour que se dessine l'autre visage dans l'alternative qui convenait : le suicide. Parce que la mort serait l'effacement et la tranquillité. Et qu'en était-il du baiser de Judas ? Ce baiser mensonger qui disait exactement le contraire de ce qu'il portait comme geste amical. La vérité c'était qu'elles étaient capables de tout, et bien au delà de ce que les hommes pouvaient imaginer. Et tout simplement parce qu'elles pouvaient simuler là où l'homme ne le pouvait. C'était un peu comme la clef qui ouvre bien des portes. Et même toutes les portes. Peut-être seulement celle des amitiés d'homme ne pouvait s'ouvrir avec cette clef-là ? Et peut-être les amitiés d'homme étaient-elles nées de ce constat. Pas de tricherie possible, pas de simulation, pas de dissimulation possible. Juste le corps vital, le sang, la force et le vrai qui correspond au réel. »

C'est ce qu'il avait écrit. Depuis le temps qu'il s'y était mis, cela était devenu une deuxième nature. Il ne pouvait en sortir. Il n'y avait pas d'autres explications. Seulement cette capacité qu'elles avaient à feindre puisqu'il n'y avait pas d'autre effort à fournir que celui d'écartier les jambes. Et sans doute dans ce geste, qui était à la fois soumission et possession, se glissait toute l'histoire de l'humanité, ou au moins une grande part.

Assis au bout de la grande table de ce qui avait été la salle commune de la petite ferme, il écrivait ces lignes parce qu'il ne pouvait atteindre la compréhension. Son esprit se heurtait à cette sorte de mur infranchissable. Comment cela avait-il pu advenir ? Il ne savait pas. Bien sûr il s'était culpabilisé. Il pouvait se dire que tout était de sa faute. Il était celui qui aurait dû ordonner le monde alentour. Il avait essayé, mais qui avait vu ? C'est seulement lorsque tout avait été achevé, lorsque la lumière qui éclaire toute choses comme ce soleil de fin d'été, qui dit que le confort d'une vie s'achève, était venue dire qu'il avait échoué. Mais il était trop tard. Trop tard pour que la vie recommence. Aucune vie ne recommence, sauf peut-être celle des graminées, et encore, personne ne le sait. Qu'est-ce qui enrichit la vie, sinon la mort ? Sans doute était-ce la même chose pour les humains. La vie de chacun ne devient-elle pas riche de la mort des autres ? Mais non. Ou peut-être oui. Difficile de le dire après quelques verres d'alcool qui éloignent les zones d'ombre et déliaient la main qui tenait la plume.

Il n'avait pas su la garder ; elle était partie. C'était du réel. Pas une idée.

Il avait été un sale type, un voyou. Il le savait. Il avait essayé de se racheter en menant une vie rangée. Mais il n'était arrivé à rien, en tout cas pas à grand chose. On naît comme

cela, on vit comme cela, on meurt comme cela. C'était bien cette image qu'elle lui avait renvoyée lorsqu'il avait compris qu'elle avait partagé son lit avec une autre femme.

Elle lui avait demandé pardon. Mais qu'est-ce qui peut résister à ce constat ? Ils avaient essayé mais ils avaient vite renoncé. Divorce à l'amiable. Puis la pente. Alcool, licenciement, papiers entassés. Une assistante sociale, probablement prévenue par la mère de ses enfants, avait fait ce qu'il fallait. Vente, partage, liquidation des dettes et même trouvé et proposé cette petite fermette.

Demain il devait se présenter pour une embauche à l'essai. Il faudrait attendre la sonnerie du réveil. Et aller voir un humain, un humain, il n'en savait rien, peut être juste un bipède, donc quelqu'un qui lui donnerait un peu d'argent en échange de son temps. Marxiste ? Non. Mais un peu au-delà. Ou beaucoup. Un type voulait une belle toiture qui représentait des journées entières de la vie d'un homme, journées inconfortables, difficiles, techniques. Mais était-il prêt à payer ce que lui recevait pour passer deux coups de fil et assurer une plus-value de cent pour cent à son commerce ? Certainement pas. Et il y aurait toujours un ouvrier qui demanderait moins pour faire le travail. Et demain il serait sans doute cet homme-là, celui qui accepte de faire autant pour un salaire moindre. Mais il ne pouvait pas dire non. Il n'avait pas les moyens.

Il ne se coucha pas trop tard. Il avait pris le temps de se raser et de préparer des vêtements propres et repassés.



## Chapitre 3

La première fois c'était arrivé dans la grange qui servait d'atelier. Il achevait de ranger les outils dont il s'était servi pour l'entretien des haies. Et des haies, il y en avait des centaines de mètres linéaires. Débroussailleuse, tronçonneuse, élagueuse, taille-haie, crocs, cisailles de toutes les tailles, etc. Que du matériel de qualité mais pas vraiment bien entretenu. Ceux qui étaient passés avant lui étaient des jean-foutre. Il entendit la porte se fermer dans son dos et en se retournant il vit la comtesse. Qu'est-ce qu'elle venait faire là ? Et habillée de cette façon ? Il se remémora les mots de son mari qui l'avait mis en garde contre certains comportements surprenants de sa femme. « Elle se fait soigner » avait-il conclu en se voulant rassurant. Il se dit donc qu'il y avait là un comportement surprenant. Elle portait une robe d'été toute blanche mais si fine qu'il pouvait voir ce qu'elle portait en dessous. Juste un soutien gorge qui donnait à ses seins une vraie arrogance.

La comtesse s'avança et lui dit :

– Mon mari vous a embauché comme homme à tout faire, je crois ?

– Oui madame. répondit-il en essayant de regarder ailleurs.

Et là en un geste elle releva sa robe sur ses hanches et se penchant en avant en s'appuyant sur l'établi elle dit : « Alors, baisez-moi ! »

Il était interloqué. Ses yeux se posèrent sur les chairs arrondies qui s'offraient. La peau de l'intime était lisse. Il sentit un frisson le parcourir. Il y avait des années qu'il n'avait pas touché une femme. Il la regarda encore. Elle n'était pas toute jeune mais la chair était encore de celle qui se tient. La tentation était à la hauteur de ce qui était offert. Et si elle le demandait, c'est qu'elle le voulait. Mais comme il hésitait, il entendit : « Alors, qu'est-ce que vous attendez ? J'ai autre chose à faire. »

Ces mots le refroidirent en un instant, aussi vite que la vision l'avait excité. Il s'avança et remit le tissu léger de la robe à sa place sur les reins cambrés puis sortit de la grange en se demandant s'il n'était pas tombé dans un asile d'aliénés.

S'il voulait garder ce travail, qui lui convenait, il lui fallait réfléchir et trouver les mots

justes pour en parler à son nouvel employeur. Mais comment dit-on à un homme que son épouse vient à l'instant de lui faire une telle proposition ? Il essaya de formuler ce qu'il avait à dire, mais rien de cohérent ou d'intelligent ne lui venait à l'esprit. Il pouvait aussi renoncer à parler mais si c'était elle, qui visiblement avait un souci, qui en parlait en racontant autre chose, peut-être même qu'il avait essayé de la violer, que pourrait-il dire ? Non, impossible, il lui fallait parler. Après tout il ne risquait rien. Il n'était encore là qu'à l'essai depuis deux semaines. Un instant il s'en voulut d'avoir accepté ce travail. Mais il aurait été difficile de refuser. Il pensa aux événements qui l'avaient conduit là. Les bricoles de la vie, ce n'était pas autre chose.

En rentrant de sa visite à la bibliothèque mobile il avait été le premier sur les lieux de l'accident. Tout le monde savait que ce carrefour près du château d'eau était dangereux. Le faux-plat de la route qui venait du sud ne donnait que peu de visibilité aux véhicules qui étaient lancés sur la longue ligne droite, prioritaire. Mais le chauffeur de camion polonais ne pouvait pas le savoir et il n'avait pas vu la voiture.

La conductrice était incarcérée, au sens propre du terme. Mais elle était aussi assez amochée de partout et il y avait de la fumée qui sortait du capot totalement broyé.

Il avait fait ce qu'il fallait faire. 112. Guidé par la voix lointaine, il avait fait le diagnostic. La conductrice, Hélène, il l'avait bien sûr reconnue, la fille de son voisin de l'autre côté du vallon, disait des mots incohérents. Il y avait un peu de sang d'une blessure à la main gauche, pas mal de rouge dégoulinant sur le visage et une jambe dans une position étrange. Et la fumée qui augmentait de volume jusqu'à ce qu'une première flamme apparaisse et grandisse. Et pas de sirène au loin. Il y avait quelques outils dans la benne du Toyota. Entre autres de solides démonte-pneus dont il ne s'était jamais servi. Il avait mis toute sa force pour arracher la portière et avec l'aide du chauffeur qui pleurait de peur et de violence contre lui-même d'être la cause de cet accident, il avait sorti Hélène du véhicule en respectant au mieux l'alignement tête-cou-tronc. Il avait appris cela au service militaire et c'était revenu. Puis ils avaient couché la jeune femme sur le terre-plein herbu et ils l'avaient couverte au mieux avec ce que le camionneur avait dans sa cabine. Puis les pompiers étaient arrivés suivis des gendarmes et quelques minutes plus tard du mari et des parents d'Hélène. L'un des pompiers volontaires du village d'à côté les avait prévenus.

Et c'est pour cela qu'il était là. Le père Cognard s'était démené pour lui trouver ce travail fixe et correctement payé.

Il en était là de ses pensées en marchant lentement vers les trois marches du perron du château quand il s'entendit appeler. C'était le comte.

– Venez me voir je vous prie.

Et par la fenêtre du bureau que son employeur avait ouverte il avait pu voir la silhouette de sa femme. Elle était entrée par la porte du côté qui donnait directement sur le grand salon de réception. Il entra dans le bureau du comte. La comtesse se tenait derrière lui et elle le fixait avec un étrange sourire dont il ne put deviner ce qu'il signifiait. Il remarqua tout de même qu'elle était habillée, en dessous de la robe blanche par un jupon pour le bas et par un caraco brodé pour le haut.

Il allait ouvrir la bouche pour s'expliquer, mais déjà le comte lui parlait avec un sourire

qu'il comprit très aimable.

– Ma femme trouve votre travail sérieux et pense que vous faites bien ce que vous avez à faire.

– Merci. Il était rouge de confusion.

– Ne soyez pas modeste. Il y a eu bien des gens à passer ici. Ils n'étaient pas à la hauteur. Donc je vous embauche. La période d'essai s'achève aujourd'hui. À compter de demain, vous pouvez prendre vos repas à l'office avec Brigitte, que vous avez déjà rencontré je crois.

– Oui, effectivement.

– Bien. Nous signerons le contrat en fin de semaine.

– Et bien merci beaucoup.

– Je vous en prie. Les gens en qui on peut avoir confiance sont si rares de nos jours. D'un signe de tête le comte lui signifia que l'entretien était terminé.

Il salua et ressortit de la demeure. Il regarda sa montre. Il lui restait encore une bonne demi-heure de sa journée pour achever de nettoyer les outils. Il retourna à l'atelier à pas lents, en se donnant le temps de réfléchir. Il était clair que rien justement n'était ni clair ni limpide. Quand il entra dans l'atelier, la comtesse y était déjà. Surpris, il s'arrêta sur le seuil de la porte vitrée.

– Écoutez madame...

Elle l'interrompit un peu sèchement, comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude d'être interpellé.

– C'est vous qui m'écoutez. Je n'avais qu'un mot à dire et vous seriez à nouveau sans travail. Je sais qui vous êtes. Ce n'est pas parce que j'habite dans un château que j'ignore ce qui se passe alentour.

Le ton qu'il percevait était dur, autoritaire, mais il y avait comme une faille, comme une fêlure dans le son de la voix.

– C'est moi qui ordonne les travaux ici. Mon mari n'a pas le temps de ces détails. Dans l'avenir vous ferez ce que j'attends de vous. Sinon vous perdrez aussi le peu qu'il vous reste. Me suis-je bien fait comprendre ?

Il ne répondit pas et se dirigea vers l'établi où était posée une tronçonneuse qu'il entreprit de nettoyer.

– Répondez-moi quand je vous parle !

Il arrêta son geste.

– Vous savez, je ne sais pas autant de chose que vous. Mais je sais une chose : c'est celui qui paye qui commande. Donc je prendrai les consignes, ou les ordres, auprès du comte.

Il la regarda fixement et là elle eut le même sourire que dans le bureau.

– Mais qui vous dit que c'est mon mari qui paye ?

Et elle tourna les talons. Il était sonné. Elle s'arrêta sur le pas de la porte et se retourna.

– À demain donc. Vous passerez à l'office à votre arrivée. Il y aura une liste de ce qu'il faut faire.

Il fit oui de la tête. Même si quelque chose en lui tremblait. Il ne savait pas quoi. Quelque chose entre la colère, le mépris et la honte.

L'image de la nudité offerte lui revint à l'esprit. Il ne comprenait pas. Sauf une sorte d'intuition. Ceux qui l'avaient précédé n'étaient pas restés parce qu'ils avaient cueilli la tentation. Cette femme avait quelque chose d'une forme de diablerie, mais au sens propre du terme. Elle divisait le monde autour d'elle. Mais peut-être n'était-ce pas aussi simple.

Il rentra chez lui. Le chien l'attendait. Il alluma le feu dans le poêle, se servit un verre de blanc bien sec. Il ouvrit le réfrigérateur. Il y avait un reste de haricots et des tranches de gigot. Parfait, pas de cuisine à faire. Même s'il aimait cela, préparer de bons plats, il y avait des soirs comme celui-ci où le silence et la solitude lui pesaient plus que d'habitude et il n'avait envie de rien sinon rêvasser en buvant lentement le vin blanc bien frais. Il regarda un instant une photo de sa femme qu'il avait mise sur la cheminée et pensa, comme s'il lui parlait, « Si tu savais ».

La douche était bien chaude, c'était son luxe. Il prit le temps de la toilette. Il se rasa aussi et passa de l'huile sur l'épaule droite qui tirait en fin de journée. Il s'habilla de ses vieux vêtements confortables. Un nouveau verre de vin. Il pensa un instant à Brigitte. Non, il ne la connaissait pas. Juste bonjour, au revoir. Il se dit en souriant qu'il espérait qu'elle serait un peu moins folle que la comtesse. Il dîna rapidement, puis s'installa dans le fauteuil qui restait, le chien occupait l'autre. Le livre du moment l'attendait également. Il devait y avoir un lien entre le chien et les livres. Ils étaient sa seule compagnie et ne perdaient pas patience à attendre son retour.

Mais il ne pût fixer son attention. L'image à nouveau revint dans son esprit. Il essaya de ne pas y penser, mais c'était peine perdue.

Il se leva, s'installa à la table et se mit à écrire ce qui serait passé s'il avait accepté. Le fantasme joua à plein régime d'évocations et le désir qui s'était invité traversa toutes les catégories possibles jusqu'à s'imposer comme la seule issue de délivrance de la chair exacerbée. Il prit une nouvelle douche avant d'aller se coucher et se demanda si toute cette histoire du désir des hommes qui s'imposent aux femmes n'étaient tout simplement pas une vue de l'esprit ou même, mieux, la face visible d'une très longue manipulation. Après tout ce n'est pas écrit sur la figure des gens qui ils sont vraiment. Et il n'y avait aucune raison pour que les femmes soient différentes des hommes. Peut-être étaient-elles même pires. Entre simuler et dissimuler il n'y avait que le pas de deux lettres qui parlaient du double. Façon diablerie comme madame la comtesse !

À 7h30, il toqua au carreau de l'office et entra. Brigitte était déjà au travail. Elle préparait le petit déjeuner et les ingrédients des repas de la journée étaient disposés sur l'immense plan de travail.

– Bonjour !

– Bonjour !

– Madame m'a dit de passer ici et qu'il y aurait une liste de choses à faire.

Brigitte prit un papier et le lui tendit en disant :

– Elle a également dit que vous pouviez déjeuner ici si vous le souhaitiez. Un café ?

- Avec plaisir. Moi c'est Jean.
  - Je sais. Et je suis Brigitte. Mais tu le sais.
- Ils se regardèrent une seconde.
- Assieds-toi. Boire le café debout, cela rend fou.
- Il s'installa sur un banc à l'extrémité de la lourde table de cuisine.
- Cela fait longtemps que tu travailles ici ?
  - Bien dix ou douze ans.
  - Fichtre, ils doivent être contents de toi.
  - Faut croire.
  - C'est pas le cas pour les jardiniers. J'ai cru comprendre qu'ils valsaient assez vite.
  - Des bons à rien sans doute.
  - Oui. Sans doute. Merci pour le café. À quelle heure le déjeuner ?
  - Vers midi. Avant le service des patrons.
  - Bien. À tout à l'heure.

En marchant vers l'atelier, il déplia le papier. Il était vierge. Rien n'était écrit.

« Elle est zinzin » se dit-il tout haut. Puis il se sourit. Il y avait de quoi faire pour un homme seul, et pour des années entières. Il faudrait juste être organisé et faire selon les saisons. Il restait encore quelques haies à rafraîchir et les pelouses pouvaient attendre. En revanche les chevaux n'attendraient pas, et cela tous les jours de l'année mais c'était assez vite fait. Certains murs d'enceinte avaient besoin de maçonnerie et la toiture de la carrière couverte était bien fatiguée. Et puis il y avait tout ce bois de chauffage à faire ou à finir. Il n'y avait que deux cordes d'avance. Il en faudrait au moins le triple pour que les bûches aient leurs trois ans de séchage une fois fendues.

## Chapitre 4

Un mois s'était écoulé.

La deuxième fois cela s'était passé dans le bureau du comte. Il y venait tous les vendredis pour être payé. D'habitude c'était le comte lui même qui s'occupait de tout cela, mais ce vendredi-là il était absent. La comtesse était assise à la table de travail lorsqu'il frappa à la porte largement ouverte.

– Entrez, dit-elle sans lever le nez.

Il entra dans la pièce et s'approcha. Il vit tout de suite qu'elle portait la même robe blanche que celle de la tentation dans la grange.

– Un instant.

Il attendait debout en regardant en l'air. La comtesse avait achevé de remplir le chèque. Elle le détacha de la souche du chéquier et le posa. Puis elle se leva et contourna la table pour s'asseoir sur le bord du meuble. Elle se tourna pour prendre le chèque et après avoir défait deux boutons de la robe, elle le glissa dans son soutien-gorge.

– Si vous voulez être payé, il va falloir venir prendre le chèque.

C'était bien évidemment à nouveau très tentant mais c'était réchauffé. Elle avait une belle poitrine, ou tout du moins elle était bien mise en valeur. Mais merde, non.

– Désolé Madame. Déjà que la femme d'un autre c'est toujours compliqué, c'est encore pire lorsque c'est celle du patron. Je ne vous toucherai pas, je pensais que vous aviez compris. J'attendrai dehors ou la semaine prochaine.

Il tourna les talons.

– Arrêtez. Je ne comprends pas. Qui êtes-vous pour refuser ce que je vous offre ?

– Je ne suis personne madame. Il y a juste que je n'aime pas les complications.

– Je ne suis pas votre genre de femme ou quoi ?

Il sortit de la pièce malgré les ordres qui fusaient.

Éloïse ne comprenait vraiment pas. Elle avait envie de cet homme et lui se refusait.

Ce n'était jamais arrivé. Tous ceux qui étaient passés à sa place avaient sauté sur l'occasion, et en dehors des hommes à tout faire, dans son monde la plupart des hommes à qui elle avait offert ses charmes n'avaient pas résister. Et lorsqu'ils l'avaient fait, elle n'avait pas compris pourquoi, elle s'était juste dit qu'ils devaient être homo. En y réfléchissant, elle se rendit à l'évidence. Cet homme-là, lui, avait compris. Elle le ferait mettre à la porte lorsqu'elle serait lasse de lui, ou parce qu'il n'était pas à la hauteur de ce qu'elle attendait ou parce qu'elle l'avait assez vu. Il était sans nul doute différent. Elle s'était visiblement trompé sur lui.

Elle était en colère, mais également un peu étourdie par ce deuxième refus. Elle laissa le chèque sur le bureau et monta dans sa chambre. Elle se déshabilla et se planta devant le miroir pour se regarder, devant, derrière, de profil. Elle se trouvait attirante. Elle savait qu'elle l'était. Elle se comparait aux actrices des films érotiques dont elle nourrissait ses fantasmes. Elle le savait, elle en était consciente. Elle avait besoin de cela comme d'autres fument de l'herbe ou boivent en solitaire. Mais cet homme, cet ex-taulard, ne jouait pas dans son jeu.

Sans se rhabiller elle alla s'installer à son bureau et ouvrit un tiroir pour ouvrir le courrier qu'elle avait reçu. Elle avait passé une annonce dans Union et quelqu'un avait répondu. Le rendez-vous était à Angers dans la semaine qui suivait. Pourquoi faisait-elle tout cela ? Pour se venger de l'homme qu'elle avait épousé et qui ne l'aimait que pour ses « prestations » explosives ? Pour cacher quelque chose de l'enfance, lorsque sa mère l'avait initié à ses pratiques à elle ? Parce qu'au fond elle ne se sentait pas capable d'autre chose ? Mais elle ne savait à qui en parler. Comment parle-t-on de ces choses là ? Elle ne voyait pas d'issue autre que de fuir en avant. Elle avait essayé de se faire soigner, de suivre des conseils pour effacer son addiction. Mais elle n'y arrivait pas. Tout en elle parlait de sexe. De ce sexe qui n'était fait que pour jouir, encore et encore. Elle n'avait pas d'enfants. Elle n'en voulait pas. Son mari n'en voulait pas non plus. En tous cas pas avec elle. Peut-être avec une autre. Elle avait trouvé plusieurs ordres de virement. Ils étaient au nom d'une femme. Elle avait cherché un peu. Ce n'était pas difficile. C'était une fille-mère, comme on avait pu le dire anciennement. Au moins son mari avait-il eu la décence de faire ce qu'il fallait. Sans doute l'avait-il reconnu. Il n'y avait que le notaire qui le savait. Elle le lui demanderait à l'occasion. Il ne pouvait rien lui refuser. Il ne sortait aucun son de l'office notarial et la porte était toujours fermée à clef. Discretion oblige...

Le lundi suivant Jean bouchonnait l'alezan. Il sentait que l'animal était puissant mais docile. Sans doute un cheval de concours complet, un cheval capable de vitesse, d'impulsion et de réponse immédiate.

– Vous aimez les chevaux ?

Il se retourna.

– J'ai appris à aimer ce qui est simple.

– Oh ! Philosophe ?

– Non. Juste curieux et prudent.

– Bien. Vous sellerez l'alezan. Non, aidez-moi à le seller. Et après le déjeuner vous me conduirez. J'ai un rendez-vous et j'ai besoin d'un chauffeur. Je pense que vous savez

conduire autre chose que votre tas de ferraille.

– Un chauffeur ? Si vous voulez. Mais je n'ai pas la casquette.

– Et en plus ironique ! J'apprécie. Aidez-moi à seller cet animal.

– Ce cheval !

Lorsqu'elle s'approcha, il vit dans les yeux de l'alezan une sorte de terreur et d'ailleurs le cheval se crispa.

– Ce cheval ne vous aime pas.

– Qu'est-ce que vous en savez ?

– Regardez ses yeux ! Il est à la fois effrayé et furieux.

– Foutaise ! C'est une bête.

– Non, enfin oui. Comme vous voulez, mais laissez la cravache loin de vous.

La comtesse le regarda et fit ce qu'il avait dit. Cet homme pourrait dire n'importe quoi, elle le ferait. Aucun homme ne s'était imposé à elle jusqu'ici. Mais là c'était une évidence. Ce moins que rien aux yeux du monde était autre chose. Le cheval se calma un peu. Mais dès qu'il fut sellé et qu'elle voulut l'enfourcher, il s'énerva.

– Enfin, faites quelque chose !

Il prit le mors pour obliger l'animal à accepter. Elle monta en selle. « Ma cravache ! ».

Et là, Jean ouvrit la main. L'animal se cabra et la comtesse lâcha prise. Mais l'épaisseur de paille accepta sa chute sans casse.

Il lui tendit la main coupable en disant :

– Désolé.

– Vous ne l'êtes pas ! Vous l'avez fait exprès !

– Pas du tout. Mais peut-être que oui ! Il y a d'autres façons de parler aux hommes et aux animaux qu'avec une cravache à la main !

Silence. Un instant. Quelques secondes qui devenaient longues. Éloïse était furieuse et vexée mais elle savait aussi que Jean avait raison.

– Aidez-moi à me relever. Montrez-moi.

– Difficile avec ce cheval, il faut tout reprendre à zéro.

Éloïse reprit son visage qu'il commençait à connaître.

– Alors faites-le abattre. J'en prendrai un autre.

– C'est donc comme ça ?

La comtesse s'éloignait.

– Et oui. C'est comme ça. Quatorze heures. La Mercedes. Demandez à Brigitte, elle vous donnera la clef du garage. Et prenez une douche.

A nouveau Éloïse était furieuse et vexée. Comment était-ce possible ? Elle croyait connaître les hommes, elle les connaissait, ils fonctionnaient à peu près tous de la même façon mais il y avait quelque chose de tout autre avec celui-ci. Comme s'il était dans une dimension qu'elle ne pouvait atteindre.



Non seulement il avait fait un aller-retour pour prendre une douche mais il avait changé de vêtements. Il avait choisi ceux qu'il pensait adéquat. Un pantalon de velours pas trop usé et un col roulé pas trop mité. Brigitte lui avait donné les clefs du garage en lui disant : « Ne t'étonne de rien et quoi qu'il en soit, ramène-la. Elle n'est pas ce que tu peux croire. »

Encore une sorte d'énigme. Il en avait vu des gens tordus dans sa vie, mais là c'était en dehors des catégories de sa pensée. Cette femme était malade et elle avait besoin d'aide. Même s'il percevait la détresse et la fêlure, il n'était pas médecin. Mais il aimait bien cette femme. Elle devait être pleine de richesses cachées. Il avait bien retenu le ton de la voix très différent lorsqu'elle avait dit : « Apprenez-moi. »

Il ouvrit le garage. Non seulement il y avait une Mercedes, une 280 SE, un ancien modèle totalement intemporel, mais il y avait aussi une Jaguar, une série III, pas vraiment exceptionnelle, un peu sous motorisée mais chic, et une Ford Mustang, mais elle était sous une bâche qu'il souleva pour voir. La Mercedes démarra au premier tour de clef. Il faudrait faire le plein. Il la sortit, la gara devant le perron d'apparat et attendit, appuyé à la portière passager. À quatorze heures précises, la comtesse descendit les trois marches. Il ouvrit la portière arrière. Il regardait ailleurs. La femme qui était apparue pouvait faire tourner toutes les têtes, y compris celle des autres femmes. Elle était parée comme un article de magazines de mode féminin, le plus chic qui puisse se faire. Il le savait, les salles d'attente du médecin et du dentiste en étaient largement pourvus. Arrivée à sa hauteur, elle le regarda de la tête aux pieds mais ne dit rien.

- À Angers, cette adresse. Elle lui tendit un bout de papier. Il y a un GPS dans la boîte à gants.

Il sortit l'appareil et lui tendit.

- Quoi ? Vous ne savez pas vous en servir ?

- Non Madame. Il me faut du temps pour apprendre.

Elle avait pris le boîtier, entré l'adresse et le lui avait rendu.

- Vous n'avez qu'à lire ! Ou écouter si vous ne savez pas lire.

Une heure de route. Une heure de silence. Tailleur en soie grège, escarpins vernis à hauts talons, bas noirs avec des motifs discrets, maquillage tout à la fois fin et bien visible comme il n'en n'avait jamais vu de si près, collier qui descendait dans le décolleté profond et, sans doute dessous, son imagination faisait le chemin manquant, les dentelles qui conviennent. Il ne se lassait pas de la regarder mais sans jamais capter son regard. Il avait arrêté la voiture devant un hôtel particulier un peu à l'écart du centre-ville.

- J'en ai pour une heure ou deux.

- Bien madame.

Il écoutait la radio. France culture. Certains commentaires, un peu toujours les mêmes dans un style gnangnan, l'agaçaient mais les émissions scientifiques le passionnaient. Il ne se lassait pas d'écouter, de retenir, et il notait sur un calepin les bibliographies. D'où les tourments de la grosse femme du bibliobus.

Il ne s'était pas écoulé vingt minutes que la porte de la grosse maison bourgeoise s'ou-

vrit, Éloïse en sortit, les cheveux défaits, le chemisier ouvert, son sac à main et son haut de tailleur sous le bras et un homme sur ses talons qui gueulait :

– Allez, salope, reviens !

Jean regardait et attendait. La comtesse avait traversé la moitié de la rue, le type toujours derrière elle. Il mesura la distance, il évalua la menace. C'était sa patronne qui était visée.

Il sortit de la voiture et s'avança rapidement.

– Montez dans la voiture madame , dit-il en la croisant.

L'autre :

– T'es qui toi le vieux ? !

Jean avait fait deux pas en avant vers le jeune homme mais il se reprit et se retourna pour revenir à la voiture. Éloïse était assise à l'arrière, la portière fermée. L'autre le rattrapa et lui posant la main sur l'épaule, cria :

– Je t'ai parlé connard !

Trois secondes. Se retourner. Prendre la main avec le pouce en cuillère dans la paume de l'autre, plier le poignet en bec de canne, l'autre tombe à genoux, un grand coup de pied dans la tête et un second dans le foie, tout lâcher, s'éloigner. Dix secondes pour tourner le coin de la rue, puis retour à la normale.

– Putain, merde, c'est quoi ce bordel ?!

Il avait juré à voix haute.

– Roulez lentement je vous prie. Et arrêtez-vous dans un endroit calme.

Sortir de la ville dans la bonne direction puis choisir une route latérale. Un parking sur une départementale, aménagé sur un tronçon que le nouveau tracé avait laissé pour compte. Juste les poubelles qui, là, ne débordaient pas. Frein à main. Il attendait. Elle descendit, ne ferma pas la porte. Dans le rétroviseur il la voyait reboutonner son chemisier et mettre un peu d'ordre dans ses cheveux. Puis elle revint vers la voiture, se pencha pour sortir un paquet de cigarettes et un briquet de son sac à main. Elle s'appuyait à l'arrière de la voiture et fumait un peu nerveusement. Elle jeta la cigarette et fit quelques pas, reprit une autre cigarette, l'alluma, claqua la porte arrière et monta à côté de lui.

– Qu'est-ce que vous pensez ?

– Rien madame.

– Vous mentez !

– Qu'est-ce que cela peut faire ce que je pense ?

– Que je sois moins seule.

– Êtes-vous certaine ?

– Je le suis. Regardez moi. Il tourna son regard. Vous ne voyez pas ! Je suis une moins que rien, je ne suis rien, juste une poupée gonflable pour mon mari, et juste des trous à remplir, et j'en suis folle, vous m'entendez, j'en suis folle.

– Calmez-vous.

– Non je ne me calme pas. Vous ne voyez pas ? J'ai été dressée pour ça, je suis comme ça mais je me dégoûte. Vous ne savez pas ce que c'est d'être dans le mur...

– Cela je sais. Pardon de vous interrompre.

– Et vous savez quoi en plus de casser la figure à un fils à papa du coin sans vous poser de question ?

– Je sais qu'il faut toujours passer à la caisse, quoiqu'il en soit et quelle qu'en soit la façon.

– Roulez je vous prie. Pas trop vite.

Un silence. Elle regardait devant elle. Il s'arrêta pour faire le plein. Elle lui tendit sa carte et lui donna les quatre chiffres. Ils repartirent.

– Dites-moi. Vraiment. Dites-moi.

Il la regarda un instant.

– Je pense que vous n'êtes pas à votre place en faisant ce que vous faites. Je pense que vous êtes mieux que tout cela. Je pense que vous avez enfoui vos qualités sous un déguisement. Je pense que si vous continuez vous n'irez plus très loin. C'est ce que je pense. Elle a gardé le silence. Lui aussi.

En entrant dans l'allée bordée de tilleuls elle dit :

– Est-ce que je vous plais ?

Quoi répondre ?

– Je ne sais pas madame. Nous ne sommes pas du même monde.

– Et est-ce que Brigitte vous plaît ?

– Brigitte est mariée madame, et je ne n'aime pas les complications, je vous l'ai déjà dit.

Il arrêta la Mercedes devant l'entrée du château. Éloïse revoyait la scène. Quelque chose s'était passé. Elle n'avait pas supporté que l'homme la touche comme il avait essayé de le faire. Elle avait essayé de lui faire comprendre mais les mains étaient allées déjà trop loin. Elle revoyait ce qui s'était passé dans la rue. Un homme s'était levé pour elle, un homme l'avait protégée en réduisant la menace à rien. Alors que cet homme ne lui devait rien. Aucun homme de son entourage n'aurait été capable de cela.

« Vous conduisez bien et vous faites ce qu'il faut quand il faut. Apprenez-moi les chevaux. Merci de m'avoir parlé franchement. »

Est-ce qu'il savait apprendre à quelqu'un ? Ce qu'il savait il l'avait appris seul y compris prendre les coups et les donner. Pour les chevaux, c'était lorsqu'il travaillait pour un éleveur. Non pas pour s'occuper des animaux, mais pour mettre de l'ordre dans les écuries lors des grandes courses. Mais aussi pour les paris parallèles lorsqu'il fallait aller chercher une dette de jeu. Cela avait duré trois ou quatre ans. Il avait fini par s'intéresser à ces chevaux que l'on traitait comme des machines à gagner de l'argent et que l'on mettait au rebut à la moindre faiblesse. Il était dans le bas de l'échelle donc ses homologues étaient les soigneurs, les hommes qui s'occupaient concrètement de ces splendides bêtes de courses et qui les aimaient au point de pleurer lorsque le cheval rentrait couvert de bave et de sueur, parfois de sang, et que ceux qui avaient gagné en étaient déjà à la coupe de champagne. C'était bien payé jusqu'au jour où il avait mis son poing dans la figure

d'un jockey qui avait un peu trop joué de la cravache. Le coup était parti sur un simple mot. Il ne se souvenait plus bien de quoi il s'agissait mais le type avait une sale gueule de roquet. Et il avait aboyé un peu trop près. C'était sa seule expérience mais il avait appris à voir quand le cheval est en confiance, qu'il n'a pas peur et qu'il va donc faire ce qui lui est demandé. Peut-être juste les yeux, mais ce devait être un peu plus. Comme lorsqu'un type cherche des noises. Il y a des signes qui disent si vraiment il va essayer de vous en mettre une. Tout parle, le discours, le regard, le positionnement du corps, la tension perceptible, la distance agonale.

Il eut un sourire en pensant à ce mot qu'il aimait, malgré tout le temps passé sans savoir que ce mot avait été sa vie : la distance agonale. Il n'avait découvert le mot et son sens que récemment et il avait alors compris bien des choses de sa vie lorsqu'il avait perçu le rapport entre le sens de l'expression et sa façon d'être ? L' « agôn », l'affrontement, le combat. Il ne supportait pas que l'on entre dans un cercle qui l'entourait sans y être invité. Et c'est cela qui avait fait de lui un voyou. Mais maintenant c'était fini. Et sans doute était-ce mieux ainsi.

## Chapitre 5

En rentrant il passa au stupide supermarché juste pour voir si Rachel était là. Il prit un DVD qui ne poserait pas de questions existentielles et se dirigea lentement vers les caisses pour prendre le temps de chercher les boucles brunes. Les caisses étaient comme une barrière de départ de courses mais à l'envers. Elles retiennent pour s'échapper de la course, non pour y entrer. Rachel était là. Deux caddies à attendre. Il attendrait.

– Bonjour.

– Bonjour. Vous allez bien ?

– Oui, ça va mais ça pourrait aller mieux.

– C'est vrai. Il ne fait pas très beau... Et vous avez une tête bien fatiguée.

Rachel le regarda.

– Cela se voit tant que ça ?

– Oui, prenez des vacances.

– Sans doute... Vous n'avez toujours pas la carte de fidélité ?

– Non.

– C'est 11 euros.

Il paya. Prit le temps d'un billet de cinquante pour qu'elle puisse prendre le temps de rendre la monnaie. Il saisit l'argent en retour en tenant légèrement la main tendue. Elle le regarda. Elle attendit deux secondes et retira sa main. Il vit qu'elle n'avait plus d'anneau à la main gauche.

Il la regarda dans les yeux. Il y avait quelque chose d' autre, entre la peur et l'incertitude. Il lui fit un sourire et tourna les talons. En passant la porte automatique il se retourna, s'arrêta et attendit et il vit. Elle le regardait. Il lui fit un signe et il rentra chez lui.

Le chien était à son poste et le livre également. Il essaya de mettre au clair ses pensées. C'était difficile. Il regarda la photo de sa femme.

« Tu sais, il y a Rachel. Je crois qu'elle a eu des ennuis. Je peux peut-être quelque chose.

Pour la comtesse je ne sais pas. Je crois qu'elle est folle. Mais qu'est-ce que cela veut dire qu'elle est folle ? Elle est sur une autre planète. Peut-être comme toi ou moi. On ne peut pas se comprendre si on ne se parle pas. On ne connaît de l'autre que ce qu'il veut bien nous montrer. »

Il se doucha et s'habilla de vêtements frais. Ceux qu'il aimait, comme d'habitude. Un jean un peu usé, un tricot à manche longue à l'emblème d'une équipe de foot américain envoyé par sa fille il y avait bien des années et une chemise à carreaux, assez épaisse. Il faisait encore bon, pas encore vraiment froid. Il ne chauffait pas de façon continue pour le moment. Il attendait la première gelée. Et il vivait porte ouverte. Pour avoir de l'air. C'était un souvenir de son séjour en prison. Il s'était juré qu'il vivrait portes ouvertes à sa sortie.

Il s'installa dehors. Le vent avait été d'ouest toute la journée donc il allait tomber. Il prit son livre, la bouteille de blanc et s'installa. Il eut une étrange pensée en revoyant la scène à Angers. Que voulait cette femme ? Qui était-elle ? Il juxtaposa son image avec celle de Rachel. Il aimait bien ces deux femmes-là. Mais pas pour les mêmes raisons. Même si elles avaient toutes les deux, d'une certaine façon, besoin d'aide. Mais que pouvait-il ? Il n'était personne. Un voyou qui avait payé sa dette, un homme qui essayait d'aller jusqu'au bout de ses jours, de son histoire et sans rien demander à personne.

Pourtant le lendemain il repassa au magasin et en donnant l'argent à Rachel, il glissa un papier avec son adresse et un plan sommaire. Il n'avait pas de téléphone, ni fixe ni mobile. Plus les moyens de dépenser ainsi, pour rien.

« Vous pouvez venir passer un moment si vous voulez vous changer les esprits. Samedi ou dimanche pour déjeuner, si vous voulez. »

Il n'y avait personne d'autre que lui à la caisse.

Rachel le regarda.

– Vous êtes gentil, mais je ne sais pas. Ce n'est pas simple.

– Je comprends. Je ne bouge pas. Et je suis là toutes les fins de semaine.

– Merci. Vous me faites plaisir. Je vais y penser.

Au château c'était tranquille. Monsieur et Madame étaient partis pour deux semaines. Peut-être chacun de leur côté. C'est Brigitte qui l'avait dit. Ils se voyaient pour le déjeuner. Ils bavardaient. Un peu du temps qu'il faisait, un peu de leur travail, un peu des événements et de la politique du moment. Un peu de leurs vies. Lorsque l'on prend ses repas avec la même personne, il vient un moment où les barrières s'abaissent. Lentement, mais elles s'abaissent.

– Tu n'es pas marié ?

– Je l'ai été.

– Pardon...

– Non, pas de soucis. Elle est partie. Avec une autre femme.

Brigitte le regarda, interrogatrice.

– Et oui ! Je présume que ce sont des choses qui arrivent puisque cela m'est arrivé.

– Sans doute. Remarque, d'un autre côté je ne suis pas vraiment surprise. J'ai travaillé à l'usine avant d'être ici. Et je peux te dire que ça y allait. Il n'y avait que des femmes, ou quasiment. Nous ne parlions que de fesses et de bons coups.

– Pardon ?

– Ben oui. La plupart des hommes ça croit que leurs femmes sont des saintes vierges. Les femmes ça aime faire l'amour, comme les hommes, et je peux te dire que lorsqu'elles ont les fesses en l'air avec leur amant, elles ne pensent pas une seconde à leur mari ou à leurs enfants. Ensuite c'est autre chose. Tu me suis ?

– ...

– Ce que je veux dire c'est que selon moi, la règle normale c'est d'aller voir ailleurs, sauf exceptions, mais elles sont rares, toutes aussi rares que les curés abstinents. Peut-être même que c'est la seule façon pour faire durer une vie de couple.

Jean la regarda, perplexe.

– Pourtant tu es mariée toi et tu l'es encore.

– Et alors. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas mon homme. T'es un peu cruche quand même. Mais c'est sans méchanceté.

– Tu dois avoir raison.

– Mais j'ai passé l'âge. Tu vois ce que je veux dire ?

– Complètement.

C'était le vendredi. Brigitte avait besoin d'un coup de main pour déplacer des meubles dans une des chambres sous les combles pour préparer une grande réception de fin d'année. En montant l'escalier elle lui avait dit que ces chambres n'étaient pas souvent utilisées. Et même certaines n'avaient pas servi depuis l'ancien comte. « C'est te dire la poussière à faire ! »

En entrant dans une des chambres il fut interpellé par les photographies dans les cadres. On y voyait des bateaux à voile, des navigateurs de course du beau monde et sur l'une d'elles, il reconnut tout de suite la silhouette qu'il avait en tête depuis des décennies, un bateau qui paraissait lourdaud. Sur le pont du bateau un homme brandissait une coupe, entouré de cinq ou six hommes qui semblaient être l'équipage. Il demanda à Brigitte :

– Tu sais qui est sur cette photo ?

– Pourquoi ? Tu t'intéresses aux courses de bateaux ? Je ne sais pas pour les autres mais celui qui est au centre c'est le père de monsieur lorsqu'il a remporté sa première course et, sans doute, sa seule victoire !

– Et le bateau ? Ils l'ont encore ?

– Je ne crois pas. Mais je ne sais pas. Pourquoi ?

– C'est un beau bateau. Je ne m'y connais pas beaucoup, mais c'est un beau bateau. Enfin, c'était quand ?

– Je ne sais pas moi. Peut-être vingt-cinq ou trente ans. Ou plus encore.

Il détacha son regard.

– Alors, on bouge quoi ici ?

Il rentra chez lui. Il aurait aimé avoir internet pour essayer de chercher. Mais il ne savait

pas vraiment comment. Il avait un peu plus de seize ans ce jour-là. C'était donc il y a quarante ans. Et un homme était mort et lui, avait passé des années à faire ce genre de choses. Toujours plus dures. Il n'avait peur de rien. Il trouvait facilement de quoi faire. Jusqu'au jour où il était tombé. Une histoire stupide. Des gens qui se croyaient les rois du monde alors qu'ils n'étaient que totalement défoncés. Il avait tout cassé dans l'appartement de Neuilly, y compris la Harley en décoration sous l'escalier. C'était une fille un peu moins défoncée que les autres qui avait payé la dette mais elle avait aussi eu la présence d'esprit de le prendre en photo sans qu'il s'en rende compte.

Donc il avait été arrêté, jugé, condamné. Cinq ans. Aucun de ses mandataires n'avait bougé. Et lorsqu'il était sorti, il avait trouvé sa femme, la mère de ses enfants, avec une femme dans sa vie.

C'était il y avait dix ans.



## Chapitre 6

Dimanche, fin novembre. Il ne faisait plus très chaud. Mais c'était dimanche. Il s'habilla proprement après la matinée au potager. Il restait les potirons, il y en avait toujours trop, les derniers haricots verts étaient au congélateur, les carottes, les choux et les poireaux étaient bien où ils étaient. Il avait épandu le fumier produit par les deux chèvres qui désherbaient les clôtures et les parcelles qu'il n'utilisait pas.

Il alluma le feu de son petit barbecue dont il était fier. Une sorte de cuisine extérieure. Ce n'était pas grand-chose. Un bâti de parpaings, une vieille plaque de fonte et un avaloir fabriqué avec des tôles récupérées sur un vieux portail que le propriétaire d'une grosse maison du bourg lui avait cédé pour le prix de son enlèvement. Il avait en tête un bateau, l'histoire ancienne qui était revenue à la surface là où il ne l'attendait pas, et il avait en tête Rachel avec ses chemisiers blancs, sa coiffure toujours bien tirée en chignon un peu haut, sa peau un peu mate qui collait si bien avec ses cheveux noirs de geai qui laissaient paraître dans les boucles et les mèches un peu folles ces quelques filaments argentés qui disaient si bien ce que sont ces cheveux qu'elle ne cherchait pas à cacher. Rachel était de son monde. Éloïse était d'un monde auquel il n'avait pas accès. Le choix était vite fait.

Est-ce qu'elle viendra ?

Il convoqua les dieux de l'Agâpé et de l'Éros en préparant un repas pour deux. Il se nourrissait de ces mots dont il découvrait le sens au fur et à mesure de ses lectures. Est-ce que les dieux répondent, ou est-ce que les humains s'entendent penser ?

À midi, une vieille Renault entra dans la cour de la ferme. Le chien aboya pour la forme. Rachel était là avec deux enfants, enfin, deux adolescents, un garçon et une fille, peut-être 15 et 17 ans respectivement. Le chien fit le lien avec les jeunes gens. Avec Rachel, il n'y avait pas de lien à faire. Il était déjà là. Et Jean ne le savait pas. Ne voulait pas le savoir.

Ils déjeunèrent presque en silence. Le garçon de Rachel fit remarquer qu'il n'y avait pas de télévision :

– Et même pas d’ordi ?!

– C’est vrai. Mais on peut faire autre chose.

Il sortit la Toyota de la grange et invita tout le monde à monter. Depuis des années qu’il était là il avait eu le temps de repérer tous les chemins praticables. Tour de quatre-quatre en vrai. Avec le franchissement d’un gué et les accents rageurs du moteur dans les ornières qui faisaient tanguer le vieux pick-up. Ce n’était pas difficile. Vitesse courte et crabots, il monterait aux arbres. Chemins forestiers qui ne servaient qu’à l’extraction du bois puis un étang perdu.

« Si vous êtes silencieux, on verra les cerfs et les biches. »

Ils marchèrent un petit moment. Voilà l’endroit. Il savait que les animaux venaient là pour boire. C’était assez rare de les voir en fin d’après-midi, mais il les avait déjà vu. Et seulement dix minutes après, ils étaient là. Trois biches, trois jeunes de l’année et un cerf. Les enfants de Rachel avaient les yeux écarquillés. Rachel dans un souffle lui dit merci.

Ils rentrèrent par la route bitumée. Seulement quelques minutes. Les distances et le temps sont conjugables, dans tous les modes possibles. Il suffisait d’accorder l’état de la route et la vitesse de déplacement.

Encore un moment de répit en arrivant.

Dimitri et Coralie étaient tombés sur des bandes dessinées, rescapées de son monde plus ancien. Rachel tenait son bol de thé comme pour y puiser du courage. Il avait allumé un feu. Il s’était servi un verre de blanc.

– C’est votre femme ? dit-elle en désignant la photographie sur la cheminée.

– Oui. C’était ma femme, enfin, la mère de mes enfants.

– Elle est partie ?

– Oui.

– Pardon, je suis indiscret.

– Non, pas du tout. Et votre mari est parti aussi ?

– ... ?

– Vous n’avez plus votre alliance.

– Vous avez remarqué. En fait, il est parti depuis longtemps mais là, il a obtenu le divorce.

– Je suis désolé.

– Ne le soyez pas. Je me suis trompée. Mais vous voyez, le genre d’erreur que vous portez toute votre vie.

– On peut refaire sa vie autrement non ?

– Je ne sais pas. J’ai deux enfants à élever et aucun avenir. Caissière de supermarché, où je vais aller avec ça ?

– Je comprends. Mais pardonnez-moi d’être franc ou direct, vous pouvez venir ici. Ce n’est pas grand. Mais il y a de quoi faire.

– Vous êtes sérieux ?

– Je le suis. Je n'ai pas vraiment les moyens, mais peut-être que deux bras cassés peuvent faire une paire. Réfléchissez-y. Vous serez moins seule, et moi aussi. Et je présume qu'il ne sera pas difficile d'installer une télévision et un ordinateur. Mon voisin, de l'autre côté du vallon, a tout ce qu'il faut. Il faut juste que je m'en occupe. La maison est à moi. Il n'y aura pas de loyer à payer. Ce sera déjà ça d'économisé pour les enfants.

Rachel leva les yeux. Elle se demanda où était le piège. Mais peut-être n'y avait-il pas de piège justement. Cet homme semblait être gentil, peut-être un peu fêlé ou différent. Mais sa maison était propre et rangée. Pourtant elle choisit de le provoquer, peut-être pour voir.

– Vous voulez quoi en fait ? Vous voulez quelqu'un dans votre lit ?

Il ne réagit pas. Il ne répondit pas.

Rachel appela ses enfants. Lorsqu'elle passa la porte, il lui dit simplement.

– Tu te trompes. »

Elle était partie. Il rangea chaque chose à sa place. Avant de se coucher, il resta un long moment à rêver. S'il n'avait pas aidé à voler ce bateau, quelle aurait été sa vie ?

Demain, il y avait des arbres à faire tomber. Et des montagnes de bois à tronçonner. De quoi ne pas penser à autre chose.

Samedi. Début décembre. Première gelée. Légère. Celle qui ne laisse sur les herbes qu'une mince luminosité brillante lorsque le soleil rasant les éclaire. Il installa le tapis du chien près du poêle. C'est la règle. Le chien n'en savait rien, sauf qu'il préférait rester là que d'être dehors. Il nettoya quelques poireaux, pour les passer au four avec de l'épaule fumée lorsque la voiture de Rachel se rangea devant la porte. Il ne bougea pas. Si elle était là, c'est qu'elle le voulait bien. Elle entra. Le chien ne bougea même pas. Elle s'approcha de lui.

– Tu as raison. Je me trompe.

– Alors fais comme chez toi. Tu es chez toi si tu le veux bien. Ce n'est pas très moderne, mais on peut l'arranger.

– Ce n'est pas grave. Donne-moi du temps.

– Le temps que tu voudras. Tu restes pour déjeuner ?

– Non, je reste pour demain. Enfin, je veux dire que je travaille demain, et que je me suis dit que tu voudrais bien de moi pour la nuit.

Il la regarda.

– Installe-toi. La salle de bains est là. Tu prendras la chambre, je dormirai sur le canapé.

– Mais je veux bien dormir avec toi.

Il eut un sourire.

– C'est quoi ce sourire ?

– C'est juste que tu veux du temps... Alors on dira seulement dormir.

– Oui, seulement dormir. Et sentir qu'il y a quelqu'un, là, sur qui on peut compter.

– Très juste. Poireaux et épaule fumée cela te va ? Et où sont les enfants ?

- Chez leur père.
  - Oui, bien sûr. Leur as-tu dit que tu viendrais ici ?
  - Non, pas encore. Je pense qu'ils vont avoir besoin d'un peu de temps aussi. Pour comprendre. Pour le moment, je ne viendrai que les fins de semaines ? Pour qu'ils s'habituent, que tu t'habitues aussi. Il va falloir préparer des chambres. Je peux t'aider.
  - Non. Enfin, oui, si tu veux. Je veux dire que tu m'aides à bricoler mais pour le reste, j'ai ce qu'il faut. Même si ce n'est pas beaucoup.
  - Mon ex-mari me verse une pension. On peut puiser un peu dedans.
- Il la regarda bien fixement.
- Non, garde cela pour tes enfants. On verra plus tard. Il faut laisser du temps aux choses de se faire. »

Après le dîner, il y eut un baiser, puis deux. Puis des caresses, puis l'amour de deux corps. Un peu fatigués, mais comblés selon leur mesure, à la fois simple et charnelle.

Dimanche. Rachel était revenue pour déjeuner chez cet homme qu'elle connaissait à peine mais qui était le seul à lui tendre une main avec un bras et un corps bien présent et solide pour tenir sa main à elle. Elle était passée chez elle. Petite maison à loyer modéré, pas vraiment une maison en comparant avec la ferme. Juste un lieu pour habiter. Elle savait qu'il y avait un vieil ordinateur dans le garage. C'était elle qui l'avait rangé lorsque son mari était revenu avec un autre appareil plus sophistiqué. Elle n'avait pas vraiment vu la différence sauf que lui passait désormais le plus clair de son temps devant l'écran. Elle avait bien conscience que leur couple n'était pas un couple très réussi. Mais elle s'y était faite. Comment faire autrement ? Certaines de ses collègues de travail avaient quelqu'un d'autre. Mais elle n'avait pas cette imagination-là. Elle avait essayé de se rendre plus attirante, de paraître moins que son âge. Mais que pouvait-elle contre une femme de quinze ans plus jeune qu'elle ? Alors elle lui avait parlé. Calmement. En lui disant qu'il devait choisir. Il avait fait ses valises. Et ensuite mis en route la procédure de divorce. Elle avait consenti, mais son avocat, qu'elle avait trouvé par le biais d'une association, avait obtenu cette pension. Son mari gagnait bien plus d'argent qu'elle. Ce travail de caissière, elle ne l'avait pris que pour essayer de se prouver qu'elle pouvait être indépendante. La belle blague.

Elle brancha l'ordinateur dans la pièce à vivre, et chercha une prise de téléphone pour le modem. Pas de tonalité.

- Tu n'as pas le téléphone ?
- Pour quoi faire ? Personne ne m'appellera et je n'ai pas les moyens de jeter cet argent dans le puits.
- Je vais m'occuper de cela. Accepte au moins que je le fasse.

Il la regarda et fit oui de la tête.

- Je ne peux pas rester. Il y a les enfants à aller chercher. Je reviendrai vendredi soir. Les enfants iront chez ma mère.
- Et pourquoi ne viendraient-ils pas ?

- Je te l'ai dit. Il faut être patient. Pour eux et pour toi.
- Je vais te dire Rachel. J'ai eu des enfants. Je peux comprendre. On peut peut-être couper la poire en deux et aller les chercher samedi en fin d'après-midi.
- Je vais y réfléchir, et je vais leur en parler.
- Comme tu voudras.

L'hiver s'installait doucement. Le givre restait maintenant sous les ombres des talus jusqu'à midi. Il y avait même eu une légère pellicule de glace sur la grande réserve d'eau du potager.

Il y pensa toute la semaine. La seule solution était d'isoler l'immense volume en sous pente, et de le cloisonner selon la répartition des fermes de la charpente. Cela ferait bien une salle de bain et deux chambres. Il essaya de chiffrer le chantier en allant chez les marchands de matériaux. C'était tout à fait clair qu'il n'avait pas les moyens. Ce n'est pas avec son salaire d'homme à tout faire que la banque lui ferait crédit.

Et il y avait ce bateau. Sa vie redevenait compliquée. Et il n'aimait pas cela, mais d'un autre côté, il y avait Rachel. Pour combien de temps ? Mais il ne fallait pas se poser cette question là. Sinon rien ne valait que l'on se lève le matin.

Et peut-être que Rachel pouvait l'aider à essayer de réparer ses torts. Elle savait sans doute comment chercher. Parce qu'il voulait essayer de s'expliquer, retrouver quelqu'un et dire ce qui s'était passé. Sans doute cet homme avait-il eu des enfants à qui il pouvait dire ce qu'il savait.

Il se posa. Que savait-il ? Seulement qu'il avait aidé pour le vol et que le bateau était en photographie dans un cadre sur le mur d'une chambre d'un château. Il ne savait pas grand-chose. Comment en savoir davantage ? Peut-être la comtesse. Mais elle était folle ou quasi folle.

Pour l'argent il revit les visages du passé. Peut-être refaire un coup. Mais c'était replonger à coup sûr. Peut-être son voisin de l'autre côté du vallon, le père d'Hélène, qu'il avait aidé à sauver. Mais il lui avait déjà trouvé ce travail. N'était-ce pas trop demander et que pouvait-il offrir en échange ? Peut-être ne demanderait-il que des heures de travail au printemps ou à l'été pour les blés. Il fallait essayer. Il avait neigé un peu mais les quatre roues motrices se moquèrent bien de la blancheur étendue partout, menace et promesse simultanément.

Le Père Cognard était à l'étable pour s'occuper des génisses. Il lui donna un coup de main pour les séparer et refaire la barrière légère. Puis ils rejoignirent la ferme. Pas vraiment riche mais bien arrangée. On laissait bottes et chaussures dans un sas aménagé dans l'ancienne bergerie qui jouxtait la maison et des chaussons de feutre étaient là en quantité suffisante.

Ils s'installèrent à la table pour un café. Ils parlèrent de choses et d'autres. Il évoqua ses projets et les difficultés avec la banque, en précisant qu'il pourrait rembourser en temps de travail, puis devant le silence, il demanda : « Comment va Hélène ? »

Un silence énorme tomba plus lourd qu'une chape de plomb.

Puis la mère Cognard se mit à parler.

- Elle va mal. Elle est de nouveau à l'hôpital.

- Comment est-ce possible ?
- Notre gendre...
- Tais-toi, gronda son mari.
- Non. Pourquoi ? Notre gendre l'a cogné à nouveau et les blessures de l'intérieur ont beaucoup saigné.
- Je suis désolé. Je ne savais pas. Est-ce que l'on peut faire quelque chose ?
- Ça pour sûr. Il faut débarrasser la terre des nuisibles. Mais la justice ne peut rien. Hélène n'a pas porté plainte. Elle a trop peur.

Il quitta la ferme sans avoir demandé l'aide qu'il escomptait obtenir. Cogner sur une femme, bordel ! Quel moins que rien celui qui fait cela. Il alla attendre dans le chemin qui menait à la longère où Hélène habitait. Il était arrêté au milieu. Quand la voiture fut assez proche il alluma les feux de route et les projecteurs de toit. La voiture qui venait pila. Il descendit et s'avança. L'autre était descendu également.

- Qu'est-ce que vous foutez là ?

Il l'empoigna, le retourna et lui claqua la tête sur le capot, et tout en le maintenant avec force, le visage enfoncé dans la tôle, il se pencha et lui dit en grondant à l'oreille

- Si tu touches encore Hélène, je te crève.

Il remonta dans sa voiture et, contournant le corps affalé et la voiture, rentra chez lui.

Le lendemain soir, le père Cognard était dans sa cour.

- On dit dans le coin que la Rachel et ses deux enfants vont venir habiter ici.
- C'est possible.
- Faudrait voir à emménager quelque chose de propre. Il lui tendit une enveloppe.
- Je vous rembourserai en travail aux beaux jours.
- J'y compte bien. Ah au fait, notre gendre est parti se refaire une santé dans sa famille.
- Ah. Tant mieux pour Hélène.
- Oui. Tant mieux. Ce sera mieux quand elle sortira de l'hôpital.

Il se doucha et fit réchauffer une soupe épaisse. Tout se sait à la campagne. Il suffisait que quelqu'un ait vu la voiture de Rachel les fois où elle était venue. Pas de mystère. La vie est rude, et c'est bien si deux humains blessés s'entraident même si pour cela ils dorment dans le même lit. C'est une bagatelle. Car ce qui importe c'est de passer l'hiver, et à deux c'est moins difficile.

Au château les choses s'arrangeaient. Lorsqu'elle était rentrée de vacances, Éloïse lui avait dit d'attendre. Elle était ressortie et lui avait tendue une enveloppe. Sans rien dire, mais son visage montrait ce qu'elle ne dirait pas. Deux jours plus tard, elle était venue le trouver. Pour le cheval. Il avait essayé de se défilier en prétextant tout le travail qui attendait.

« Écoutez Jean. » C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi. « Je vais vous affranchir, comme on dit, je crois, dans votre monde. Tout ce que vous voyez autour de vous est à moi, tout ce qui est dépensé ici vient de moi. Certes, le château vient de la famille d'Henri, mais je l'ai racheté pour qu'il reste dans la famille. Mon mari passe son temps à perdre l'argent qu'il gagne, tout comme son père l'a fait avant lui. Tout ceci pour dire

que c'est moi qui paye votre salaire, donc c'est moi qui dis ce qu'on fait. »

Elle avait parlé d'un ton calme, posé. Elle s'en étonna elle-même, mais elle savait qu'avec cet homme il convenait d'être clair, d'avoir l'esprit bien en ordre. C'est ce qu'elle venait de faire. Elle était partie deux semaines. Loin. Elle avait demandé à Brigitte de lui trouver ce qu'il fallait. Un endroit où elle serait loin de tout et coupé du monde. Brigitte savait ce genre de choses. Éloïse le savait. Brigitte avait une vie tranquille, une de celles dont on ne lit rien dans les journaux, une de celles qui puise son eau à une source qui ne tarit pas. Il suffisait de voir ses enfants et ses petits-enfants pour le comprendre.

Jean la regarda. Il avait perçu le même ton mais cette fois avait été sans fêlure.

– Très bien madame. Comme vous voulez.

– Ne m'appellez pas madame. Vous connaissez mon prénom, j'en suis certaine. Utilisez-le lorsque nous sommes seuls.

– Ce sera difficile.

– Il me semble que vous avez fait des choses plus difficiles.

– C'est vrai. Mais ce n'était pas la même chose.

– Essayez.

La première leçon avait été simple. Il avait choisi un jument tranquille et lui avait fait travailler l'animal à la longe et à la voix. Puis il lui avait montré comment vraiment bouillonner le pelage tout en lui parlant de ces étonnants animaux qu'étaient les chevaux. Leur mémoire, leurs peurs, leur confiance, leur instinct.

Maintenant ils avaient pris l'habitude. Lorsqu'il arrivait au château il entrait à l'office pour prendre un café et Éloïse était déjà là, en tenue de cavalière ; elle bavardait avec Brigitte qui prenait son service plus tôt. Mais elle n'avait pas de route à faire. Elle habitait avec son mari dans la maison à l'entrée du parc. Son mari avait été cantonnier dans les deux bourgs voisins. Aujourd'hui il était à la retraite et passait ses journées à la pêche, dans son jardin ou dans son atelier avec ses petits-enfants. Il n'avait jamais voulu travailler pour les gens du château. C'était comme une sorte de fierté, même s'il reconnaissait que la maison qu'il habitait, jamais il n'aurait pu l'avoir avec son salaire. Cela venait de l'ancien temps, du temps du père du comte actuel, et peut-être de celui d'avant. Il se savait dans le pays qu'il ne faisait pas bon être dans la maison d'Appremont.

Ils en étaient à faire travailler l'alezan qui avait envoyé la comtesse dans la paille. Sans cravache, seulement à la voix. À la première séance, cela avait été rude. Puis l'animal s'était calmé doucement. À la quatrième fois, il avait accepté sans relever la tête qu'Éloïse lui flatte le museau. Maintenant, il se laissait mettre le licol sans broncher.

Ils rentraient de la carrière en sous-bois. Il faisait froid. C'était agréable. Il y avait à la fois le gel et une brume un peu légère qui allait disparaître avec les rayons du soleil d'abord pâle puis éclatant, mais sans chaleur suffisante pour que fonde la neige des bernes du nord.

Il se décida à parler.

– Éloïse, est-ce que je peux vous poser une question concernant la famille de monsieur le comte ?

– Bien sûr.

– Il y a une photographie dans une des chambres des combles. Je l'ai vu en aidant Brigitte à déplacer des meubles.

– Oui. Il y a tout un tas de photos encadrées. De laquelle voulez-vous parler ?

– Celle d'un bateau.

– Je ne vois pas.

– Peut-être accepteriez vous que je vous montre.

– Et pourquoi cette photo vous intéresse-t-elle ?

Il arrêta le cheval.

– Parce qu'elle est la photographie d'un bateau que j'ai aidé à voler il y a quarante ans et que ce vol a conduit à la mort d'un homme et que je voudrais me faire pardonner, s'il cela est possible.

Éloïse passa devant le cheval pour se planter devant lui.

– Qu'est-ce que cela va changer Jean ? Vous croyez qu'après tout ce temps quelqu'un se souvient ? Et même si quelqu'un se souvient, vous pensez qu'en parler va vous rendre votre vie gâchée ?

– Je ne sais pas, Éloïse, je ne sais pas.

– Moi je sais Jean. C'est tellement difficile de changer. Il reste toujours quelque chose de l'enfance qui nous a fabriqué. Il est possible parfois de se cacher, d'avancer masqué, mais on ne change pas vraiment. Pourtant je veux bien répondre à votre question. Je vais vous dire, puisque vous m'avez parlé franchement. Jusqu'ici, aucun homme n'avait refusé de me toucher. J'étais très en colère. Mais cela en fait, m'a donné à réfléchir. Je sais que vous avez été ce qu'on appelle un voyou, mais je sais aussi que vous êtes un homme en qui on peut avoir confiance. Vous m'avez fait du bien. Moi aussi j'essaye de changer. Est-ce qu'il y a une rédemption possible ? Je ne sais pas. Mais je veux bien vous aider, si je le peux.

Un silence de quelques instants. Éloïse lui touche la main.

– J'y pense, il faudra me conduire cet après-midi.

Il leva la tête qui regardait ses chaussures faire des traces dans la neige et l'herbe pâle. Elle eut un éclat de rire à son regard.

– Non, ne vous inquiétez pas. Il n'y aura personne à corriger. Nous irons au Mans. J'ai envie de faire les boutiques et vous m'aidez.

– Mais il y a encore la couverture du manège à terminer.

– Elle est bâchée, Jean, grâce à vous. Cela peut attendre. Habillez-vous un peu. Comme la dernière fois pour Angers. C'était bien. Nous prendrons la Jaguar. »

Il n'avait jamais fait cela, à cette échelle-là. Il lui était arrivé dans le temps d'emmener Lydie faire les boutiques, une ou deux fois par an. Mais pas avec cette frénésie. La comtesse achetait tout ce qu'elle essayait. Et dans chaque magasin elle lui demandait son avis. Il attendait ainsi qu'elle sorte de la cabine d'essayage. Et même pour les dentelles, elle s'était montrée à lui dans des tenues à faire baver un eunuque. Éloïse était une très belle femme. Elle le savait et elle en jouait. Au passage elle lui acheta un jean bien cou-



pé, une superbe chemise en velours et une veste qu'elle disait trop sport pour un salon mais qui convenait à sa stature et à sa personnalité. Il essaya de refuser mais elle fut intraitable. « Disons que ce sera votre prime de Noël ».

Ils rentrèrent en fin d'après-midi. Il la regardait de temps à autre dans le rétroviseur. Elle s'en rendit compte et lui fit un sourire.

– Peut-être que vous avez raison Jean, de vous tenir un peu loin de moi. Mais ne soyez pas trop distant. Vous m'avez fait du bien. J'ai du respect pour vous. J'espère qu'un jour vous en aurez pour moi.

Ils passèrent devant la maison de Brigitte. Toutes les pièces étaient éclairées.

– Les enfants de Brigitte sont là souvent, mais ils viennent tous et toujours pour les vacances de fin d'année. Une année pour Noël et l'année suivante pour le jour de l'an. Brigitte est sans doute la femme dont devraient rêver les hommes qui savent ce qu'est une femme. Laissez-moi devant la porte du château et allez ranger la voiture. Je la viderai demain. Et faites-moi penser à cette photographie. »

Jean rentra chez lui un peu abasourdi par l'après-midi mais avec dans l'esprit les images de cette femme qui n'avait aucune gêne devant lui. Il essaya de comprendre comment cela était possible. Il savait comment elle serait habillée en dessous alors que sans doute son mari ne le saurait même pas. Quelle étrange situation. Mais les yeux de la comtesse étaient clairs. Il n'y avait pas d'ambiguïté, pas de piège. Seulement l'envie de partager quelque chose avec quelqu'un en qui l'on a confiance. Il pensa ensuite aux mots d'Éloïse sur Brigitte en se souvenant de ceux de Brigitte. Il se dit alors qu'il faudrait encore que les hommes sachent qui sont les femmes et pour cela, il faudrait qu'elles le disent clairement.

## Chapitre 7

Il n'aurait pas fini le chantier pour Noël. Mais le contre-chevronnage et l'isolation étaient posés ainsi que les structures des cloisons. Il y passait toutes ses heures en rentrant du château et deux fois Rachel était venue. Elle s'occupait des repas, se reposait puis venait l'aider. Elle l'avait assuré qu'il y aurait une connexion internet pour Noël. Et pour Noël, elle serait là. Les enfants ne viendraient que pour le jour de l'an.

Hélène était sortie de l'hôpital. Elle passait le voir de temps à autre. Elle aurait pu être sa fille. Ils parlaient de choses et d'autres. Un soir, elle avait fini par lui dire merci. Et elle l'avait embrassé sur les deux joues en disant :

- Je suis contente pour toi que Rachel vienne habiter ici, tu seras moins seul.
- Tu n'ès pas trop seule toi ?
- Non, ça va. J'habite chez les parents. Pour le moment. J'y réfléchirai à deux fois avant de reprendre une vie avec quelqu'un. Il y a bien des types au boulot qui me font du gringue, mais je n'y crois pas. Comment est-ce qu'on trouve un homme fiable aujourd'hui ?
- Difficile à dire ma chérie.
- ... ?
- Pardon. C'est ainsi que je parlais à ma fille.
- Alors ça va.
- Je vais te dire, les types sérieux ce sont ceux qui travaillent déjà et qui s'y tiennent. Je veux dire les types qui ont un vrai métier entre les mains et qui le font avec passion, ceux qui se lèvent à l'heure, ceux qui lacent leurs chaussures fermement. Mais ne cherche pas, cela viendra.
- J'aimerais trouver un homme comme toi.
- Tu rêves. Si tu m'avais rencontré lorsque j'avais ton âge, tu aurais tourné les talons et tu aurais eu raison. Le genre qu'il te faudrait, c'est un des fils du type qui s'est installé au bourg il y a trois ou quatre ans. Je crois que l'un d'entre eux, l'aîné, est célibataire. Il est

toujours à droite et à gauche. On dit qu'il fait quelque chose comme commando dans l'armée. C'est Marion de l'épicerie qui me l'a dit. Va chercher ton pain le jour où il est là. Hélène regarda Jean avec un sourire complice.

– Tu essayes de me caser ?

– Non, pas du tout. Je voudrais juste que tu sois heureuse. Tu me le dois bien. C'est tout de même grâce à moi que tu ne t'es pas transformée en merguez !

Hélène se leva et en prenant la tête entre les mains lui posa un baiser sur le front.

– C'est vrai. Bon. J'y vais.

– Fais attention, il gèle dur.

Rachel entra à ce moment là.

– Bonsoir Rachel, dit Hélène.

Rachel la regarda, regarda Jean.

– C'est Hélène, la fille Cognard.

Rachel se détendit. Une fille chez son homme. Mais non ! Cette fille c'était sa protégée. Il lui avait raconté et elle avait compris que Jean reportait sur Hélène les sentiments qu'il ne pouvait exprimer à sa propre fille. Les deux femmes s'embrassèrent.

– Je partais. Mais je reviendrai. Si Rachel veut bien.

Hélène avait parlé en regardant Rachel puis Jean.

– Tu es ici chez toi.

Mais pour bien marquer sa place, Rachel alla embrasser Jean. Sur les lèvres. Comme cela, c'était clair. Et Hélène avait bien compris. Les femmes ont leur langage entre elles. Une façon de se regarder, de se lire, qui se passe de mots.

– Il va neiger. Mais cette fois, vraiment.

– Je t'emmènerai avec la Toyota.

– Ce ne sera pas utile. J'ai été viré. Ils m'ont donné mon préavis. Restructuration ou je ne sais quoi.

Jean se leva et la pressa sur sa poitrine.

– T'inquiète. On va y arriver. Demain tu dors. Tout ce que tu peux. Ensuite on ira chercher tes meubles et tu arrêteras de payer ton loyer. On a ce qu'il faut. Il faudra juste que tu te fasses à l'idée de vivre avec moi au fond de cette campagne.

Rachel se mit à pleurer.

– Pardon Jean, pardon. Je m'en veux. Je ne suis plus bonne à rien. Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Qui voudrait de moi aujourd'hui ? Toi tu es arrivé et tu m'as dit que tu le voulais. Et c'est vrai puisque tu es là.

Il lui caressa les cheveux en les décoiffant.

– Cela va aller. Ne t'en fais pas. Une femme dans la maison c'est du soleil chaque jour.

– Charmeur !

– Non ! C'est ce que je pense.

Lorsque Rachel se leva, il faisait grand jour. Il y avait des années qu'elle n'avait pas dormi autant. Dans le poêle, le feu ronronnait ce qu'il fallait. Il y avait un mot sur la table. Jean lui souhaitait une belle journée. Elle s'installa pour un vrai petit déjeuner. Puis elle prit le temps de s'occuper d'elle. Une heure toute à elle dans la salle de bains. Elle se regarda dans le miroir dont elle avait effacé la buée. Elle avait envie d'une nouvelle coiffure, ensuite elle irait acheter de quoi préparer un bon dîner. Était-ce une nouvelle vie ? Pour l'heure, les enfants étaient chez leur grand-mère. Est-ce que l'on peut refaire sa vie ou est-ce une nouvelle vie ? Jean était doux, il ne brusquait rien. Il était même délicat sous ses dehors un peu abrupts. Et même son désir d'homme n'était pas envahissant. Il prenait le temps, le temps pour elle. Quel homme était-il ? Quel homme avait-il été ? Elle regarda par la fenêtre. Il neigeait dur maintenant. De gros flocons. Sa voiture était déjà recouverte. Elle se sourit intérieurement. Pas de coiffeur aujourd'hui. Juste ne rien faire. Juste faire en sorte que le feu ne s'éteigne pas et que la soupe soit chaude quand son homme rentrerait après une rude journée de travail. Une vie un peu en dehors de la précipitation. Elle n'avait jamais imaginé vivre ainsi. Les enfants s'étaient installés chez ses parents. Ils y étaient bien. Elle n'avait qu'à s'occuper de Jean et d'elle-même.

Elle se mit à la cuisine. Il y avait longtemps aussi qu'elle n'avait pas pris ce temps-là. Et son ragoût aurait lui aussi tout le temps de mijoter sur le poêle.

La séance d'équitation avait eu lieu dans le manège couvert. Lorsqu'Éloïse et Jean ramenèrent l'alezan à son box, la neige commençait à tomber.

- Est-ce que nous pourrions aller voir la photographie du bateau ?
- Vous y tenez vraiment n'est-ce pas ?
- Oui, Éloïse, j'y tiens.

La chambre était prête pour recevoir les invités qui s'y installeraient pour les fêtes de fin de l'année. Le comte voulait renouer avec ces manières de l'ancien temps. C'était son nouvel amusement. Et ce d'autant plus qu'il ne se souciait aucunement de ce qu'il en coûtait. Éloïse réglait les factures et son mari ne se mêlait pas de ses affaires même s'il n'en ignorait rien. Éloïse avait été très claire à ce sujet.

- Laquelle est-ce ?
  - Celle-ci.
  - La personne qui tient la coupe c'est mon beau-père. Elle décrocha le cadre et en sortit la photographie. Il y a une inscription. Je vous laisse lire et il y a aussi la même image en tirage normal.
  - Altaïr, Fasnet, 1970. Merci.
  - Tenez, prenez la photographie originale. Personne ne saura puisque personne ne s'intéresse à cela.
  - Et le bateau, vous savez quelque chose ?
  - Non, je sais seulement que mon beau-père ne l'avait plus lorsque je me suis mariée.
  - Est-ce que vous pensez que l'on pourrait demander à votre mari ?
- Éloïse le regarda.

– Sous quel prétexte ? Henri n'est pas idiot et si comme vous le dites ce bateau a été volé et qu'il était entre les mains de mon beau-père, vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, bien sûr.

– Mais bon, je veux bien essayer. Je lui en parlerai au déjeuner et je vous dirai ce qu'il en est.

Éloïse replaça la photographie dans le cadre et le cadre sur son crochet.

Quand elle se retourna, elle regarda Jean dans les yeux et il sut que cette fois il ne dirait pas non. Elle s'approcha, lui posa les mains sur les joues, l'attira à elle et l'embrassa à pleine bouche. Il l'enlaça et glissa ses mains sur ses rondeurs pour la presser plus fort contre ses hanches. Elle se tortillait sans cesser de l'embrasser. Les chairs arrondies et tendues jaillirent des vêtements défaits, les lèvres se mêlèrent pour des baisers enveloppant les désirs partagés, puis les profondeurs dissimulées se révélèrent au jour, moiteur, parfum, texture. Ils voulaient tout goûter jusqu'à s'enfouir l'un dans l'autre dans un rythme lent et puissant, jusqu'à l'abandon dans le souffle un peu rauque des gémissements d'une harmonie partagée. Ils restèrent un long moment ainsi, vidés, totalement en dehors du monde alentour. Puis ils se revêtirent sans vraiment se regarder, presque confus. Éloïse se recoiffa. Ils ne se dirent pas un mot, ils échangèrent juste un regard. Le jaillissement de l'échange était de l'ordre de l'improbable qui n'arrive qu'une seule fois.

Éloïse alla dans sa chambre pour se changer. Elle se regarda longuement. La pulsion avait joué son rôle. Mais c'était autre chose de plus profond qui avait été à l'œuvre. Elle comprit qu'elle pouvait être autre. Elle pouvait aimer. Vraiment.

Lors du déjeuner, Éloïse parla des chambres à Henri. Elles étaient prêtes.

– J'ai revu la photo de ton père lorsqu'il a gagné une course en mer. C'était quoi ce bateau ? Je n'en ai jamais entendu parler.

– C'est normal. Papa l'a vendu l'année qui a suivi cette course.

– Il l'avait depuis longtemps ?

– Non, deux ou trois ans je pense. Il l'avait acheté à un banquier suisse je crois. Mais il me semble que c'est une histoire un peu bizarre. Il en avait parlé parce qu'il n'avait eu affaire qu'à son intermédiaire, un armateur français lui. Le nom me reviendra.

– Pourquoi s'en est-il séparé ?

– Je présume que c'est à cause de ses soucis financiers. Mais pourquoi t'intéresses-tu à cela ?

– Pour rien. La curiosité. Qui recevrons-nous cette année ?

Henri, ravi qu'Éloïse s'intéresse un peu à ce qu'il faisait, lui dressa la liste des invités. Plus ou moins vraiment nobles pour les uns et, pour les autres, bourgeois fortunés et nouveaux riches qui seraient là pour les fêtes. Elle en connaissait quelques-uns qu'elle avait déjà vus, les autres étaient des clients d'Henri, sans doute, mais aussi des pique-assiettes suffisamment guindés pour plaire à Henri et ainsi trouver le moyen de se faire inviter.

## Chapitre 8

Jean avait rejoint l'atelier pour installer une lame de déneigement devant le tracteur. Il avait achevé de déneiger l'allée et la cour. Il faudrait sans doute recommencer le lendemain. Il s'était gourmandé pour ce qui s'était passé mais comme c'était fait, cela ne dura pas. De toutes façons, ce serait arrivé un jour ou l'autre. Cette femme l'attirait, il ne pouvait le nier, et il sentait bien que c'était réciproque même si cette sorte d'appétit incontrôlable qu'Éloïse montrait pour le sexe y était pour beaucoup. Mais il se dit que ce n'était pas aussi simple que ça. Est-ce que l'amour d'un instant existe ? Mais est-ce que l'amour existe ? Que peut-il bien exister de plus fort qu'un désir de femme ?

Il rentra. Quatre roues motrices. Trop de neige pour le département. Sur le chemin du retour il s'arrêta pour aider un automobiliste. Sangles, manilles, crabots. La petite voiture était sortie du fossé sans trop de difficulté. Il faisait froid dans le Toyota mais le Toyota marchait bien. Jean était heureux. Une bonne action de plus à mettre dans sa besace du rachat.

Rachel l'attendait. C'était bien. Cette femme il l'aimait comme on aime une femme et pas seulement un corps. Il l'embrassa sur le front.

– Je voulais aller chez le coiffeur mais vu la neige qui est tombée, j'ai laissé tomber.

Il la regarda.

– Tu as envie d'aller chez le coiffeur ?

– Oui mais cela peut attendre.

– Habille-toi, je t'emmène.

– Mais je n'ai pas de rendez-vous !

– Ne t'inquiète pas. Il y aura de la place. Avec la neige, je pense que bien des rendez-vous ont été annulés.

Trente minutes. Jean conduisait bien. Le quatre-quatre est un engin fabuleux pour qui sait s'en servir.

En ville, la neige était sale, transformée en flaques spongieuses et grises par le ballet

permanent des véhicules. C'était la neige de la journée, pas celle de la nuit. Cela rendait la circulation plus facile. Au premier salon de coiffure, il y avait un rendez-vous annulé. Jean s'installa et observa.

Rachel était aux anges. La coiffeuse l'avait bien regardée. Puis elle avait fait son métier. Tailler, ép pointer, boucler. Cela prit bien une heure. Mais le résultat était là. Une sorte de nouveau visage. Sans doute le soin apporté par une main experte y participait, mais Rachel était belle.

« Tu es belle Rachel. »

La coiffeuse sourit.

Ils sortirent. Il faisait froid. Ils marchèrent en se serrant l'un contre l'autre. Elle dit :

– Il faudrait que je tire de l'argent.

– Il y a un distributeur un peu plus loin avant le parking.

Rachel retira son argent. Jean était un peu sur le côté. Il les vit venir. Ils étaient deux. Ils s'approchèrent. Ils étaient trop près. Le plus costaud sortit un couteau qu'il fit voir à Jean tandis que l'autre disait à Rachel de lui « donner le fric ». Rachel regarda Jean, Jean fit un signe de tête pour dire oui. L'homme qui avait le couteau tourna son regard pour voir ce qu'allait faire cette femme. L'homme qu'il menaçait était un peu âgé, donc inoffensif. Selon lui. Dommage. Il reçut un coup de chaussure de sécurité dans le tibia, il se plia. Le deuxième coup lui brisa la mâchoire. L'autre n'eut que le temps de dire « Attends ! » avant que sa tête ne percute violemment le distributeur de billets.

Jean prit le bras de Rachel.

– On dégage.

Rachel regarda son homme qui la tirait par le coude, un peu effrayée.

Ils rentrèrent. Il faisait nuit. Les limites de la chaussée étaient aussi blanches que les bernés. Mais il faisait bon dans la maison. Rachel tremblait encore un peu.

– Tu es qui Jean ? Dis-moi ! Dis-moi vraiment.

– J'ai fait ça toute ma vie.

– Quoi ?

– Cogner sur des gens.

Rachel respira profondément. Puis elle s'approcha et se serra contre lui.

– Alors tu es mon voyou à moi.

Et elle l'embrassa. Furieusement. Il y avait en elle à la fois la peur rétrospective et cette sorte de sentiment que l'on a envers celui qui n'hésite pas. Ils s'aimèrent. Là. Juste là. Là où ils étaient. Puis la maison retrouva son calme. Ils étaient allongés sur le vieux canapé de la salle commune. La seule lumière était celle du vitrage du poêle.

– Tu vois, dans la plupart des cas les types d'en face sont des amateurs. Ils sont juste là pour essayer de profiter d'une situation.

– Comment peux-tu savoir ?

– Si vraiment ils avaient été des durs ils n'auraient rien risqué pour un retrait de quelques dizaines d'euros. Et le type au couteau m'aurait planté d'entrée.

- Raconte-moi ta vie.
- Plus tard. Qu'est-ce que tu as fait de bon ?
- Laisse-moi m'habiller.
- Ce que tu veux mon cœur. C'est quoi cet écran sur la table ?
- Une surprise, on mange d'abord.

Très cuit. Toutes les saveurs mélangées au point où l'on ne pouvait pas deviner si les pommes de terre avait le goût du bœuf et inversement.

- Alors dis-moi.
- Regarde. Les employés du téléphone sont venus cet après-midi. Malgré la neige. Je croyais qu'ils ne viendraient pas.

Et Rachel appuya sur le bouton.

- D'ici on peut tout savoir, tout lire.

L'écran s'était allumé. Rachel avait activé internet.

- Que veux tu savoir ?
- Altaïr. Fasnet. 1970

Rachel le regarda.

- C'est quoi ça ?
- Mon premier crime.

- ...

- J'ai été un voyou. Un vrai. Pas un qui fait semblant. Et cela a commencé par le vol d'un bateau, ce bateau, l'Altaïr. Je ne sais même pas pour qui ni pour quoi. J'avais 16 ans. Je traînais en ville. Un type m'a proposé un travail facile et bien payé. Il suffisait de faire le guetteur au cas où. Ensuite tout s'est enchaîné. Je n'avais peur de rien et je ne craignais pas les coups. J'ai fait cela pendant plus de vingt ans. Et comme tous les voyous j'ai fini en prison. Cinq ans. Quand je suis sorti cela a été pour comprendre que la mère de mes enfants avait quelqu'un d'autre. Que pouvais-je faire ? Et ce d'autant plus que ce quelqu'un d'autre était une femme. Et c'est comme cela que je me suis retrouvé ici, loin de tout et assez seul. Voilà. C'est un peu rapide mais tu voulais savoir.

Rachel lui passa une main légère dans les cheveux.

- C'est bien que tu aies parlé ainsi. Je me doute bien que l'on n'efface pas vraiment le passé. Mais je crois que tu es un homme bon. Et même si tu as été un voyou, tu as payé ta dette. Pourquoi cherches-tu ce bateau ?

- Un homme est mort, Rachel. Le type qui l'a construit. Il s'est suicidé. Il devait avoir une femme, des enfants. Alors je veux savoir ce qui s'est passé pour essayer d'expliquer, non pas mon geste mais pourquoi et comment. Je pense que ses enfants vivent avec ce vide dans leur histoire.

Ils regardèrent l'écran. Ce n'était pas aussi évident. Pourtant il y avait une référence à un livre, une enquête sur la course du Fasnet de 1977. C'est donc qu'il y avait quelque chose derrière ce mot. Ils cherchèrent Fasnet, course de bateaux. Il y avait des centaines de résultats. Ils essayèrent avec le nom du bateau. Des bateaux qui s'appelaient Altaïr, il y en avait des dizaines et si ce bateau existait encore, peut-être ne s'appelait-il plus ainsi.



Et internet n'existait pas en 1970. Ce ne serait pas aussi simple que cela.

Rachel alla se coucher. Il resta encore quelque temps. Il avait vite compris comment fonctionnait le système.

« Historique de la course du Fasnet »

« Historique des vainqueurs de la course du Fasnet »

Et ainsi de suite. La plupart des réponses renvoyaient sur des pages en anglais. Ce ne serait pas facile. Il tapa les mots suivants : île aux moines – chantier naval.

Il y avait une réponse parfaite en première ligne de la page du navigateur.

Puis il tapa : « Historique du chantier du Guip. »

Et la réponse le renvoya sur un forum de passionnés de bateau en bois sur une page où le type écrivait deux lignes dont une référence à une reprise de l'activité qui remontait à dix ans. Pour poser des questions, il fallait s'inscrire. Il éteignit l'ordinateur. Il ferait cela demain. Non. Il demanderait à Rachel. Elle saurait mieux que lui et elle le ferait plus vite.

Quelques jours de repos entre Noël et le jour de l'an. Jean était occupé au chantier des combles. L'isolation était achevée et les structures des cloisons étaient en place. Tout était en bois. C'était moins cher et plus facile. Rachel s'occupait de la maison. Elle rangeait autrement ici et là, elle cuisinait. Elle était heureuse. Elle avait cherché pour Jean et avait trouvé un nom, une adresse, un numéro de téléphone. Mais elle était allée plus loin. Sur le blog d'un anglais, elle avait trouvé des images des courses du Fasnet de la décennie soixante-dix. Des images un peu floues mais lisibles tout de même et sur l'une d'elle, elle avait lu la légende et compris le nom du bateau : Altair. Alors elle avait envoyé un message à l'auteur du blog. La réponse était arrivée assez vite. Mais bien sûr, c'était en anglais. Et Rachel était loin de tout comprendre. Son anglais scolaire s'était évanoui avec les années.

– Peut-être que l'on pourrait demander à Hélène ?

– Pourquoi pas. Tiens, c'est son numéro de portable. Appelle-là.

– Mais enfin Jean. C'est à toi de le faire...

– Pourquoi ? Nous sommes ensemble sur ce coup-là non ?

Elle le regarda à la fois gênée et amusée.

– Si tu veux.

Appel. Oui, Hélène pouvait venir, mais elle ne serait pas seule. Pas de soucis. La maison n'était pas grande mais on y était bien.

Vingt minutes plus tard, un vieux land 88 s'arrêta dans la neige de la cour. Hélène en descendit, suivie par un jeune homme élancé, tout en muscle. Ils entrèrent.

– Bonjour, je vous présente Erwan. C'est un des garçons de la grosse maison du bourg, vous savez la maison de l'ancien notaire.

Jean regarda Hélène en souriant et elle lui rendit son sourire avec un clin d'œil esquissé.

– Bienvenue, fils ! À vous deux je pense que la littérature de l'Anglais ne constituera pas de problème. On vous sert quelque chose ? Mettez-vous à l'aise.

Le jeune homme avait enlevé son blouson et son bonnet. Cheveux courts, très courts,

mâchoires fermes, regard acéré. Le parfait commando.

– Une bière pour Erwan et un thé pour Hélène ?

– Oui, très bien. Ils avaient répondu ensemble.

Le message était un peu long.

– En gros et en détails, voilà ce que ce monsieur écrit : « Ce bateau a surgi de nulle part. Elle n'était connue de personne. Ce que je sais, c'est que son premier propriétaire connu ne l'a pas gardée longtemps, ni son second d'ailleurs. Le premier parce qu'il a perdu sa femme en mer lors d'une navigation mouvementée et le second parce qu'après sa victoire au Fasnet il a essuyé de monstrueux revers financiers. Concrètement ce sont mes seules informations. Pour le reste, dans mon entourage, les gens disent que c'est un bateau maudit. Son troisième propriétaire se serait suicidé. Certains disent qu'elle navigue encore mais rarement longtemps sous le même pavillon, pourtant toujours avec sa grande voile noire. Il est fort probable qu'elle ne s'appelle plus Altaïr. Tenez-moi au courant si vous trouvez quelque chose. Ce bateau était une vraie réussite pour la course en haute mer de ces années-là. Bien à vous, etc. »

– Pourquoi « elle » ?

– Parce que les anglais disent « she » pour un bateau » répondit naturellement Erwan, comme si tout le monde pouvait savoir cela.

– Voile noire, suicide, disparition en mer ! Cela me fait froid dans le dos, dit Hélène.

– Bateau maudit... murmura Jean. Ouais, c'est largement possible.

– Tu dis ça pour quoi ?

– Surgi de nulle part. Tu comprends ? Vous comprenez ? Pas d'origine, pas de chantier connu. Pourtant il a été construit.

– Mais pourquoi t'intéresses-tu à cela ? demanda Hélène.

Jean regarda Rachel qui lui fit les gros yeux comme pour dire « ne dis rien, je t'en prie ».

– Pour rien. J'ai vu une photo de ce bateau là où je travaille.

Rachel respira, rassurée. Mais Jean reprit.

– Je sais pourquoi il est maudit et je voudrais que ceux qui sont concernés sachent pourquoi.

– Tu en as trop dit ou pas assez ! dit Hélène.

– Pour l'heure ma chérie, il regarda Erwan, désolé mais Hélène est « ma chérie », ce sera suffisant.

Un silence se fit. Erwan le brisa.

– Si vous le localisez, je peux vous donner un coup de main pour le récupérer si c'est cela qui compte.

Jean le regarda dans les yeux. Ils ne mentaient pas.

– Je m'en souviendrai mon garçon. Bien. Vous restez dîner avec nous ?

Hélène regarda Erwan qui fit oui de la tête.

– D'accord mais j'appelle les parents. »

Détente autour de la chaleur douce du poêle. Jean cuisina. Il était heureux lui aussi. Des jeunes gens dans sa maison, une femme radieuse qui bavardait de façon intelligente, la neige dehors avec le froid qui tue la vermine et le chien qui ronflait sur le tapis. Là il n'y avait pas

de tromperie à l'œuvre, pas de masque. Il avait avancé sur son chemin de rémission. Pas beaucoup mais il avait avancé.

D'un autre côté son esprit fonctionnait à plein régime. Bien sûr. S'il pouvait localiser le bateau il le volerait à nouveau, avec Erwan s'il était à la hauteur, et il le rendrait à ceux qui étaient les seuls légitimes propriétaires.

## Chapitre 9

- J'ai cherché, dit Éloïse.
  - Et alors ?
  - Vous devriez plutôt me demander « combien de temps ».
  - Oui. C'est vrai. Je vous remercie.
  - Inutile. Cela m'a fait plaisir. Juste de vous faire plaisir...
  - Éloïse, je vous en prie.
  - Enfin Jean, je peux bien vous faire plaisir même si vous n'êtes pas à moi et peut-être même davantage pour cette raison. Cela me donne une sorte d'illusion. Ou mieux même. Une forme de rêverie éveillée. Bon, bref. J'ai cherché et j'ai trouvé un nom. Celui du premier propriétaire du bateau, celui qui l'a fait immatriculé pour la première fois.
  - Et ainsi je pourrai connaître les autres.
  - À condition d'avoir accès aux archives des affaires maritimes.
- Éloïse tendit la feuille mais la retira lorsque Jean voulut s'en saisir. Elle la plia en quatre, fit mine de la glisser dans son chemisier. Jean eut un sourire.
- J'aime votre sourire, dit Éloïse en lui tendant la feuille.
  - Et moi je vous aime bien. Vous êtes bien plus que ce à quoi vous vous réduisez. Vous méritez que l'on vous aime. Il doit y avoir quelque part un homme fait pour vous.
  - Les hommes, cher Jean, je n'en connais pas beaucoup. Combien sont capables de résister à l'appel du désir pour rester eux-même ? Vous peut-être. Et encore, peut-être pas à chaque fois.
  - Avec vous, vous pouvez tout de même avouer que c'est assez difficile.
  - C'est bien de cela dont je parle. Combien d'hommes acceptent ce qui est difficile ? Un sur vingt ou cinquante peut-être. Mais c'est du pareil au même pour les femmes. Ne vous méprenez pas ! Beaucoup de femmes disent « nous » mais pensent « je ». Il me semble que c'est inversement vrai pour les hommes.

– Peut-être est-ce parce que nous sommes gouvernés par des mots, des idées, et non par des réalités.

Éloïse le fixa et leva un sourcil.

– Je vous écoute.

– Non, il y a du travail.

– Mais, Jean, souvenez-vous.

– Bien, si vous voulez.

*[Discours sur les mots]*

Éloïse resta un moment sans voix. Comment était-il possible qu'un tel homme puisse tenir un tel raisonnement ? Un type que le monde rejetait, un type qui n'était considéré par personne et qui passait ses journées à entretenir des arbres, des bâtiments, des jardins.

– Jean, je ne comprends pas. Où est-ce que vous avez pêché tout cela ?

– Dans les livres, Éloïse, ensuite il suffit de coller les bouts pour que cela tienne tout ensemble.

– Vous devriez écrire, Jean.

– Mais j'écris. Je m'y suis mis pour essayer de rattraper le temps perdu.

– Montrez-moi.

– Si vous voulez, mais ce ne sont que des morceaux ajoutés les uns aux autres.

– Ce n'est pas important.

– Bien. Est-ce que nous allons à la carrière ?

– Non, pas ce matin. Mais si vous êtes disponible j'aimerais faire une promenade cet après-midi. Est-ce que vous m'accompagnez ?

– Moi ? Mais je ne suis jamais monté sur un cheval !

Éloïse partit d'un grand éclat de rire.

– Non ? Vous plaisantez ?

– Pas du tout.

– Alors je vais vous apprendre. Vous prendrez la jument. Elle est facile. Il suffira de suivre. Mais comment alors avez-vous fait pour m'enseigner ?

– C'était facile. Je connais les chevaux et un peu les humains.

Deux jours plus tard, Rachel avait un nom aux affaires maritimes de Vannes. Et une adresse de messagerie.

# Deuxième Partie

## Chapitre 10

Est-ce que les pas claquaient sur le pavé ? Non. Ils étaient plutôt souples, presque légers. Le soleil était encore un peu froid et même le vent du nord ne pouvait l'emporter sur la chaleur qui venait de l'intérieur. Ils se sentaient bien. Dans la baie, un peu au large des jetées du port, des voiles légères faisaient comme des arabesques sur les vagues.

Il y avait un échafaudage absolument hors norme tout autour de la bâtisse que les gens d'ici appelaient la Tour. Visiblement un ingénieur un peu audacieux avait décidé d'habiller les pierres anciennes d'un corset de tubes galvanisés et de tubes plastifiés.

Ils cherchaient un bateau qu'ils n'avaient pas trouvé. Pourtant le type avait été formel.

« Vous ne pouvez pas le manquer. Il est là, amarré à côté de l'ancienne cale des charpentiers de la marine en bois. »

Ils étaient un peu déçus. Mais pas au point de ne pas aller jeter un œil sur le Joshua au sec sur le parvis du musée. Une sorte de norvégien tout en acier. Mais c'était la forme qu'ils avaient regardée, pas la ferraille.

Ils avaient fait demi-tour et repris la promenade qui conduisait du port de plaisance au port de pêche. Il lui demanda si elle voulait s'arrêter un moment lorsqu'ils passèrent devant le restaurant avec vue sur la mer. Elle ne voulait pas l'ennuyer mais elle était un peu fatiguée même si c'était la bonne semaine (de son traitement) pour elle.

Ils commandèrent le plat du jour et en apéritif pour elle un cocktail joliment dessiné sous le signe de son mois de naissance, et pour lui une bière.

Ils se regardèrent un instant. Ils parlèrent de choses et d'autres de leur vie. Puis des larmes vinrent sans qu'elle y puisse quoi que ce soit. Il tendit la main, lui caressa la joue du bout des doigts et lui dit « c'est bien », comme on dirait ailleurs « c'est dans l'ordre des choses, c'est un équilibre ».

Ils parlèrent doucement de ce qu'ils avaient en commun, quelques mois à l'aube des choix qui font diverger les existences. Et ils en avaient bien ri en se revoyant à l'âge de vingt ans arpentant les rues, la nuit, à l'heure la plus dure pour les sentinelles, pour

coller des affiches qui disaient leur credo du moment. Elle en avait gardé un peu, lui avait tout envoyé promener.

Après le café, ils avaient repris le chemin à touristes, juste pour profiter de l'air frais. Mais le ciel s'était couvert et lorsqu'il commença à tomber une pluie très légère et froide, ils le virent. Il était là. Il sortait du port industriel, au moteur. Ils restèrent un long moment, jusqu'à ce que l'équipage envoie la voile, une grand-voile noire, un yankee blanc et une trinquette rouge. C'était lui. Où allait-il ? Et pourquoi ?

La pluie s'arrêta aussi vite qu'elle était venue. Elle le regarda. Il avait les mâchoires aussi serrées que celui qui ne les ouvrira que pour montrer les crocs comme le chantait Fauve.

– Peut-être la prochaine fois ?

– Mais où ?

– Il faut chercher encore. Allez viens, tu ne peux plus rien.

– Je ne sais pas.

– Moi je sais. Allons voir ce magasin qui vend des trucs d'occasion. J'ai vu une lampe dans la vitrine qui irait bien dans ton bateau.

– Tu es comme ça toi ?

– Non, c'est juste pour avancer.

À nouveau, demi-tour pour rejoindre les commerces et associations installés dans les anciennes halles de la vente à l'encan.

La boutique était en fait une vraie caverne de Sinbad. Des hélices, des cordages, des winchs, de l'électronique de bord, des vêtements de mer, du vrai et du faux, du galvanisé et de l'inox, des gens qui entrent et sortent .

« Il y a encore à démonter avant la destruction » Il cherchait, regardait, estimait les prix. Il faudrait venir avec une liste et les prix du neuf à Hambourg ; il avait vendu son nouveau GPS d'occasion aussi cher que le sien neuf. Il était absorbé par une paire de winchs lorsqu'il perçut son prénom. Elle l'appelait de l'autre côté de la boutique.

– Viens voir. Il y a quelque chose de surprenant.

Il la rejoint près d'une grande table où sont entassées des cartes maritimes.

Il regarde et ne voit rien.

– Tu vois, les deux premières cartes sont allemandes et les autres sont d'ici.

– Et alors ?

– Regarde bien. Elle lit en allemand d'abord puis traduit. L'entrée et la sortie du canal qui relie la mer du Nord à la Baltique.

Il ne comprend pas tout de suite puis l'idée fait sa route, fulgurante.

– C'est un norvégien. Il retourne d'où il vient, mais comment en être certain ?

– Il faut essayer. Prends les cartes. Elles doivent dire quelque chose.

– Comment peux-tu savoir une chose pareille ?

– Je ne le sais pas, je le sens. Cela fait combien de temps que tu cherches ? Pose tes hypothèses sur du papier. Tu m'as retrouvé, tu peux retrouver le bateau.

Il la ramena chez elle et il retourna à sa voiture avec deux cartes roulées.

## Chapitre 11

« Quand le bateau est à terre, ce n'est pas la même chose. Il est comme une puissance qui n'aurait plus d'appui, comme un animal qui ne pourrait plus toucher le sol.

Lorsqu'il est à l'eau c'est radicalement différent. Même au port. Il n'y a que quelques tours de cordages qui le retiennent ; il est une puissance en devenir. Je m'efforce d'en prendre soin. J'ai au moins cela et c'est bien. Même si je me dis parfois que les mots d'une femme seraient les bienvenus, de temps à autre, à son rythme. Des mots qui parlent de ses envies à elle ou de ses rêves ou même de rien d'important. Juste des mots qui disent dans leur musique que celui qui est là, et qui les entend, n'est pas transparent, qu'il existe vraiment. Mais avec tout ce temps passé à me sentir étranger dans ma propre vie, j'en suis venu à tout simplifier. Il a fallu longtemps mais aujourd'hui je pense que j'y suis arrivé. Je n'ai plus mal à l'estomac. Des choses sont arrivées qui ont changé mon regard.

D'un côté la remise en question totale de ce que je suis aux yeux de ceux qui me sont, paraît-il, le plus proche et de l'autre les cartes qui parlent, peut-être, d'un endroit où il me faut aller.

Comment lire autrement ce diptyque ?

Je vais aller naviguer. À nouveau affronter ma peur. C'est peut-être cela mon « destin », affronter la peur sans y être obligé, pour la réduire à ce qu'elle est : une idée !

Il y a bien trop longtemps que les uns et les autres se servent de moi. Il me semble qu'il est temps de mettre un terme à cela. Je ne suis pas certain d'être compris ni même entendu. Mais cela n'a plus aucune importance. Peut-être que la vie dont il faut que je me préoccupe, c'est la mienne. »

Elle lisait la lettre assise à la table de la cuisine. Le déjeuner était prêt. Elle pouvait s'accorder ce temps-là.

Comment avait-il fait pour la retrouver ? Il avait juste dit qu'il connaissait quelqu'un



qui pouvait chercher et qui trouvait. Il avait frappé au carreau et quand elle l'avait vu et qu'il avait dit son nom, elle avait lâché le plat qu'elle essuyait et qui s'était brisé en mille morceaux.

Il avait souri et il l'avait aidée à nettoyer. Elle posa la lettre. Vingt-cinq ans ou presque. Une vie.

Il était resté pour le déjeuner. Cela s'était bien passé avec Christian. Ils avaient vite sympathisé tout en restant chacun sur une prudente réserve. Deux hommes auprès d'une seule femme, ce n'est pas toujours évident. Mais il était si loin de Christian, physiquement, qu'il ne pouvait pas y avoir de confusion. Christian avait tout de l'homme comblé et satisfait alors que Michel avait tout du suicidé en puissance. Pas le genre d'homme qui puisse inspirer une femme qui respire la vie épanouie. Il aurait le chiffre treize tatoué sur la nuque, qu'elle n'en serait pas surprise.

Cette fois-là, il n'avait pas parlé de bateau. Il s'était contenté d'écouter sa vie, le mariage, les enfants.

Il était revenu une ou deux fois. Puis ils s'étaient vus, quelques heures, entre deux trains qui la conduisaient chez sa mère. Puis à la Rochelle. C'était juste après le diagnostic de sa maladie. L'opération était déjà programmée. Et là, il avait parlé du bateau. Ils l'avaient vu. Elle avait vite compris. Ce fantôme était un chiffon rouge, quelque chose qu'il regardait pour ne pas voir le reste.

\* \* \*

Lorsque le type était venu au chantier, il y avait encore quatre charpentiers qui travaillaient avec son père. Le chantier « des laisses de mer », drôle de nom pour un chantier naval, mais il devait y avoir un sens même si à six ans on ne se pose pas ce genre de question.

L'atelier était vaste. Il y avait en permanence deux ou trois bateaux à l'intérieur et cinq ou six qui attendaient dehors. Le chantier avait sa propre cale de mise à l'eau dans l'axe du hangar. Yvon n'utilisait plus le ber sur rail. Il avait un tracteur un peu rouillé et deux ou trois remorques spéciales. La maison familiale était à la fin du chemin, juste avant l'entrée du chantier. De temps à autre des promeneurs arrivaient jusque là pour voir les bateaux en réparation ou en construction. Le temps de la marine en bois était compté. Les premiers bateaux de plaisance en polyester étaient déjà à flot et les chalutiers au neuveage étaient en acier. La mort venait lentement mais elle venait.

Yvon en était conscient. Il n'avait pas fait les grandes écoles mais il était curieux de tout, et en particulier de ce monde des bateaux de course-croisière. Il était né dedans. À une époque où les plaisanciers se comptaient sur les doigts des deux mains sur l'île. Son père, le grand-père de Michel l'avait envoyé à l'apprentissage chez les compagnons. C'était juste après la guerre. Il y avait besoin de main d'œuvre qualifiée partout. Les compagnons du devoir, rescapés de l'épuration, avaient un accord avec le ministère des écoles. Ils recevaient des subventions, ils faisaient passer des CAP au même titre que les centres de formation des apprentis.

Yvon avait passé deux ans loin de chez lui. Il était revenu avec son CAP en poche et des connaissances qui dépassaient largement celles de son père. Mais il avait attendu que son tour vienne pour les mettre en pratique. Des plans « Herbulot », des plans « Cornu », il en avait construit des dizaines. Des bateaux fins, taillés pour la course. Mais des plans « Archer », non, aucun. Bien sûr il connaissait ces bateaux lourds, puissants, indestructibles. Qui ne les connaissait pas ? On en voyait de temps à autre qui venaient de Norvège, du Danemark, d'Angleterre. Mais jamais de suffisamment près pour en tâter les flancs, ausculter la charpente, jauger ses lignes d'eau. Et le type avait mis un plan Archer sur la table. Un croiseur hauturier pour la régates de haute mer. Moitessier était encore un inconnu et les courses qui comptaient étaient le Fasnet ou la « Cup of America ». Et ce bateau serait trop lourd. Mais l'homme était catégorique. Ce mot avait frappé Michel entre la soupe et l'omelette lorsque son père avait parlé à sa mère. C'est Gwenn qui lui avait raconté plus tard, bien plus tard.

– Il voit loin. Il pense que les futures courses seront à travers les océans.

– C'est toi qui vois. Mais n'oublie pas de facturer toutes tes heures et celles des gars.

Toujours concrète la Gwenn. Les pieds bien sur la terre ferme même si elle ne détestait pas aller faire des ronds dans l'eau avec son homme à condition que cela « ne penche pas trop ». Elle avait adoré lorsque Yvon l'avait emmenée à l'île Dumet avant que ce ne soit interdit. C'est d'ailleurs là que Michel avait été conçu. Elle s'en souvenait comme si c'était hier. Il y avait eu juste ce qu'il fallait de vent pour que le bateau glisse sans précipitation. Lorsqu'ils avaient jeté l'ancre, il faisait nuit. La couchette n'était pas très large mais elle suffisait bien. Son homme, elle l'aimait malgré sa tête trop dans les nuages de bateaux toujours plus rapides, plus stables, plus fiables. Personne ne le savait, mais il dessinait des bateaux lorsque le travail à l'atelier lui laissait un peu de temps. Il était charpentier de marine, pas architecte ni marin. Mais il savait ce qu'il faisait. Et ce soir là, il avait fait quelque chose qu'il n'avait jamais fait. Il était allé à l'atelier chercher le plan et avait demandé à Gwenn de nettoyer la table.

Les aînés étaient étonnés mais Michel était bouche bée du haut de ses 6 ans. Les feuillets se déroulaient et Yvon expliquait en prenant Gwenn à témoin.

– Tu vois, si je réduis les entrées d'eau mais si j'ajoute de la portance au bau, il gagnera trois tonnes et si le lest est plus ramassé, il gagnera en rapidité de manœuvre. Et en construisant sur une maille de 80, on gagnera en temps de construction si l'on trouve une solution pour reprendre en maille de 40 lorsque les virures seront posées.

Gwenn avait posé la bonne question :

– Combien de temps à ne faire que cela ? Et est-ce qu'il a des sous ton client ?

Le père avait alors sorti un chèque de sa poche. Il l'avait posé sur la table.

– Le premier, tiens !

Gwenn avait regardé son mari et le chèque avec tous les zéros alignés.

– Tu iras à la Poste demain. Dès que l'argent sera là, on commence. Je vais laisser deux gars sur le suivi des chantiers en cours, je pense qu'à trois la charpente et le bordé seront prêts pour Noël.

Gwenn avait pris le chèque pour le ranger. Michel n'avait rien perdu de tout cela. Il

avait senti qu'il se passait quelque chose. Mais poser des mots sur les sentiments était impossible. Les parents ne se disputaient jamais. Mais là il y avait eu quelque chose. Comme le heurt de deux conceptions de l'existence radicalement opposées. Il est probable, Michel pouvait le dire aujourd'hui, que sa mère avait deviné ce qui allait arriver et que son père était déjà ailleurs, dans les entrailles de cette architecture subtile qui fait qu'un bateau gagne la course. Michel avait 6 ans. L'âge où l'on peut donner la main sur le chantier après l'école et pendant les vacances. Comment tout ce bois était-il arrivé sur l'île ? Il ne le savait pas. Mais les plateaux de chêne et de mélèze étaient là. Des piles immenses. Chaque plateau séparé de l'autre par une lame de bois en travers du fil.

La quille à elle seule pesait presque une tonne. Yvon et les gars avaient installé un palan roulant sur la charpente du hangar.

Le long parallélépipède de la poutre principale était prêt. Yvon avait empilé les lames de chênes collées à la résorcine. Et avant de mettre en forme il avait taillé les incises de la position du lest. La chute donnerait le négatif du moule pour les trois tonnes de fonte. Michel regardait, après avoir passé cet outil trop lourd qu'il faut tendre à la main qui l'appelle et qui est trop loin ou entre deux coups de balai à sa taille. Il y avait tout le long du hangar une immense planche à dessin en parquet peint en blanc. Il était interdit de marcher dessus. Mais lorsque les ouvriers étaient partis et que son père avait regagné la maison, Michel s'approchait, il enlevait ses chaussures et il montait « dans » le bateau dessiné à plat. Il se couchait même sur les planches pour se rendre compte des dimensions et savoir s'il tiendrait debout à l'intérieur. Son esprit parvenait à superposer les vues. À force de regarder il avait compris que les couleurs des traits correspondaient à la façon dont on regardait le bateau : de côté, de dessus, de face ou d'arrière.

Un soir de novembre, son père était revenu, sans doute parce que la lumière était allumée dans l'atelier ou peut-être parce que sa mère avait demandé où était Michel. Yvon trouva son fils à genoux sur l'épure. Il s'approcha et se mit à côté de lui dans la même position.

« Tu vois, ce sera le bateau le plus puissant qui soit sorti de mes mains. Toi aussi tu peux construire des bateaux. Si le cœur t'en dit. »

Début janvier, la coque avait été mise à l'eau et partout où il y avait un léger suintement, Yvon avait mis un repère. Pour reprendre le calfatage.

Il avait fait froid cette année là. Suffisamment pour qu'il tombe de la neige sur l'île. Mais cela n'avait pas duré.

Dix jours avant Pâques, le bateau était à l'eau. Les voiles étaient arrivées. Les emménagements étaient sobres mais confortables. Un deuxième chèque était arrivé. Par la Poste. L'armateur avait annoncé sa venue pour des essais juste pour le samedi de Pâques, ce qui avait fait dire à Gwenn que s'il avait de l'argent, il ne savait pas que ce samedi-là on ne fait pas travailler les gens. Le jeudi, en rentrant de la messe chrismale, toute la famille était restée un moment à regarder le voilier bien amarré à son corps mort. Gwenn avait pris la main d'Yvon et elle l'avait embrassé devant les garçons.

Vendredi Saint. Le jour sombre. Et il n'y a que pour un dieu qu'il peut être un autre recommencement parce que la résurrection est dans le plan. Est-ce que l'homme qui est sur la croix le sait ? Nul ne le saura. Est-il dieu, donc omniscient ou était-il homme,

totallement déchiré de désespoir à cette heure, là où tout l'abandonnait ? Personne n'a la réponse. Et même ceux qui s'y essayent n'en savent pas plus que les autres.

Vendredi matin. Le bateau n'était plus là. Il n'y avait même plus les amarres sur le corps mort. Et ce corps mort portait tellement bien son nom à cet instant !

## Chapitre 12

Il fait froid. La neige tombe en rafale. Mais ici cela va durer. Kiel. Par où commencer ? Il y a tellement de bassins et même si l'on regarde la carte à plus grande échelle, tellement de ports qui égrènent leurs pontons et leurs pieux d'amarrage tout le long de la côte. Et peut-être est-il à l'heure qu'il est aux Antilles ou quelque part sur une côte Ouest ou Est d'un pays lointain. Pas de nom, pas de pavillon. Il ne sait rien. Juste que c'est ce bateau-là et pas un autre.

Mais il a pourtant le sourire. Il la regarde un peu de côté. Le froid lui fait couler des larmes étincelantes entre son bonnet et son écharpe. Elle a pris un avion. Comment est-ce possible ? Il n'a pas posé de question. Cela fait longtemps qu'il prend les choses comme elles viennent. Trop de questions tuent la vie à vouloir la faire rentrer dans des cases bien étiquetées. Tellement de choses nous échappent parce que l'on regarde loin pour voir venir ce que l'on attend alors que là, juste sous nos yeux, il y a la main tendue qui offre gracieusement la seule réponse cohérente.

Il a réservé deux chambres dans une auberge un peu en dehors de la ville. Il fait bon quand ils entrent. Il n'y a personne en dehors de ce qu'ils comprennent être les habitués d'une bière de fin de journée.

Ils se sont installés. Les chambres sont confortables de cette façon germanique un peu campagnarde. Du bois blond, des édredons énormes, cette sorte de minimum très humain.

Il ne dit pas un mot d'allemand mais elle le parle très bien.

- Heureusement que tu es là, sinon je ne sais pas ce que j'aurais mangé.
- Tu te serais débrouillé avec ton sourire charmeur.
- Tu es charmé toi ?
- Non, mais c'est parce que je te connais.
- C'est dommage pour moi alors ?
- Pas sûr. Mais sans doute plus difficile.

Silence d'un instant.

– Merci d'être venue...

– Tu te demandes ce que j'ai fait de Christian et des enfants ?

– ... ?

Tu ferais quoi si je te disais qu'il te reste un ou deux ans à vivre ?

– Si peu que cela ?

– Et oui, tu vois. Ce n'est pas beaucoup. Mais au moins c'est clair. Alors je suis là. Je suis là pour que tu me parles de toi et de ce bateau. Le reste a-t-il vraiment une importance ? Ajouter des jours à des jours sans qu'il n'y ait à la clef qu'un quotidien qui, quoiqu'il en soit, va nous tuer ? Est-ce que cela à un sens ? Toi tu rêves un rêve étrange et je te demande de me le faire partager. Et puis, je ne sais même pas qui tu es. Une vie ça change le jeune homme de vingt ans. Même si je te connais, je ne sais pas qui tu es. Michel la regarde. Il essaye de voir si dans ses yeux brille le vrai. Elle a le regard dans son assiette mais elle sent bien que ces yeux cherchent quelque chose en elle. Alors elle lève les paupières et le fixe. Cela dure quelques secondes.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

– Mais toi. Je te regarde toi.

– Pourquoi ?

– Tu sais, il y a tellement longtemps que je cherche quelque chose de vrai, quelque chose qui réponde vraiment pour ce qu'il est. Pas de mots en l'air ou d'apparence. Juste le vrai, le réel. Un peu comme un bateau au regard du cap qu'il veut vraiment suivre.

– Explique moi.

– C'est compliqué. Mais un bateau, selon comme il est dessiné, peut remonter au vent plus ou moins bien. Remonter au vent cela veut dire en gros que tu peux avancer quand même, presque face au vent. Et une vie d'homme, c'est un peu la même chose. Selon ce qu'il est, selon comment il est construit, il pourra remonter au plus près ou au plus loin du vent.

– Je ne vois pas le rapport.

– Mais si tu le vois. Tu es comme le bateau et je suis comme le vent. Est-ce que tu es vraiment taillée pour ce que tu dis ?

– Tu oublies une chose : sur le bateau il y a un navigateur. Et si j'en crois le peu que je sais, à bateaux égaux, il y en a toujours un qui gagne sur les autres ; c'est le navigateur qui a fait la différence.

La serveuse à ce moment s'est approchée pour proposer un dessert. Et posa une question.

– Pardonnez moi d'être indiscrete, mais vous parlez de bateaux, j'ai cru comprendre. Elle jeta un regard aux trois buveurs de bière. Et ici les bateaux on en sait quelque chose. C'était une invite à quelque chose et Jeanne le comprit parfaitement. Elle répondit en allemand.

– Notre table est ouverte. Vous, vous pouvez vous joindre à nous. Et en regardant les trois hommes un peu âgés. Vos clients aussi. Nous offrons la tournée.

Là elle regarda Michel et dit en français.

– N'est-ce pas ?

– Je ne sais pas vraiment ce que tu as dit, mais j'ai compris qu'il était question de boire un verre.

C'est assez incroyable pour des français mais c'est ainsi que cela peut se passer ailleurs. Autant il est incongru de parler à son voisin de table en France, autant il est incongru de ne pas le faire, si le cœur y est, au delà du Rhin. Il ne faut pas être surpris qu'un quidam vienne s'asseoir à votre table s'il n'y a pas de place ailleurs. Il y a probablement quelque chose d'affabilité de l'ancien monde qui préside à ces façons de faire.

Une nouvelle pinte pour tout le monde. Michel ne parlait pas l'allemand mais il le comprenait dans les grandes lignes. La serveuse qui était la patronne des lieux reformulait en allemand correct ce que les hommes disaient en dialecte. Et Jeanne traduisait.

– Des Colin Archer, il y en a quelques uns par ici.

– Oui, mais celui ci est différent. La structure n'est pas en bois scié, elle est en lamellé-collé.

Comment traduire ces termes si techniques dont elle ignorait même la signification en français ? Elle expliqua à la patronne son souci. Ni une ni deux. Un PC sur la table, en wifi. Deux minutes pour trouver le bon glossaire et la bonne traduction.

– Jamais vu.

– Il faudrait voir le chantier de carénage.

– Mon gendre travaille à l'écluse. Il en voit des bateaux, et il en connaît des gens. Je lui demanderai.

– Mais nous ne restons pas trop longtemps.

– Ce n'est pas grave. Laissez une adresse et Greta vous enverra du courrier par l'ordinateur.

– Mais pourquoi chercher ce bateau ? Si ce n'est pas indiscret. Il y a mieux comme bateau de course en mer.

– Mieux ? Sans doute pour la vitesse pure, on fait même des bateaux qui n'ont plus rien dans l'eau lorsqu'ils sont à pleine vitesse. Est-ce que ce sont encore des bateaux ? Sans doute le même rapport qu'il y a entre une Formule 1 et une Jaguar MIII Tour de France. Je ne crois pas que l'on fasse mieux, on fait autrement.

Temps de traduction.

– Mais la question n'est pas indiscrète. Ce bateau, c'est mon père qui l'a construit mais il ne l'a jamais vu naviguer. Vous comprenez ?

Là, Michel s'enferma un peu dans son silence. Il se revoyait il y a cinq ou six ans, un peu après la mort de Gwenn. Il avait racheté leur part de la maison à ses frères pour la garder. Il avait fait du rangement et entrevut les travaux pour rendre le lieu un peu plus dans les normes de ce temps. En vidant le bureau de son père, il avait trouvé une enveloppe et dans l'enveloppe un chèque vieux de 40 ans. Et un mot de la main de Gwenn qui expliquait de quoi il retournait. Il avait tout oublié de cette histoire, sauf ce qu'en disait Gwenn de temps à autre. Il avait eu sa vie à lui. Mais là le passé se présentait

comme un spectre qui vient dire une vérité qu'il ignorait.

– Oui. Je comprends. Vous pouvez compter sur nous.

Michel émergea. Jeanne lui avait donné un coup de pied sous la table.

– C'est important. Il faut rendre justice à un homme.

\* \* \*

Le corps n'avait pas été retrouvé. Juste le bateau, le sien, à la dérive. Avec à bord une lettre sur la pile de vêtements bien pliés.

Il aurait fallu tout vendre. Ce serait juste suffisant pour rembourser l'armateur pour les chèques d'avance. Et tous les gars sur la paille, la famille sans toit. Yvon avait tout tourné dans tous les sens pendant trois jours, enfermé dans l'atelier. Les gendarmes, que pouvaient-ils ? Rien. À cette époque, il y avait tout juste le téléphone et il fallait passer par une opératrice. Alors comment retrouver un bateau ? Il fit deux choses. Envoyer un courrier pour déclarer la faillite, cela limiterait les dégâts pour les hommes qui travaillaient avec lui depuis des années et écrire une longue lettre à Gwenn. Il était mort. Il le savait. Personne ne se relève d'une catastrophe pareille. Il avait tout préparé, pris soin de regarder les marées pour sortir sans difficulté et être certain que la mer emporterait son corps. Le bateau reviendrait avec la marée montante. Quelques gueuses de fonte, un bout de cordage. Lorsque les gendarmes étaient arrivés, Gwenn savait déjà. Elle était désormais dans le cortège des femmes en noir, mais elle n'y serait pas admise. Son homme était un suicidé. Et nul ne plaisantait avec ces choses-là.

Des semaines étaient passées. Une année entière. L'été qui répare éclatait partout. Et aucune nouvelle de personne. L'armateur ne s'était pas manifesté. Rien. Silence total. La faillite avait été prononcée, mais comme les gars continuaient à venir, Gwenn avait contacté la chambre des métiers. Elle avait changé le nom du chantier. Elle n'y connaissait rien en bateau, mais elle savait compter. On ferait des réparations, de l'entretien, et on attendrait de voir. Seulement deux des ouvriers avaient accepté. Ils étaient trop âgés pour chercher autre chose. Les autres étaient partis. La plaisance devenait une mode. Partout on cherchait des hommes qualifiés.

Le chèque était toujours là. Elle n'avait pas osé jusqu'ici chercher une explication. Elle s'occupait des garçons. Les deux grands étaient maintenant en pension à Vannes. Ils avaient accepté. Le problème c'était Michel. Il avait passé tellement de temps allongé sur l'épave que Gwenn avait fini par demander aux gars de la démonter. Ils l'avaient fait. Ils avaient retourné chaque planche. Maintenant le bateau était face contre terre. C'était terrible mais comment faire autrement ?

L'été suivant, Gwenn était allée à Vannes. À la banque. Le guichetier avait pris le chèque. Il avait vérifié sur un registre puis il s'était excusé. Quelques minutes plus tard il était revenu accompagné de quelqu'un qui semblait un peu important.

– Je suis désolé Madame, mais ce compte a été fermé depuis des mois, même plus, depuis deux ans.

– Pardon ?



– Je dis que ce compte est fermé depuis des mois.

– J’ai compris. Elle était devenue froide d’un seul coup. Quelle date exactement ?  
L’homme jeta un coup d’œil sur la liasse de papier.

– Depuis le mois d’avril il y a deux ans. Un peu avant Pâques.

Gwenn tituba imperceptiblement et posa sa main sur le guichet pour reprendre ses esprits.

– Cela ne va pas Madame ?

– Non, cela va aller. Ce n’est donc plus qu’un bout de papier.

– On peut le dire comme cela.

– Est-ce qu’il est possible de savoir qui était derrière ce compte ?

– Difficile Madame. Il faudrait qu’il y ait une requête des pouvoirs publics.

– Comme une plainte pour escroquerie ?

– Oui, sans doute.

– Je vous remercie. Rendez-moi le chèque.

Mais elle n’attendit pas le geste ; elle le fit et saisit le papier qui était pour elle la preuve que son Yvon n’était pas responsable.

– Madame, revenez, vous ne pouvez pas...

Mais elle était déjà sortie de l’agence.

Elle avait prit le bac pour rejoindre l’île. Il y avait encore une gendarmerie et elle connaissait le brigadier. Ils étaient à l’école ensemble. Elle demanda à le voir.

– Je voudrais déposer une plainte.

Le brigadier changea d’attitude à ces mots.

– Une plainte Gwenn ? Et pourquoi ?

– Pour escroquerie et vol. Et Yvon en est mort. Cela me semble suffisant comme motif.

– Explique-toi.

– Tu vois ce chèque ? Et bien c’était le deuxième tiers du paiement pour le bateau que Yvon construisait et qui a disparu.

– Et alors ?

– Alors le compte auquel le chèque renvoie a été fermé juste avant la disparition du bateau.

– Mais Gwenn, cela ne prouve rien, enfin je veux dire, cela n’est pas une preuve.

– Alors pourquoi celui qui a commandé le bateau ne s’est-il pas manifesté ?

– Je ne sais pas moi. Peut-être est-il riche et qu’il a préféré ne pas ajouter à ta peine.

– Non. Et toi-même tu ne crois pas à tes mots. Alors, tu vas la prendre ma plainte ?

– Oui. Je vais la prendre. Mais n’aie aucune illusion. Je doute fort que le procureur décide d’entamer une quelconque procédure. Cela fait deux ans et Dieu sait où est ce bateau. »

Cela prit du temps. La machine à écrire avait cliqueté et cliqueté. Un formalisme parfait entre les exemplaires de couleurs différentes et les formules employées.

Mais elle avait signé le dépôt de plainte et elle était rentrée chez elle, tout au bout de l'île, avec son vélo. Quand elle arriva chez elle, elle commença par cacher le chèque, et ensuite, elle alla se changer. Elle enleva ses habits noirs. Cela ne servait plus à rien. Elle se regarda dans le miroir. Elle n'était plus toute jeune et si elle plaisait à Yvon, elle savait bien qu'elle n'était pas très jolie, en tout cas, pas aussi jolie que les jeunes femmes sur le passage desquelles les hommes se retournent. Elle se demanda si un homme voudrait encore d'elle. Une veuve avec trois enfants à élever ? Sans doute pas si elle restait ici. Il fallait qu'elle parte. Qu'elle change de vie. Peut-être trouver du travail à Vannes et louer un appartement ? Les deux aînés seraient ravis mais comment réagirait Michel ? Plus de chantier, plus de bateaux et la mer si loin ou si différente ?

Le temps était passé. Michel allait sur ses 15 ans. Il ne manifestait pas vraiment d'intérêt pour l'école. Il se contentait du minimum. Il avait compris assez vite que pour avoir la paix, il fallait ne pas offrir de prise aux adultes. Il se pensait comme un bateau face à l'hostilité des éléments.

C'était jeudi après-midi. Depuis qu'il habitait à Vannes et qu'il avait l'âge de revenir de l'école seul, il allait sur le port de la Rabine tous les jeudis après-midi. Il passait des heures à regarder les bateaux. Il traînait un peu devant les chantiers. Les patrons et les ouvriers s'étaient habitués à lui et ne posaient plus de question après l'échange des « bonjours ».

Ce jeudi, devant le chantier Keroyal, il y avait un 8m JI qui entraînait en carénage. Il s'approcha davantage. Personne ne lui dit rien. Il s'approcha encore et toucha la coque puis il fit lentement le tour. Le bateau était élancé, tout en finesse, au vue du lest et de la dimension de la quille qui le portait, ce bateau devait pouvoir porter ses 150 mètres carrés de toile.

– Il te plaît ?

Michel se retourna. C'était le patron du chantier qui lui avait parlé.

– Oui Monsieur.

– Pourquoi ?

– Il est taillé pour la course.

– Comment sais-tu cela ?

– Mon père construisait des bateaux.

– Il a arrêté ?

– Non. Il est mort.

– Ah. Pardon. Et ton nom c'est quoi ?

– Legaël, Monsieur.

– Legaël de l'île aux Moines ?

– Oui Monsieur.

– Je connaissais ton père. Un sacré charpentier. Et toi, tu veux faire quoi plus tard ?

– Je veux dessiner et construire des voiliers de course au large.

– Et bien au moins c'est clair. Et comment comptes-tu t'y prendre ?

– Je ne sais pas.

Encore quinze jours. Le 8m JI était parti, remplacé par un Cornu.

– Viens, suis moi. Je vais te donner une adresse. Tu en parleras à ta mère. Dans cette école on t'apprendra à construire et à dessiner. Mais il faudra travailler pendant longtemps avant d'y arriver.

Ils étaient dans le bureau. Michel regardait partout des photos de bateaux, à quai, sous voiles, au chantier. L'un deux l'arrêta. Il était plus massif que les autres, et son arrière était pointu.

– Pardon Monsieur, celui-là, d'où il vient ?

– Celui-là ? Tu n'en verras pas beaucoup ici. C'est un Colin-Archer, un architecte norvégien qui a conçu les premiers vrais bateaux de secours en mer.

– Mon père en a construit un comme celui-là. Mais il a disparu. Je pense que c'est pour cela que mon père est mort.

– Qu'est-ce qui te le fait croire ?

– C'est ma mère qui me l'a dit.

Silence.

– Tiens, voilà l'adresse. J'espère que tu atteindras ton but. J'embauche des apprentis. Viens me voir si tu es pris dans cette école.

– Chez les compagnons ? Tu veux entrer chez les compagnons ?

Gwenn regardait l'adresse et son fils.

Elle avait trouvé facilement un emploi de secrétariat et comptabilité. L'expérience acquise au chantier avait suffi. L'appartement n'était pas très grand, mais il était au premier et proche du centre ville. Elle ne conduisait pas. C'était plus facile pour les courses et l'école des garçons.

– Tu sais que tu ne rentreras plus très souvent à la maison ? Et qu'il faudra travailler lorsque les autres peuvent sortir ?

– Oui, je sais. Je suis passé voir en rentrant du port. J'ai posé des questions. Mais il faut que tu sois là pour l'inscription.

Gwenn regarda son fils, et c'est Yvon qu'elle vit lorsqu'il avait son âge.

– Bien, je suis d'accord.

Elle serra Michel entre ses bras en lui caressant les cheveux qui étaient ceux d'Yvon, lisses, plantés drus et bruns, presque noirs.

– Je ne sais pas ce que ton père en aurait pensé. Sans doute aurait-il été fier, mais également inquiet. Mais tu sais, tu n'es pas obligé. Tu peux faire des études. Ce n'est pas des choses dont on parle avec ses enfants, mais tu n'as pas besoin de travailler. La vente du chantier et mon travail suffisent pour nous faire vivre.

– Moi je sais que papa aurait été content. J'en suis même certain.

– Mais tu n'as que quatorze ans !

– Et alors ? À quel âge papa a-t-il commencé ? Plus jeune encore avec grand-père.

– C'est vrai. Mais c'était une autre époque.

– Et alors ? Qu'est-ce que cela change ?

Gwenn ne répondit pas. Elle savait que cela changeait tout mais qu'au final, cela ne changeait rien. Il y avait les vivants d'un côté, les morts de l'autre. C'était aussi simple que cela.

Elle avait vendu le chantier mais conservé la maison qui donnait sur l'anse du Guip. Elle s'était dit que ce serait bien que les garçons gardent cet espace ouvert sur les vacances. Ils prendraient la navette sur l'île ; une bonne marche à pieds pour aller chercher les vélos et la petite carriole pour prendre les bagages et ce serait parti pour deux semaines de plein air. C'était une bonne idée. Elle l'avait fait surtout pour Michel. Les deux aînés avaient tourné la page. D'ailleurs cet été-là, ils étaient partis de leur côté, préférant s'éloigner. C'était la vie. Michel avait fait seul le trajet aller et retour pour prendre les valises et le sac à provision. Gwenn s'était occupée d'ouvrir grand la maison pour laisser entrer l'air frais. Peut-être faudrait-il la louer comme commençaient à faire les uns et les autres ? Mais en gardant ces deux, trois semaines d'août lorsqu'elle était en vacances.

Michel avait été retenu après les tests passés à la maison des compagnons. Il commencerait son apprentissage pendant deux ans au chantier de Keroyal. Elle avait rencontré le patron. Un homme affable et bien élevé. Il ne l'avait pas regardé de haut malgré sa puissante stature et son assurance d'homme mûr conscient de son être social de chef d'entreprise qui a réussi là où d'autres échouent.

Michel revint, en nage mais heureux. Il déchargea les bagages et fit le tour de la maison. Le bureau de son père était fermé à clef.

– Maman, est-ce que je peux aller dans le bureau ?

– Pourquoi ?

Je ne sais pas. Il doit y avoir des livres qui parlent de bateaux.

– Bien. Mais tu remets tout à sa place.

Des livres, il y en avait. Des récits de voyages, des descriptifs de construction, des études sur les gréements, des catalogues de fournisseurs qui vendaient de la moindre vis à l'arbre d'hélice en passant par toutes les formes de poulies et de taquets.

Mais ce n'est pas cela qu'il cherchait. Ce qu'il cherchait, c'était les carnets de croquis de son père. Il savait qu'ils existaient. Il s'en souvenait. C'était des cartons à dessin, marbrés vert et noir, remplis de feuillets couverts d'esquisses, de chiffres, de coupes, de plans. Mais il ne les voyait pas.

Ils devaient être au chantier. Il faudrait y aller pour voir. Mais est-ce que le nouveau propriétaire voudrait bien ? Il ne le savait pas. Et si la réponse était non, que ferait-il après ? Le mieux était de ne rien demander. Il irait voir un soir. Le chantier devait être fermé pour les fins de semaine, et il savait comment entrer sans passer par la porte.

Le samedi suivant, il attendit de voir passer le nouveau patron du chantier. Il n'aimait pas cet homme-là, et il savait pourquoi. Il avait transformé le chantier pour en faire un endroit qui sentait les produits chimiques à plein nez lorsque le vent venait du nord. Et il avait essayé de faire pression sur sa mère pour qu'elle vende la maison avec le chantier. Il était là ce soir-là, lorsque ce type était venu à Vannes. Devant le refus de Gwenn, il

s'était montré grossier et menaçant. Le ton de sa voix était si violent que Paul, l'aîné était entré dans le petit salon pour s'asseoir près de sa mère, suivi par les deux autres frères. Les garçons n'avaient rien dit, mais ils avaient les poings fermés.

Donc en entrant dans le chantier, Michel était à la fois en terrain connu et en zone ennemie ; il employa même le terme « zone occupée ». Dans son esprit, ce chantier était toujours celui de son père.

À l'arrière du grand hangar, il y avait une tôle qui était mal fixée. Personne ne le savait. Et pour cause, c'est lui qui avait monté le système afin qu'il soit invisible. De l'extérieur, on ne voyait rien. Les têtes de boulons étaient bien en place mais il n'y avait plus de boulon, sauf deux. Celui de gauche et celui de droite. Il avait sa clef de treize. Il espérait que le nouveau patron n'eût pas fait un rangement par le vide. Il alla directement au bureau, sans un regard aux coques trop lisses pour être honnêtes. Le bureau était en désordre. Il y avait des papiers partout, sur toutes les surfaces horizontales. Les hommes sont vraiment différents de l'un à l'autre, pensa-t-il. Les étagères étaient toujours les mêmes. Il y avait encore les boîtes bien rangées qui contenaient tous les papiers du chantier ancien. Et les cartons à dessin. Ils étaient là. Un peu haut pour lui. Il chercha des yeux un siège ou un tabouret. Il sortit les cartons de l'étagère, les vida entièrement sans regarder et les reposa à leur place. Cela faisait une bonne pile de papier. Comment les transporter ? Il alla dans l'atelier. Il cherchait un vieux carton vide. La salle à tracer était devenue une sorte de futoir. Il y avait de tout entassé sur le plancher ; des voiles, des espars, des bouts de filins, des pots de peinture, des déchets. C'était une bonne idée au final d'avoir fait retourner les planches. Au moins le travail de son père était à l'abri. Il avisa un carton vide. Ce serait assez grand.

De retour dans sa chambre, il commença à regarder et à classer tout en se demandant comment il pourrait reprendre ce qui lui revenait.

Le CAP avait été une formalité. Le niveau exigé par les Compagnons était largement au dessus de l'examen. Pour l'épreuve, il n'était question que de quelques pièces alors qu'il avait déjà construit plusieurs embarcations, en totalité pour de petites unités ou partiellement pour des coques plus importantes.

Les deux premières années du Tour ne furent pas agréables. Comme il n'y avait pas d'embauche, il fallait aller chercher chez les charpentiers « de terre » au mieux, ou au pire dans des chantiers qui ne faisaient que des stratifiés. Même s'il savait que c'était là le seul avenir, il n'aimait pas cette façon de faire. L'ouvrier compétent n'était plus qu'un rouage d'une machine qui construisait plus de bateaux que les ports ne pouvaient en contenir. D'ailleurs on disait ici et là que dans le midi des endroits que nul ne connaissait jusque-là était devenu des sortes de ports pour les plaisanciers, ils appelaient ces endroits des marinas ; des pontons alignés comme l'étaient les barres d'immeubles plantées dans le sable du front de mer.

Pour sa troisième année sur le tour, les deux villes étaient Angers et Laval. Il y avait de l'embauche ici pour restaurer des tours et là pour construire des canoës. Il avait 20 ans.

À Angers, la maison était un peu à l'écart du centre ville, mais d'un coup de vélo il était assez facile d'atteindre le château et la vieille ville, là où étaient les bars que fréquentaient les étudiants de son âge. Les échanges avec les jeunes intellectuels étaient loin

d'être toujours cordiaux. Et de plus, certains de ses « pays » avaient le poing facile et la main leste lorsque les quolibets fusaient à l'encontre de ces jeunes gens aux mains calleuses et au parler rude.

C'est à cette occasion qu'il avait fait la connaissance de Jeanne. Il y avait déjà tout un groupe d'étudiants lorsque les « pays » étaient entrés. Ils étaient quatre et deux d'entre eux avaient commencés la soirée un peu tôt.

Après un verre de plus, Limousin prit le pari qu'il pouvait embobiner une des filles du groupe au nez et à la barbe des « enculeurs de mouches ».

Il se leva, un peu titubant mais assez sûr de lui et fonça directement vers une blonde, plutôt mignonne. Le temps du trajet, il s'était repris et il aborda la jeune fille de façon très correcte, avec une plaisanterie qui la fit rire elle et ses deux compagnes. Après quelques minutes Limousin se retourna vers la table des Compagnons avec un grand sourire du genre « c'est dans la poche ». Et c'est là que les choses s'étaient gâtées. Deux costauds s'étaient approchés. Et le ton était vite monté malgré les dénégations des filles, puis leurs cris lorsque le premier coup de poing était parti, suivi d'un second. Limousin était plié en deux, le nez en sang. Il n'en fallait pas plus. Les trois compagnons s'étaient levés et les deux costauds ne l'étaient plus vraiment, étendus au sol ; les chaussures de sécurité, il n'y a rien de mieux.

« Mais arrêtez ! » criaient les filles, mais d'autres gars leur étaient tombés dessus dans le dos.

Ils en avaient étendu trois ou quatre de plus, mais les autres étaient trop nombreux. Les filles hurlaient et les étudiants se gênaient les uns, les autres, les serveuses essayaient de séparer les bagarreurs. Les compagnons firent retraite dans le désordre de la salle en portant Limousin qui avait bien ramassé. Une fois dehors, ils se regardèrent : lèvres éclatées, nez en sang, une arcade fendue pour Michel, avec du sang qui coulait jusqu'au menton, et ils éclatèrent de rire. La porte du bar s'ouvrit derrière eux, ils firent face mais c'étaient les filles qui sortaient. Il y avait la jolie blonde, une brune aux cheveux courts et une autre brune à la tignasse bouclée en diable, pas très grande mais avec des yeux aussi noirs que ses cheveux, qui lui faisaient un visage entre la nuit et la neige.

– Dans quel état vous êtes ?!

– C'est rien Mademoiselle.

– C'est rien ? Et lui là, c'est rien ? En désignant Michel. À l'hôpital. Les autres c'est bon.

– Et comment on va à l'hôpital, avait demandé Franc-Comtois d'un air goguenard en pressant sur son nez.

– Avec ma voiture gros balourd !

– Mouché le Franc-Comtois, avait soufflé Limousin.

– Bon allez ! Toi, tu viens avec moi, les autres vous pouvez aller vous coucher.

C'est ainsi que Michel se retrouva dans la 4L de Jeanne.

– Tu t'appelles comment ?

– Michel.

– Moi c'est Jeanne. Tu cognes dur.

- Seulement sur les cons.
- Il y en a beaucoup.
- C'est vrai, on n'en finit jamais.

Trois points de suture. Retour à la Maison. Le prévôt l'attendait. Michel était bon pour une leçon de savoir vivre. Jeanne lui avait proposé de se retrouver avec les autres, dans un autre endroit plus calme la semaine suivante.

Au chantier Michel après avoir montré ce qu'il savait faire avait été placé sur une restauration qu'il menait seul. C'était du beau travail avec du vrai bois et tout ce qu'exigeait cette matière. Et le soir, à l'étude, il travaillait sur un projet un peu fou. Il y avait un concours lancé par une revue américaine « Wooden boats ». Il s'agissait de produire un plan d'un canot en formes dont la construction tenait dans une seule feuille de contre plaqué standard et qui soit réalisable par un amateur peu outillé. Il fallait répondre dans les douze mois. Le vainqueur se verrait offert un séjour dans une prestigieuse école de charpentiers de marine des Grands Lacs et comme le concours était international, le voyage était compris dans le prix.

Michel était parti d'un des dessins de son père, la transformation d'une annexe de chalutier en tout petit voilier pour enfant. Il en était à son troisième ou quatrième plan, mais à chaque fois les surfaces nécessaires à la construire dépassaient la surface prescrite.

Le prévôt l'avait laissé faire et un soir il lui dit : « Trop de charpente. Il y a d'autres solutions ». Et il posa sur la planche à dessins un livre : Les bateaux du Nord de l'Europe. Michel le regarda et ouvrit le livre. Et il comprit instantanément : construire à clin. Plus besoin de charpente ou juste le minimum.

Le jeudi suivant, comme convenu il retrouva Jeanne accompagnée de ses amies, Limousin et Franc-Comtois étaient avec lui.

La soirée se passa en parlant de la vie des uns et des autres. Deux sortes de mondes presque parallèles, qui se touchaient dans une société qui pouvait être amicale. Les filles comprirent qu'il existait des hommes travaillant de leurs mains qui n'avaient rien abdiqué de leur esprit et les garçons purent comprendre qu'il existait des femmes qui, toutes intellectuelles qu'elles étaient, avaient les pieds bien sur terre.

Jeudi après jeudi, les concordances avaient fini par se rejoindre. Mais les amies de Jeanne étaient moins regardantes sur l'avenir, ou Michel n'était pas prêt.

Entre Jeanne et Michel, c'était différent. Bien évidemment ils sentaient l'un et l'autre cette attirance propre à l'état amoureux, mais aucun des deux ne souhaitaient ni ne voulaient rendre les armes et tendre les lèvres pour goûter les lèvres de l'autre. Ils s'étaient pris la main, une fois ou l'autre, en marchant le long des avenues. Mais c'était juste pour sentir que l'autre était là, tout proche.

Un jeudi, Jeanne avait proposé à Michel de venir passer la fin de la semaine dans sa famille du côté de Segré. Il avait accepté. C'était la semaine où il avait mis la dernière main à son plan et que l'enveloppe s'était envolée de l'autre côté de l'Océan. L'Océan lui manquait mais il faisait sans puisqu'il ne pouvait faire avec. Sa mère lui écrivait. Elle lui donnait des nouvelles des frères qui poursuivaient leurs études. Et de ses nouvelles

à elle. Elle avait trouvé quelqu'un. Un homme droit et franc, un chef d'entreprise ; elle allait se remarier avec le patron du chantier de Keroyal. Michel eut un sourire. C'était bien répondit-il. Une femme comme Gwenn ne pouvait pas rester seule. « Et je suis certain que mon père est d'accord. Il était de l'ancien monde. Merci de me l'avoir dit. Je te souhaite des jours de joie et des années de vie heureuse. Il est possible que je parte aux États-Unis. J'ai participé à un concours. Si je gagne je serais parti au moins deux années. Mais cet été je serais au Guip. Peut-être avec une amie. C'est à voir. »

Ils étaient arrivés assez tard le vendredi soir. Mais la famille attendait. Michel se dit que c'était pour voir qui l'aînée de cette fratrie de six amènerait. Accueil chaleureux, multiples questions fusant de toutes parts. Maison immense, confortable et même une piscine couverte. On le reçoit comme un ami mais il sent bien qu'il y a autre chose. Un garçon qui peut être un gendre potentiel. Il comprend qu'il est le premier. Mais Michel n'en est pas là. Pourtant, comment le faire comprendre à ces gens-là ? Il a juste 20 ans, et il est loin d'être parvenu au terme de la connaissance. Et il y a le concours. Et il y a sa propre famille. À des années-lumières de cette famille-là. Il faut qu'il en parle à Jeanne, mais comment ?

Pourtant les choix de la vie trouvent parfois leur place. Au déjeuner le samedi, le père de Jeanne lui parle de son avenir. Alors il le dit. En regardant Jeanne qui le fixe. Un instant son regard se voile puis elle le fixe à nouveau. Ils sont amis. Ce qui est au delà restera entre eux. Scellé dans ce silence où seuls les esprits se parlent sans que nul ne puisse entendre. C'est la mère de Jeanne qui rompt l'incertitude qui pèse à cet instant sur la table familiale.

– Et tes parents ? Que font-ils ?

Jeanne, qui sait, dit: – Maman, enfin !

Michel : – Non, pas de soucis. Mon père était charpentier de marine. Il est mort, disparu en mer. Mais je ne m'en souviens pas. Ma mère travaille comme secrétaire comptable dans un chantier naval de Vannes.

– Excuse-moi, dit la mère, je suis désolée pour ton père.

– Ne le soyez pas. La seule chose que je sais c'est qu'il travaillait bien. Le reste, ce sont des plans de bateaux et des souvenirs que me raconte ma mère.

Jeanne et Michel reprirent la route d'Angers dimanche soir. Ils parlèrent peu. Lorsque la 4L s'arrêta devant la maison des Compagnons, Jeanne sans le regarder lui dit :

– Ainsi tu vas partir ?

– Oui Jeanne, c'est ainsi.

– J'aurais dû le savoir. Mais en fait je le savais. Est-ce que tu vas m'oublier ?

– Je ne sais pas, Jeanne, je ne sais pas.

– Moi je le sais, mais je n'ai pas très envie.

Michel alors lui prit la main.

– Je ne sais pas comment demain sera fait. Mais je ne t'oublierai pas. Et il posa un baiser sur sa joue puis descendit et lui dit :

– Viens au Guip cet été. Quelques jours. Tu verras mon monde.



## Chapitre 13

Il était là où il avait voulu exactement être. Attaché à rien sinon à vingt mètres de mailons et une ancre crochetée dans le sable d'une anse protégée du vent de Nord. Il y était, et y était seul dans ce fuselage de mer qu'il avait dessiné et construit. Contrairement aux Colin Archer ce bateau n'encaissait pas la mer, il la fuyait grâce à sa vitesse. Surface mouillée minimale, tirant d'eau maximum, et une surface de toile invraisemblable. Une bête de course. Pas vraiment agréable aux allures portantes mais parfait aux allures de près. Combien de temps depuis cet été au Guip ? Il essayait de se souvenir. La date il n'en était pas certain sinon que c'était juste avant qu'il ne franchisse l'Océan par les airs. Mais ce dont il était certain, c'est qu'il avait connu un vrai moment de joie. Il était arrivé début août avec en poche son billet d'avion. Il avait gagné le concours. Et le canot il l'avait construit pour sa réception. Il avait maintenant son nom, Vannetais, l'amitié du trait. Incompréhensible au quidam. Les Compagnons l'avaient envoyé comme en ambassade.

Quand il était arrivé à la maison, il n'y avait que Gwenn. Elle l'attendait.

– Je vais me marier à nouveau Michel, tu le sais. Mais je voulais t'entendre, te voir, te dire avant de le faire.

Michel l'avait serré dans ses bras.

– C'est bien Maman. Je ne crois pas que mon père soit contre. Bien au contraire.

– Mais je ne peux pas rester trop longtemps. Ma vie est à Vannes maintenant. Je te laisse la maison. J'ai tout arrangé avec tes frères. Ils sont d'accord.

– Je ne suis pas surpris. C'est dans l'ordre des choses. Mais je vais partir. Tu pourras t'en occuper n'est-ce pas ?

Gwenn était restée quelques jours, puis elle prit le bateau qui maintenant faisait la ligne deux fois par semaine. Il n'alla pas au chantier. Il tournait assez mollement à présent. La construction de plastifiés demande une usine, pas un chantier.

En marchant le long de la côte, il arriva à l'anse du Goret. Il aimait bien cet endroit.

Il y avait une ancienne digue qui faisait cale de mise à l'eau. C'était marée descendante. Il n'y avait pas grand monde puisqu'il pleuvait de cette pluie fine qui enrichit la terre et fait fuir les touristes. Marée basse ou presque. Un homme assez âgé essayait de pousser son misainier au flot. Il proposa son aide. L'autre le jaugea et accepta. Et l'embarqua. Il allait relever ses filets. Le moteur dans son puits les porta dans le courant puis la voile fit le reste. Au retour, il aida encore à amarrer le canot mais proposa de le laisser là où il aurait du flot. L'homme le regarda.

– Je m'suis fait piégé. Cela m'arrive de plus en plus souvent. Mais t'es pas con. Tiens j'te montre où je mets la clef du cadenas. T'as l'air de savoir. Tu es qui ?

– Je suis Michel, de la maison du Guip.

L'autre releva la tête.

– Ta mère c'est Gwenn n'est-ce pas ?

– Oui.

– Elle va bien ?

– Oui, ça va. Elle vit à Vannes.

– Quand tu la verras, dis-lui que je n'ai pas oublié.

– Oublié quoi ?

– Du temps de ton père, c'était un beau chantier. Et ce canot, c'est ton père qui l'a dessiné et construit. Allez, faut que je rentre. Sinon ma femme va croire que je suis passé par-dessus bord.

Il avait un bateau maintenant. Il se rendit compte que l'ancien ne s'en servait pas beaucoup. Un coup de peinture, quelques réparations.

Et Jeanne était arrivée. Venue de nulle part elle était là. Elle était arrivée avec son petit sac de voyage, à pied, depuis le port. Trouver la maison du Guip c'était un jeu d'enfant.

– Pourquoi es-tu venue ?

– Je voulais juste savoir avant que tu ne partes.

Alors il lui avait ouvert la porte. Une jeune fille dans la maison. Comment faire ? Il lui donna le lit de Gwenn. Elle resta trois jours. Baignade. Pêche. Voile. Repas expédiés. Marche sur le rivage.

– Tu aurais pu être un vrai amoureux Michel. Mais je ne sais pas ce que tu veux.

– Si je le savais Jeanne.

Il lui caressa la joue.

– Je ne suis pas l'homme qu'il te faut.

– Comment peux tu le savoir ?

– Je ne sais pas pourquoi mon père est mort et cela me pèse.

– Tu vas faire quoi alors ?

– Je vais essayer de passer à côté de cela Jeanne, et je ne veux pas que tu sois celle qui le subit. Tu rendras un homme heureux.

– On se revoit quand alors ?

– Lorsque j'aurais compris.

Ils étaient assis sous les pins de l'anse. Ils regardaient la mer. Ils se serrèrent l'un contre l'autre. Michel passa son bras autour des épaules de Jeanne et elle posa sa tête dans le creux de son épaule.

\* \* \*

Vingt-cinq ans. Il s'était passé quoi ? Il était maintenant à l'ancre dans le Gored. Il y avait des mouillages sur trois rangées et des centaines de touristes passaient devant ses yeux. Le monde avait tourné.

Il prit un bloc de papier et se mit à écrire.

« Tu vois, ce monde j'aurais aimé le partager. Vraiment. Sentir qu'il y a un autre humain qui vibre comme toi. Mais ce n'est qu'une illusion. On ne partage pas vraiment, ou alors c'est si rare qu'il faudrait plusieurs vies pour trouver celui ou celle qui aussi cherche à partager en vérité.

Je ne sais pas où tu es ni ce que tu es devenue. Je fais des rêves récurrents. Je rêve de toi. Mais il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qui m'empêche de t'atteindre. Le plus étonnant c'est qu'avec les années tu as changé dans mon rêve, tout comme moi j'ai changé.

Est-ce une bonne idée de me mettre à ta recherche ? Je connais quelqu'un dont le métier est de trouver ce que je serais bien incapable de faire sans savoir par où commencer. Je suis passé devant la maison de tes parents. Mais je n'ai pas osé remonter l'allée. Trop peur de ne rien trouver, ou pire.

J'ai été marié quelques années. Mais cela a été bref. Pour plein de raisons différentes. Es-tu mariée toi ? J'imagine que oui.

Je suis installé au Guip. Le chantier m'appartient maintenant depuis une dizaine d'années.

J'écris cette lettre sans vraiment savoir pourquoi. Je me dis que tu dois être la seule à qui je puisse parler. Je ne sais pas. »

Il n'avait parlé ni du bateau, ni du chèque et donc non plus de ce qu'il avait cru comprendre de la mort de son père.

Le bateau, il l'avait vu deux fois. La première fois, c'était au départ d'une course organisée par les Anglais pour les bateaux dont les skippers étaient propriétaires. Il l'avait remarqué tout de suite tellement il était différent des autres navires. Et vu le vent, c'était ce bateau qui avait gagné. Que des allures portantes et une mer assez puissante. Tous les autres avaient été obligés de tirer des bords trop longs. La deuxième fois, c'était dans le golfe pour la deuxième édition de la semaine. Il était là mais pas inscrit. Mais il ne put s'approcher d'assez près.

Cela ne pouvait être que lui. Il n'en n'était pas certain mais quelque chose lui soufflait sur la nuque. Il y avait le dessin de la tonture qui n'était pas la signature de Colin Archer. Le bateau battait pavillon maltais. Autant dire qu'il n'existait pas. Michel avait racheté le chantier à son retour des États-Unis. Quinze ans. Il était resté quinze ans. Les Américains sont pragmatiques. Il avait eu du travail dès la sortie de l'École dans

le Maine. Deux ans après il avait épousé la fille de son patron. Gwenn était venue avec son beau-père Monsieur Keroyal. Elle était heureuse.

Puis il avait pris toute sa place, jusqu'à prendre la direction réelle du chantier qui construisait des voiliers de luxe. Peu à peu il avait racheté des parts de l'entreprise. Jusqu'au jour où il était devenu le vrai boss. Celui qui prend les vraies décisions. Cela faisait 10 ans qu'il était marié. Kathleen était fille unique. Elle avait eu une fille ; elle ne voulait pas d'autre enfant. Peu à peu, comme pour tout le monde lorsque rien ne vient agrandir le quotidien d'autre chose que le quotidien, leur couple s'était délité, gentiment, sans hurlement, sans crise ; juste que le rien avait pris la place du tout. Kathleen était professeur à l'université. Un soir elle n'était pas rentrée. Il avait neigé. Mais pas au point de bloquer la route. Elle avait essayé une explication mais Michel l'avait regardé sans dire un mot. Alors elle avait dit.

Un mois, c'était suffisant. Helen viendrait en France de temps à autre. C'était ainsi. Les Américains sont pragmatiques.

Michel avait vendu ses parts du chantier à une boîte de communication qui cherchait seulement à faire des bénéfices et qui enverrait probablement un manager qui n'y connaissait pas grand-chose en bateaux mais qui savait comment gérer les prix des fournisseurs et les factures aux clients jusqu'à ce que tout vienne de Chine et que les clients aillent ailleurs. Il rentra par la mer. Route du Nord. Juste pour vraiment tester le bateau en solitaire. Il avait 38 ans, un bateau qui marchait bien et un peu d'argent devant lui. Suffisamment pour voir venir.

Le bateau marchait bien. Il était taillé pour la course mais peut-être celle de haute mer où le régime des vents n'est pas celui d'une course entre trois bouées, deux bords de près et un bord portant. En haute mer si le vent est portant alors ce sera ce vent-là le temps qu'il durera. Pour gagner en confort, il avait donc choisi le largue comme réglage maximum. Un bateau plus large aurait mieux encaissé le grand largue voire même le plein vent arrière. Il ne fit pas de halte au Sud de l'Angleterre. Ce qu'il visait c'était le Sud de la Bretagne. Il entra dans le Golfe en rasant les cailloux à tribord du chenal, il y avait là un contre-courant qui permettait de passer contre le courant majeur si l'on avait le vent avec soi. C'était le début du printemps. Il n'y avait personne sur l'eau. Il fit le tour de l'île aux Moines vers le Sud et remonta vers l'anse de Penhap. Il y avait un mouillage qu'il connaissait bien. Il jeta l'ancre et alla se coucher. Il aurait largement le temps demain d'aller jusqu'au Guip pour voir.

Le chantier ne ressemblait plus à rien. Partout des déchets, des ronces, et même quelques tôles avaient été arrachées par le vent ou des mains en quête de larcins faciles. Il y avait un écriteau sur la porte de l'ancien bureau dont les vitres étaient cassées. Il nota le numéro de téléphone. Le Guip était à vendre. Ce n'était pas difficile à comprendre. Pour vendre des bateaux plastiques, il fallait une usine pour les produire, pas un chantier naval. Dans la vase de l'anse, il restait quelques carcasses en bois qui revenaient lentement à l'état premier de la matière : l'indistinct et le foisonnement. Il conduisit le bateau jusqu'à Vannes. Il y aurait bien une place pour quelques jours ou quelques semaines. Mais ce ne fut pas nécessaire. Le chantier de Keroyal avait maintenant un ponton et il y avait de la place. Deux ouvriers vinrent l'aider à prendre le quai. Il débarqua, les salua et expliqua qui il était.

– C'est le fils qui dirige aujourd'hui. Comme qui dirait votre frère si je comprends bien.  
Michel sourit.

– On peut le dire comme ça. Je peux laisser le bateau.

– Pour sûr. C'est la morte saison. Cela ne reprendra qu'en mai.

Au bureau, il fit connaissance avec le fils du mari de sa mère. Ce fut cordial. Même amical. L'homme avait sans doute son âge. Ils parlèrent un long moment.

– Où habitent-ils maintenant ?

Muni de l'adresse et d'un plan griffonné, il partit à pieds le long du canal qui menait en ville. C'est une toute jeune fille qui ouvrit la porte. Elle avait les traits de Gwenn.

– Bonjour Mademoiselle, je voudrais parler à Gwenn.

– Vous voulez dire à maman ?

– Oui, c'est cela.

– Et de la part de qui je vous prie ?

– De la part de Michel, son fils.

– Michel ?

Et la jeune fille laissant la porte ouverte partit en criant :

– Maman, maman, c'est Michel, il est là, devant la porte.

Il entra et referma la porte. La maison était vaste, confortable. Et presque au centre ville. Il embrassa sa mère. Les longs cheveux étaient maintenant gris, mais c'est tout ce qu'il vit.

– Tu aurais pu me dire que j'avais une sœur.

– C'était difficile mon garçon. Par lettre. C'est difficile. Tu es revenu ? Pour combien de temps ? Pour longtemps ? Pourquoi tout ce silence ?

Puis son beau-père vint le saluer et enfin il put embrasser sa sœur.

Il passa cinq ou six jours à réapprendre la vie en France et à réapprendre sa famille. Mais il prit aussi le temps d'appeler pour le Guip. Le dimanche suivant il y eut un déjeuner de famille. Belle fête, bonne humeur, rires et sourires. Après le café il parla.

– Je vais acheter le Guip Maman. Son beau-père le regarda.

– Mais Michel, c'est mort, il n'y a plus rien.

– Peut-être que c'est pour cela qu'il faut le faire.

– Et pour faire quoi ? demanda le fils Keroyal

– Pour faire du bois, exclusivement du bois.

– Mais enfin c'est fini, dit Gwenn.

– Non Maman. Cela va revenir. Et il y en a tant à réparer, à entretenir. Si tu voyais ça aux États-Unis. Tu n'y croirais pas.

– Mais on est en France.

– Je sais. Merci. Mais je vais le faire, je vais essayer.

– Il te faudra l'appui d'une banque.

– J'ai des garanties.

- Et qui vas-tu embaucher ?
  - Des Compagnons sur le tour, peut-être un ancien encore valide pour les bateaux de pêche. Mais je ne suis pas encore là.
  - Moi je veux bien venir travailler avec toi.
- Il regarda sa sœur :
- Ce sera avec joie si tu apprends le métier.
  - Et pourquoi pas ?
  - C'est vrai, pourquoi pas ?

Début juin, Michel récupéra les clefs du chantier. Il y arriva par la mer à marée haute. Bateau à l'ancre et annexe. Il était de retour chez lui.

Un mois et demi à deux mois pour y voir clair. Il avait loué une barge pour évacuer tous les déchets. Début juillet Arwen, sa sœur, était arrivée. Pleine de courage. Et Gwenn était là aussi pour s'occuper de la maison. Son beau-père était au chantier à Vannes. Il donna un coup de main jusqu'au début d'août.

Le premier bateau était arrivé le 20 juillet. Il l'avait noté. Une bisquine qui avait besoin d'un carénage et de quelques réparations. Il avait réparé le ber sur rail et le tracteur avec son ber tracté fonctionnait encore. Il avait le choix mais surtout la possibilité de sortir des grosses unités, jusqu'à 20 tonnes sans les soulever. Cela se saurait assez vite dans ce monde de plus en plus fermé de l'ancienne marine en bois.

Début septembre deux compagnons sur le tour et un apprenti se présentèrent suite à son courrier à la Maison de Vannes. Il y avait six bateaux en réparation, et il y avait une commode pour un prototype dessiné par un architecte qui passait ses vacances sur l'île. Arwen était repartie à l'école, Gwenn et son mari étaient retournés à Vannes.

Michel déposa à la mairie deux annonces. Il cherchait une femme de ménage et une secrétaire comptable. La femme de ménage qui se présenta était une ancienne amie de Gwenn du temps de l'école primaire. Elle venait deux ou trois fois par semaine.

La première secrétaire qui se présenta resta une demie-journée au terme de laquelle elle n'avait pas su comment commencer à classer l'urgent, l'immédiat et ce qui peut attendre.

Elle partit d'elle-même. La deuxième resta. Mais elle posa ses conditions. Elle ne viendrait que trois soirs par semaine, jamais le mercredi parce qu'elle avait ses deux enfants à la maison, et elle ne ferait pas le café.

Michel la regarda. Elle avait tout de la femme qui vit seule et ne cherche rien parce qu'elle a déjà trop subi ou trop souffert de ce qu'elle a reçu. Cela lui convenait.

- D'accord. Vous habitez sur l'île ?
- Oui. Comment faire autrement ?
- Je ne sais pas. Peut-être en essayant. Mais ce n'est pas la question. Je vous embauche à l'essai. Trois jours. C'est ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Trois jours cette semaine pour tout ranger, tout classer. On verra le reste après. D'accord ?

Elle le regarda à son tour. Il avait tout de l'homme qui vit seul parce que la vie l'avait

laissé ainsi. Cela lui convenait.

– D'accord.

Et c'est ainsi que Patricia entra dans la vie de Michel, à pas légers mais qui savaient où ils allaient. Michel ne s'intéressait pas aux questions administratives. Cela lui semblait un carcan absurde qui l'empêchait de faire son métier. Lorsqu'il comprit que Patricia maîtrisait parfaitement son métier, il lui laissa, jour après jour la maîtrise complète de cet aspect de son entreprise. Le chantier tournait bien. Le nom de Guip était sur toutes les lèvres des armateurs et des professionnels du bateau en bois classique. Y compris jusqu'en Suisse où le Guip avait restauré totalement une très grosse unité du patrimoine du Lac Léman. Ils avaient étuvé des bordés de cinq centimètres d'épaisseur. Dix hommes pour extraire le bois de l'étuve et le poser en quelques secondes sur les membrures.

En rentrant de ce chantier, c'était pour les fêtes de fin d'année, le Guip avait retrouvé sa forme depuis deux bonnes années, Michel avait donné congé à tout le monde, pour la quinzaine. Patricia rangeait les derniers documents. Tout était clair. Comme d'habitude. Michel lui demanda :

– Que faite-vous pour les fêtes ?

Elle le regarda.

– Rien de spécial. Où voulez vous que j'aïlle ?

– Est-ce que vous accepteriez de venir passer Noël ici ?

– Est-ce que c'est une bonne idée ?

– Je ne sais pas. Mais ce que je sais c'est que sans vous je n'aurais pas l'esprit tranquille à l'heure qu'il est. Acceptez. Cela me fera plaisir, et peut-être à vous également.

– Il faut que je réfléchisse. Il y a les enfants.

– Venez avec eux.

## Chapitre 14

Michel avait repéré le grand type à son premier passage. Il était resté un long moment sur le quai dans la foule qui regardait les bateaux avant le départ pour la course. Impossible de le manquer. Grand, costaud, habillé comme un marin à la pointe de la technologie vestimentaire. Michel était seul à bord. Patricia était déjà repartie. Comme à chaque fois. Elle n'aimait pas la mer, elle n'aimait pas les bateaux. Elle aimait son travail et elle aimait aller en ville. Ils s'en accommodaient l'un et l'autre. Il était seul à bord. Cela ne l'effrayait pas. Mais la course sans escale ce serait rude pour un homme seul qui engage seul son bateau, sans assistance, sans relais, sans soutien.

Le lendemain il était encore là. Mais c'était lundi et il n'y avait pas la foule de la fin de semaine. Juste les retraités par bus entiers qui ne faisaient que passer et quelques curieux désœuvrés et amateurs.

Michel vérifiait les winches puis tout ce qui pouvait gêner la manœuvre. L'homme s'était approché.

– Bonjour.

– Bonjour.

– Vous préparez la course sans escale ?

– Oui.

– Sans équipage ?

– Et oui.

– Votre bateau, il vient d'où ?

– De mon chantier.

– Ah ! Et vous pensez avoir des chances ?

– Vous rigolez. Vous avez vu les autres.

– Oui. J'ai vu. Mais le vôtre est autrement.

– Je ne sais pas.



– On dirait une sorte de mélange des genres.

– Vous avez l’œil. Montez à bord, je vous offre une bière.

Cela avait duré un peu. L’homme était curieux sans être envahissant. Et il avait proposé son aide. Pour préparer le bateau. Michel l’avait regardé. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas essayer la confiance.

Il était revenu le lendemain.

– Vous avez déjà navigué ?

– Oui.

– Où ? Sur quoi ?

– En équipier, sur des quarante pieds, en Manche.

– Vous voulez faire un essai, là, maintenant ? On sort, on met toute la toile et on voit si ça colle ?

– Vous plaisantez ?

– Non, pas du tout. J’ai déjà fait la traversée en solo mais j’avais le temps. Là c’est une course, aller-retour. Sans escale de l’autre côté. Vous êtes disponible ?

– Je ne sais pas. Il faut que je voie. Mais je veux bien essayer aujourd’hui.

Sortie de Saint-Malo. Quatre Beaufort. Sud-Ouest. Rafales à six, houle à deux mètres. Ils essayèrent tout, les changements de voile d’avant, les virements de bord, la tenue du bateau au plus près du vent, l’un disait ce qu’il sentait dans la barre et l’autre réglait les voiles en conséquences.

– On recommence demain. Si vous cherchez un rôle d’équipage, vous pouvez le trouver ici.

L’homme était revenu, avec sa femme et ses deux enfants. Ils se présentèrent enfin. Pudeur des gens de la mer.

Elizabeth regarda Michel bien en face.

– Revenez entier. Je l’aime.

Les deux adolescents embrassèrent leur père.

– Nous sommes en vacances mais je peux prendre un peu de temps.

– Vous faites quoi ?

– Je suis à mon compte. Je cherche et je trouve ce que mes clients n’ont ni les moyens ni le temps de faire par eux-mêmes.

– On n’est pas prêt de rentrer. Il y a le trajet dans les deux sens.

– Merci. Cela j’avais compris. Mais j’ai vu aussi que le bateau était bien équipé. Pour ce que je fais que je sois en mer ou au bureau, personne ne fera la différence.

– Vous êtes sûr ? Ok. Moi c’est Michel.

– Moi c’est Willow.

– ... ?

– Ne cherchez pas. J’avais des parents un peu hors-jeu.

Météo exécrable. Sud-Ouest 5 à 7. Mer bien en forme. Mais c’est le jeu. Peu de monde

sur la ligne de départ. Mais c'est cela qui fait le prix de la course. Beaucoup de multicoques et quelques grands monocoques, tous ou presque, sponsorisés. Ils allaient tous prendre la route sud.

– On va prendre plus au nord. On perdra peut-être un peu de temps pour chercher les alizés mais on va gagner en rasant le sud de l'Angleterre. Mais il n'y a pas de refuge possible.

– C'est bon pour moi.

Éclairage chaud dans le carré. Le bateau n'était pas qu'un bateau de course.

– Si je voulais retrouver quelqu'un que je n'ai pas vu depuis 25 ans ?

Willow leva le nez de son verre.

– Difficile, il faut des dates, des chiffres.

– Ok. Est-ce que nous sommes prêts ?

– Il me semble que oui. Après, on ne sait pas. On peut toujours calculer mais il y a toujours une incertitude et c'est cette incertitude qui doit être la préoccupation.

Départ. Tous les concurrents prirent Sud-Ouest sauf trois monocoques qui partirent vers le plein Ouest.

– On n'est pas les seuls à avoir réfléchi autrement !

– C'est vrai mais regarde leurs voiles. Ils sont comme nous. Pas de sponsors, juste des navigateurs.

Quelques heures. Message radio. Un des favoris, un immense trimaran venait de sancir.

– Trop de toiles, trop de vagues.

– Ça cogne dur dans notre Sud.

– C'est vrai mais c'est parti pour nous passer derrière. On garde le cap – coup d'œil au baromètre enregistreur. Encore une bonne journée et ensuite Sud.

Six semaines. Ils n'avaient pas gagné sinon dans leur catégorie mais ce n'était pas une course anglaise où l'on pouvait marquer des points malgré la défaite. Patricia était là et Elizabeth aussi. Mais Patricia ne pouvait pas rester. Il y avait les enfants et la paperasse du chantier.

– Tu ne dois pas lui en vouloir, dit Elizabeth.

– Je ne lui en veux pas.

– Mais tu pourrais, dit Willow. Mais cela ne servirait à rien.

– Tu as sans doute raison.

– On se revoit quand ?

– Prochaine course ? Tu es partant ? J'essaye le bateau pour le Fasnet en classe A.

– Le Fasnet ? C'est presque une régata entre trois bouées. Pourquoi pas.

– Sinon dans trois semaines. Il y a la semaine du Golfe. Et viens avec ta famille. Il y a de la place à bord.

Elizabeth avait entendu.

– C'est une bonne idée, mais je n'aime pas quand ça penche.

Les deux hommes se regardèrent et sourirent.

Willow parti, Michel acheva de ranger le bateau. Qu'avait-il vraiment en commun avec Patricia depuis les dix années passées ? Ils vivaient ensemble, ils faisaient l'amour, de moins en moins souvent depuis quelques mois. Elle n'avait pas voulu d'autres enfants. Et elle n'avait pas voulu non plus qu'il adopte les siens. Il essaya de se regarder en face pour tenter de comprendre. Le chantier tournait bien. Il y avait parfois des creux mais l'affaire était saine. Patricia ne ménageait pas sa peine et sans doute était-elle un peu comme Gwenn. Rude à la tâche et libre dans sa tête. Que partageaient-ils en définitive sinon le travail, elle pour la gestion et lui pour l'art des bateaux en bois. Mais il aurait pu être plus aimant, plus attentif.

Il pouvait laisser le bateau au quai pour deux jours. Dans moins de deux heures il lui ferait la surprise. Peut-être était-ce ce qu'elle attendait. Même si elle ne disait jamais rien. Il avait le temps d'attraper la dernière navette à Port Blanc.

Une bonne heure de marche pour rejoindre le chantier. Son chemin passait devant l'ancienne maison de Patricia avant qu'elle ne vienne habiter avec lui. Il y avait de la lumière. Sous le porche il vit. Le vélo de Patricia. Il s'arrêta. Regarda. Pétrifié. Il resta là un long moment. Il était comme si ses pieds étaient collés au bitume. Impossible de repartir et comment aller de l'avant ? Il pouvait attendre là qu'elle sorte et lui demander une explication. Mais il savait que ce serait ridicule une telle question en pleine rue. Il marcha lentement en croisant les doigts pour la voir passer sur son vélo. Il arriva avant elle. Les enfants dormaient. Il attendit un long moment. L'esprit dans le vide. La tentation de tout détruire le traversa. Ce serait tellement facile de mettre le feu au chantier. Mais il se calma. Qu'y pouvait-il en fait ? Rien ? On n'est pas propriétaire des esprits et des corps de ceux qui partagent notre vie. Ils ne sont pas notre vie, ils sont leur vie à eux. Il repartit. Sur le chemin il croisa Patricia. Mais elle ne l'avait pas vu. Il attendit la navette de 6 heures emmitoufflé dans sa veste de mer.

Patricia se coucha. Sans vraiment réfléchir à ce qu'elle faisait. Parce qu'elle savait qu'elle n'avait pas de conscience pour lui dicter une conduite. Au début elle s'était un peu gourmandée, mais cela n'avait pas duré. C'était facile. Michel ne voyait rien. Il était tout à son travail et à ses navigations. Il était gentil et elle le savait. Pour elle la vie avait été un peu rude et même dure jusqu'à ce qu'il lui propose de s'installer chez lui. Elle faisait parfaitement son travail, elle le savait aussi. Elle aimait bien cet homme mais elle aimait aussi l'autre et elle ne voulait pas choisir. Parce qu'elle s'aimait davantage encore. Elle avait tout : une vie confortable et le piment d'une relation interdite aux yeux des bonnes gens. Pourquoi renoncer à l'un ou à l'autre ? Elle profitait du jour qui passe, au pied de la lettre. Et elle était prudente. Elle ne laissait aucune trace. Son système était au point. Elle en était assez fière. Être cette femme qui sait jouer plusieurs rôles à la fois.

## Chapitre 15

Willow et Elizabeth étaient sur le ponton juste en aval de l'écluse d'Arzal. Michel les vit de loin, mais Willow avait l'œil. Il avait vu aussi le bateau qui tournait la dernière verte avant la ligne droite vers l'écluse.

– Il arrive. Tu vas voir. C'est confortable et le bateau est sûr. Même lorsqu'il penche.

Elizabeth le pinça : – Ne te moque pas de moi.

Willow passa un bras autour de ses épaules.

– Je suis heureux que tu sois là.

– Moi aussi Willow, j'ai confiance.

Le bateau de Michel se plaça face au vent. Affalage du génois, la grand voile était déjà sur la bôme. Puis au moteur pour prendre le ponton face à l'aval. Willow saisit l'aussière arrière et le temps de la tourner au taquet pour la renvoyer à Michel, il alla frapper l'aussière avant. Manœuvre parfaite.

– Bienvenue à bord Elizabeth ! Les enfants ?

– Ils sont chez mes parents.

– Tant pis pour eux. Embarquez.

Sacs, victuailles, bonnes bouteilles.

– Quel vent ? demande Willow.

– Juste ce qu'il faut.

– Nav ?

– Je propose la pioche à Suscinio.

– Cela veut dire de nuit vue l'heure.

– Exact matelot. Est-ce que Madame a quelque chose contre ?

– Euh ? Je ne sais pas. Je suis juste passagère.

– La passagère du vent, fit Michel avec un immense sourire ! Il aimait ces deux-là. Ils se tenaient par la main malgré tout le temps passé ensemble. Ils étaient le contraire de

sa vie à lui. Il voulait leur faire plaisir.

– Tu vas voir, c'est magique. Juste les étoiles et le son des vagues sur la coque. Allez on y va. C'est la bonne hauteur et le bon sens de la marée.

Gilets, aussières avant, tension sur l'arrière et l'hélice qui brasse.

– Willow ! Installez-vous. Prenez la cabine avant. On lève la toile à la sortie du chenal. »

Ils avaient suivi le vent. Près, bon plein puis à nouveau au près serré pour remonter vers l'anse. Il faisait nuit. Elizabeth ouvrait des yeux immenses, les deux hommes étaient un peu tendus, comme pour chaque manœuvre ; aucune n'est anodine. « On prendra le mouillage à la voile » avait dit Michel. Willow avait levé un sourcil : « C'est toi le capitaine ».

Dernier bord face au vent du nord. « Mets-moi face au vent ». Ancre larguée, les voiles fassayèrent, la chaîne se déroula. Le bateau recula puis s'arrêta. Voiles affalées et carguées. Dans le carré. Il faisait bon. Même si c'était le mois de mai, le vent de mer était encore froid. Elizabeth fit un vrai dîner. Willow lui avait dit que c'était possible. Elle n'y avait pas vraiment cru, mais elle savait aussi que Willow ne racontait jamais de salade. Les deux hommes étaient penchés l'un près de l'autre sur l'ordinateur de Willow.

– Voilà. J'ai regardé un peu les historiques du Fasnet. Il faut s'attendre à tout.

– Au pire ?

– Oui, regarde. 1977. C'est vieux mais c'est arrivé.

– C'est amusant ! Non, c'est surprenant. On peut remonter plus loin ?

– Je ne sais pas. Il faudrait chercher.

– C'est prêt ! annonça Elizabeth.

– On voit cela plus tard.

Ils dînèrent en bavardant de choses et d'autres.

– Ça a été aujourd'hui ? demanda Michel à Elizabeth

– Euh, oui.

– Alors demain tu vas goûter au vrai qui penche vraiment.

– Non, Michel je t'en prie.

– Ne t'inquiètes pas. Mais tu vois si tu jettes un œil dehors tu verras un autre bateau. Il va au même endroit que nous et nous allons faire la course.

Les yeux de Willow hésitèrent entre plaisir et soucis.

– T'es sûr ?

– On essaye. Et sinon on prendra le temps.

– Tu n'es pas gentil, dit Elizabeth.

– Tu verras, cela va te plaire.

Elizabeth était allée se coucher. Elle s'allongea. Elle écoutait. Il n'y avait pas de bruit. Elle entendait vaguement le son des voix des deux hommes qui parlaient encore de polaire et de cap. Elle n'y comprenait rien mais elle percevait deux hommes heureux et le rythme du clapot sur la coque. Le bateau était agréable, même presque confortable. Pourquoi n'y avait-il pas une femme à bord ? Elle se dit avant de s'endormir que peut-

être Michel n'était pas un homme capable de garder une femme, ou que les femmes n'étaient pas capables de le garder.

– On arrête avec ces histoires de bateau. On parle de ce que tu fais.

– Ok, dit Willow qui pose son verre.

– Retrouver quelqu'un que j'ai connu il y a des années est-ce que c'est dans tes cordes ?

– Je ne fais plus dans ce genre là, mais c'est possible. Il me faut quelques dates, des identités, des lieux. Mais il faut que tu saches bien ce que tu fais.

– Je le sais, je n'ai plus besoin de dessin.

– Alors ok. Donne-moi les éléments que tu as.

L'autre bateau avait quitté le mouillage au moteur. Michel et Willow étaient partis à la voile. Willow avait remonté toute la chaîne avec le cabestan et lorsque le bateau n'avait plus tenu qu'à la surface, Michel avait fait prendre le vent dans le génois. Elizabeth dormait encore. Un long bord vent arrière puis « On vire ». Et le bateau prit le vent au près serré. Tout était penché. Huit nœuds, toute la toile. L'autre était là, juste là, à deux milles.

– Tu devrais peut-être être moins au près non ?

– Tu crois ?

– Essaye.

Un peu moins de cap mais plus de vitesse. Elizabeth montra son visage défait dans l'ouverture du capot.

– Je crois que je vais être malade.

Willow regarda Michel. Michel regarda Elizabeth. Puis il libéra la grand voile. Moins de cap, moins de vitesse. Mais il voulait qu'Elizabeth garde son sourire.

Elle avait repris des couleurs, mangé un peu et avalé sa Nautamine. Maintenant elle était installée debout en haut des marches de la descente, à l'abri de la capote.

– On peut essayer encore, lui dit Michel.

Elle regarda son mari puis Michel.

– D'accord.

Grand voile et génois bordé à bloc. Le bateau accéléra et se plaça juste sur cet équilibre de ses lignes d'eau et du vent dans ses toiles.

– On va prendre une bouée au Goret. Il y en a une de libre ; le bateau est au chantier.

Elizabeth lui demanda s'ils verraient Patricia. Michel la regarda un peu froidement.

– Non, Patricia est rentrée chez elle.

Elizabeth devint rouge.

– Je suis confuse. Je ne savais pas.

– Personne ne le sait. Tu es la première.

– Je suis désolée.

– Ne le sois pas. Il y a parfois des moments où il est préférable de jeter du lest pour continuer à voyager. C'est ce qui s'est passé.

À ce moment, Willow qui achevait de ferler le génois cria.

– Hé Michel, regarde celui-là. Un Colin Archer et pas d’aujourd’hui.

Michel tourna la tête.

– Oui c’est un Colin Archer, mais il a quelque chose de différent.

Il descendit prendre les jumelles. Pourquoi ce bateau lui « parle-t-il ? » Il lui semblait le connaître. Et là l’image revint. Dans le brouillard des souvenirs. Il se vit au bord de l’eau devant le chantier avec les parents et un bateau lourd et élancé à la fois qui se balançait au gré du clapot. Puis il fit le lien avec d’autres souvenirs. À cet instant le bateau hissa ses voiles. Une grand voile noire. Il prit le vent et s’éloigna. Son visage était défait. Il s’assit dans le cockpit un peu abruti.

– Ça va ? demanda Willow

– Oui, oui. Ce bateau je le connais. Il ne devrait plus être là. Cela fait presque quarante ans qu’il navigue. C’est mon père qui l’a construit. Mais dans mon souvenir le bateau a disparu et juste après mon père a disparu en mer. Il doit y avoir un lien entre ces deux événements.

– Il faudrait chercher. Mais pas pour le moment. Allez, c’est l’heure de l’apéro.

Dîner tranquille. Pas vraiment de programme. Quand Elizabeth laissa les deux hommes, Willow tendit un papier à Michel.

– Voilà, adresse, numéro de téléphone. Fais en bon usage.

Deux jours à tirer des bords dans le Golfe. Mais ils n’avaient pas revu le bateau à grand voile noire.

Michel était au trente-sixième dessous. Qu’avait-il entre les mains sinon son métier et son bateau ? Pas de femme, pas d’enfants. Juste des souvenirs. Et une adresse en Charente, près de la Rochelle. Qu’est-ce que Jeanne était donc allée faire là-bas sinon se marier et avoir des enfants d’un homme comme il faut. Il avait ramené Elizabeth et Willow en voiture jusqu’à Arzal.

– On se revoit pour le Fasnet ?

– Peut-être avant. Je te tiens au courant.

– Prend soin de toi Michel, dit Elizabeth en l’embrassant sur les deux joues en lui serrant une main avec tendresse. Il doit bien y avoir une femme qui te rendra heureux. J’en suis certaine.

– C’est possible, allez ! À bientôt !

Grand saluts de la main. Michel fut seul. Mais il n’avait pas vraiment envie de le rester. Une semaine plus tard il était devant un beau pavillon de lotissement assez chic. Suffisamment pour qu’il y ait des jardins verdoyants, des piscines et des portails automatiques.

Il la vit avant de sonner. Les fenêtres de la cuisine étaient grandes ouvertes. Elle était occupée à ranger de la vaisselle.

Il sonna. Elle s’approcha de la baie vitrée et dit d’une voix forte pour couvrir la distance :

– Oui, c’est pourquoi ?

– C'est Michel

– Michel ? Non...

Et il entendit le bruit d'un plat qui se brise en tombant au sol.

Il entra. Ils se serrèrent l'un contre l'autre comme des amis qui ne se sont pas vus depuis trente ans.



# Troisième Partie

## Chapitre 16

– J’ai eu des infos surprenantes.

– Vas-y je t’écoute.

Michel et Willow étaient installés au carré. Le bateau se balançait mollement au gré du clapot du port.

– Les trois premiers propriétaires du bateau de ton père ont eu des ennuis assez conséquents, suffisamment pour qu’ils s’en séparent. Mais ce n’est pas cela qui est le plus intéressant. Il y a quelqu’un d’autre qui s’intéresse à l’histoire de ce bateau.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Je suis rentré en contact avec un Anglais qui fait l’historique du Fasnet. Il m’a certifié qu’une Française lui avait posé des questions sur ce bateau il y a quelques mois.

– Et on peut en savoir davantage ?

– Pas pour le moment. Il n’a pas voulu me donner les coordonnées de notre inconnue.

– Dommage.

Silence.

– Alors, tu es allé la voir.

– Oui.

– Et alors ?

– Elle est mariée. Elle a cinq enfants.

– Bon. Et après ?

– J’ai promis d’aller la revoir.

Port de Cowes. Ils attendaient le départ de la course. Ils n’avaient aucune chance en temps réel au vue des autres concurrents. Mais dans leur catégorie, ils devaient pouvoir s’aligner. Sur les trois cent bateaux engagés, il devait y en avoir une vingtaine dont les skippers étaient les propriétaires. Mois d’août. Mais ici cela ne voulait rien dire. L’océan pouvait se montrer assez méchant avec les dépressions qui s’enchaînent. Mais la météo

n'annonçait rien de trop rude.

Le départ fut donné. Les grands multicoques, les monocoques et ensuite les autres. C'est pragmatique ; c'est anglais.

– Michel, regarde ! À tribord, au bout de la ligne. Il est là. Grand-voile noire. Il vient de derrière, il a anticipé et passe la ligne avec toute sa toile. Le départ est au grand large. Le norvégien déploie toute sa puissance.

– À combien il file ?

– Plus de 8 nœuds. On se traîne à 6.

– Bon alors on pense polaire. Moins de cap, plus de vitesse. Je descends faire le calcul. Michel utilisa les réglages pour augmenter sa vitesse. En attendant le cap vent, vitesse. Le norvégien continuait sur son cap et l'équipage établit une deuxième voile d'avant. C'était malin. Les deux voiles d'avant de part et d'autre de la proue, largués de l'étai. Un vrai tracteur à bateau lourd dans cette catégorie où le spinnaker fait perdre des points. Michel n'arrivait pas à penser. Comme dans le golfe, tous les souvenirs s'entassèrent, se mêlèrent. Pourquoi ce bateau le poursuivait-il ? Était-ce un hasard ? Cela avait-il un sens ?

Willow remonta et donna le cap puis il se mit à son poste : surveiller le GPS pour dire quand il fallait virer de bord pour conserver l'avantage de la vitesse sur la distance parcourue.

Ils remontèrent lentement sur le norvégien. Willow prit les jumelles pour essayer de l'identifier. Mais il était encore trop loin.

La nuit tomba. Feux de route. À chacun son quart de deux heures. La météo était stable. Il n'y aurait pas de voile à changer. Les feux du norvégien s'étaient allumés également. Le vent avait un peu faibli. Il devenait inutile de conserver ces caps. Michel reprit le cap vrai et il se rendit compte rapidement que l'autre avait davantage de toile. Peu à peu les feux s'estompèrent. Lorsque Willow prit son quart juste avant le lever du jour, il n'y avait plus rien devant eux. Ils étaient en tête de leur catégorie mais le norvégien l'était encore plus.

Ils avaient remporté le trophée dans leur catégorie mais Michel était abattu. Le commissaire de la course lui avait répondu que le norvégien à grand-voile noire n'était pas inscrit. Mais ce n'était pas la première fois. Il surgissait au moment du départ, faisait un bout de course et disparaissait. Il fallait demander aux services de sécurité qui surveillaient la course depuis la catastrophe de 1977.

– Non, il n'a pas tourné au Fasnet. Il a changé de cap et a pris vers le sud.

– Est-ce qu'il a un AIS ?

– S'il en a un, il s'est bien gardé de le diffuser.

– Il doit bien caréner quelque part de temps à autre ? Ce n'est tout de même pas un bateau fantôme !

Michel regarda Willow.

– Et pourquoi pas ?

– Tu rigoles ? Arrête de faire cette tête-là. Je l'ai vu, tu l'as vu, tout le monde l'a vu. Donc

il est bien réel. Cette histoire me prend les neurones. Je vais chercher et je vais trouver. S'il faut, j'interrogerai tous les ports de la côte.

C'est ce qu'il avait fait. Il avait passé des dizaines d'appels. Jusqu'à tomber sur un chantier de la Rochelle.

– Oui, on a un vieux gréement en carénage. Un bateau superbe. Et vous m'avez dit que vous travaillez pour quelle revue ?

– Le Chasse-Marée.

– Ah ! Oui, je connais. Si vous voulez le voir, il est là. Le nom du propriétaire ? Désolé mais je ne peux pas communiquer ce genre d'informations.

Willow avait appelé Michel.

– Il est à la Rochelle. Fonce.

Appeler Jeanne, lui proposer une journée.

– Oui. Pas de soucis.

– Je passe te prendre.

\* \* \*

Est-ce que les pas claquaient sur le pavé ?

Le bateau était loin maintenant. Ils prirent le chemin du retour. Ils parlèrent de la vie de Michel.

Ce que Michel dit, c'est ce qui allait arriver. Il avait trouvé un repreneur pour le chantier. C'était cela sa réponse. Il ne garderait même pas la maison. À quoi bon ? Gwenn n'était plus là. Sa demi-sœur avait préféré travailler avec son demi-frère à Vannes. Dans quelques semaines il n'aurait plus que ce bateau et un compte en banque. En dix années, sa fille n'était venue qu'une fois. Pour quelques journées à Paris. Ce qu'il avait détesté. Patricia était ailleurs. Il était seul avec les fantômes de son passé.

– Tu vois. J'aurais du me méfier. Mais je n'ai pas voulu.

– Tu n'as pas voulu voir c'est cela ?

– Oui, tu as raison. Cela durait depuis un moment. Je n'ai pas voulu mettre tous les détails en relation les uns avec les autres. Peut-être que j'avais peur de la réalité.

– Explique-toi.

– Oh, tu sais ce genre de choses insignifiantes comme les courses en ville qui durent un peu trop longtemps ou ces mots qui ne vont pas avec l'instant. Même lorsque je l'ai vue se dissimuler pour lire ses messages sur son téléphone, je n'ai pas voulu y croire. Cela ne collait pas avec elle.

– Alors là, excuse-moi mais ça ne veut rien dire. Il y a des gens qui maîtrisent très bien les codes sociaux et qui s'en servent pour se cacher. Et ce d'autant plus que c'est une femme. Tu vois les femmes sont maîtresses dans l'art de la dissimulation tout simplement parce qu'elles peuvent très facilement simuler leur désir. Elles n'ont pas à en faire la preuve. C'est un avantage que nous a donné la nature. Entre dissimuler et simuler, il n'y a que la distance de deux lettres qui en plus signifient quelque chose

comme le double.

– Tu penses cela toi ?

– Tu sais, la misogynie n'est pas réservée aux hommes. Allez, viens, n'y pense plus. Allons faire un tour aux puces de mer. J'ai vu dans la vitrine une lampe qui irait bien sur ton bateau.

Il y avait eu les cartes. L'idée que le bateau pouvait être très au nord. Par acquis de conscience, en repartant ils passèrent au chantier. Ils restèrent un moment à regarder les ouvriers travailler. Puis ils virent le patron. Non, il ne pouvait pas donner le nom du propriétaire.

– C'est drôle, on m'a posé la même question la semaine dernière. Vous n'êtes pas des journalistes du Chasse-Marée par hasard ?

Jeanne répondit :

– Non, pas vraiment. Mon ami s'intéresse à ce bateau, c'est son père qui l'a construit.

– Pardon ? Et quand ?

– À la fin des années soixante.

– Vous plaisantez ?

– Non. Pas du tout.

– Il est comme neuf. Tout est parfait. Jamais vu une construction aussi soignée. Bon, je ne peux pas vous donner le nom du propriétaire, à vrai dire je ne le connais pas. Il vient ici pour caréner depuis deux ou trois ans. Le patron parle français mais pas l'équipage. Peut-être des allemands ou des nordiques.

Michel regarda Jeanne.

– Merci. On va continuer à chercher.

– Attendez, j'ai un numéro d'immatriculation. Je ne sais pas à quoi cela correspond. Tenez, le voilà. En tous les cas ce n'est pas un bateau français.

## Chapitre 17

Rachel se passionnait pour cette histoire. Lorsque la maison était rangée et qu'elle avait fait tout ce qu'il y avait à faire, elle se connectait à internet et elle poursuivait ses recherches.

La seule information qu'elle avait pu avoir du bureau des affaires maritimes c'était que le bateau n'était plus du ressort de cette administration depuis 1977. Elle recontacta l'Anglais qui lui confirma que c'était l'année où il avait fait sa première apparition au Fasnet, mais qu'il n'avait pas achevé la course, comme les trois quart des bateaux, parce que l'un des membres de l'équipage avait disparu dans l'effroyable tempête.

Elle s'était ensuite inscrite sur le forum dont Jean avait parlé. Elle avait posé sa question mais n'avait pas eu de réponse. Jusqu'ici. Sans vraiment trop y croire. Il n'y avait pas de réponse mais elle avait reçu un message privé.

« J'ai un bateau Colin Archer. Mais ce n'est pas, bien sûr, celui que vous recherchez. Le mien est plus récent. Mais ce que je peux vous dire c'est que vous n'êtes pas la seule à le chercher. Il y a à Kiel des gens qui m'ont interrogé sur mon bateau. Ils voulaient savoir d'où il venait et qui l'avait construit. Si ce bateau a encore une grand-voile noire, vous devriez chercher chez les fabricants de voile. Ce n'est pas courant. Bon courage »

Elle répondit en remerciant pour les informations. Et elle tapa « voiles noires » dans la barre du moteur de recherche. Puis elle fit apparaître les images correspondantes. Elle alla chercher la photographie que Jean avait récupérée au château. À la troisième page elle trouva quelque chose qui pouvait bien correspondre. Elle poursuivit et en trouva deux autres. Elle chercha d'où venaient les images. La première provenait du blog d'un plaisancier qui avait photographié le bateau sur la côte Dalmate, elle ne savait pas où cela se trouvait, mais elle trouverait et les deux autres venaient d'un atelier de confection de voiles qui se trouvait à la Rochelle. Mais il n'y avait pas de date.

Elle avait bien avancé. Jean serait content. Même si elle ne savait pas vraiment ce qu'il comptait faire s'ils retrouvaient le bateau. Il avait émis l'idée d'aller voir le chantier où il avait été construit. Ils avaient même fait le déplacement jusqu'à l'île aux Moines. Mais

à l'entrée du chantier il avait changé d'avis.

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ? Imagine un peu. Je ne suis pas prêt et je ne sais pas quels mots employer et je ne sais même pas qui il est. Et je ne sais même pas s' il a un lien avec l'homme qui est mort.

– Comme tu le voudras. Ce n'est pas grave. Mon amour, au moins nous avons fait une belle balade.

– Peut-être que je devrais lui rendre le bateau...

– Tu n'y penses pas ?

– Pas vraiment, mais ce serait au moins une forme de justice.

Jean rentra. Fatigué mais souriant. Comme tous les soirs. Il avait minci et sa peau avait cette teinte propre aux hommes qui passent leur journée dehors. Presque celle d'un cuir qui a trop pris le soleil mais qui reste souple parce qu'il est entretenu. Il l'embrassa et lui tendit le chèque de son salaire.

– Je vais te masser. Assieds-toi.

Elle le faisait toutes les fins de semaine. Elle aimait ce contact ferme et souple à la fois sur les épaules musclées de son homme. Le parfum des huiles leur tournait un peu la tête et généralement ils faisaient l'amour là où ils étaient sans soucis du monde alentour.

– J'ai trouvé des choses intéressantes. Des photos sur internet. Tu regarderas après. Les voiles du bateau ont été faites, au moins une fois, dans un atelier près de la Rochelle. Et il a été pris en photo en Dalmatie il y a deux ans.

– On va l'avoir ! Tu devrais aller travailler chez les détectives privés.

– Ils ne prennent que les filles aux gros seins et aux jupes au ras des fesses...

Jean la regarda.

– C'est vrai que tu n'as pas de gros seins, mais la jupe au ras des fesses t'irait bien. Tu as de jolies jambes avec des attaches très fines.

– Où est-ce que tu as pêché ça ?

– Sans doute dans un bouquin. Tiens, vas-y, mets ton pied sur le banc. Je peux faire le tour de ta cheville avec ma main.

– Parce que tu as de grandes mains.

– C'est pour mieux te caresser mon enfant.

Et volent les vêtements dans ce souffle d'Eros qui passait par là.

Après le dîner ils regardèrent les photos ensemble.

– Oui, c'est lui. Non, elle, comme dirait Erwan.

– Elle ne vient plus très souvent la petite Hélène.

– C'est normal. Elle fréquente et c'est du sérieux. Je crois qu'ils parlent de mariage.

– Comment sais-tu ?

– C'est Brigitte qui me l'a dit. Elle sait tout sur tout le monde. Est-ce que les enfants viennent demain ?

– Oui, il faudra aller les chercher. Avec la Toyota !

– Ils aiment cela.

– Oui. Ils ont le sentiment d'être d'un autre monde. Ils t'aiment bien.

– C'est réciproque.

Fin de semaine à la campagne. Le printemps se faisait un peu attendre. Il fallait préparer les parcelles pour les pommes de terre. Mais la terre était trop mouillée. Il faudrait attendre encore un peu. Ce serait une récolte tardive. Le garçon se fit un peu tirer les oreilles pour sortir avec Jean pour étaler le fumier. Mais une fois dehors il était de bonne composition.

– C'est quoi cette histoire de bateau ?

Ils parlaient en travaillant.

– Une surprise que je voudrais faire à quelqu'un envers qui j'ai une dette assez conséquente.

– Est-ce que tu vas te marier avec Maman ?

Du coq à l'âne mais pas vraiment.

– Est-ce qu'il est important d'être marié pour être heureux ensemble ?

– Je ne sais pas. Mais tout le monde fait ça !

– Tu as raison mais je ne crois pas que ce soit un argument. Tout le monde ! Tu vois, tout le monde sait qu'il va y avoir des embouteillages sur la route mais tout le monde ne change pas son itinéraire pour autant et il y a effectivement des bouchons conséquents. Il ne faut pas faire les choses parce que tout le monde le fait, il faut le faire parce que selon toi c'est juste. Et si tu te plantes au moins tu sauras pourquoi.

Encore une bonne heure de crachin.

– Allez, on rentre. On va se boire une bonne bière.

Au moment où ils entraient le Land 88 d'Erwan entra dans la cour de la ferme.

– Entrez, on allait prendre une bière.

Le feu dans le poêle ronronnait doucement. Ils étaient tous assis autour de la table. Bières et thés et petits gâteaux au chocolat et aux noisettes.

– On va se marier, dit Hélène.

Le garçon regarda Jean et Jean lui fit un clin d'œil.

– Et bien alors à la vôtre ! Jean regarda Erwan. Tu es prêt ?

– J'ai réussi le concours. Dans deux ans je serai officier.

– Alors c'est bien.

– Mais enfin, Hélène n'est pas ta fille, dit Rachel.

– C'est vrai. Mais elle l'est un peu tout de même.

Hélène se leva et fit le tour de la table et vint serrer le cou de Jean.

– C'est vrai .

– Bon, où en êtes-vous dans vos recherches ?

Rachel mit en marche l'ordinateur. Elle montra les images.

– Et puis j'ai trouvé autre chose. Une voilerie de la Rochelle qui a fait une grande voile noire pour un gréement aurique de belle taille.

- Un gréement quoi ? demanda Michel.
  - Aurique, comme une oreille.
  - Où as-tu appris cela ?
  - Sur le forum. C'est fou ce que ces types sont calés. Tu poses une question et dans la journée tu sais tout ou presque sur le sujet. C'est un des habitués qui m'a indiqué cette histoire de voilerie. Les voiles noires sont rares. Elles demandent plus de soin et tiennent moins longtemps. Et la dame a été aimable. Elle a pris le temps de chercher. La voile a été faite pour un bateau de type norvégien. Mais elle savait uniquement que le virement bancaire venait d'Allemagne du Nord, une ville de la côte de la Baltique. Erwan écoutait mais en même temps il faisait défiler les photos et il s'arrêta.
  - Regardez, sur cette image on voit une immatriculation. Il faudrait pouvoir repixeliser un agrandissement.
- Tout le monde le regarda et Jean demanda.
- Et comment on fait ce que tu dis et qu'est-ce que cela veut dire ?
  - C'est simple. L'image que vous voyez est composée de points qui s'appellent des pixels. Si vous ne faites qu'agrandir, vous ne changez pas la qualité de l'image parce que vous ne faites qu'augmenter la taille des points. Il faut un logiciel capable de calculer les environnements de chaque pixel pour recomposer l'image avec une bonne définition.
  - Et bien fais-le.
  - Ce n'est pas si simple monsieur. Il faut un logiciel spécial.
- Jean se tourna vers Rachel.
- Peut-être que les gens de ton forum sauront ?
  - Je ne sais pas. On peut essayer.
- Rachel fit son message. Tout le monde regardait l'écran en attendant une réponse qu'ils pensaient immédiate mais c'est le téléphone qui sonna.
- C'est la fille de Rachel qui décrocha.
- Non, c'est sa fille. Oui, je vous passe Maman. Maman, c'est pour toi, c'est quelqu'un du forum.
  - Comment connaît-il notre numéro de téléphone ?
- Et elle prit le combiné et mit en haut-parleur.
- Bonsoir Madame.
  - Bonsoir.
  - Je suis Colin, du forum Bateaubois. Je pense que je peux faire ce que vous demander mais il me faudrait la photo originale.
  - Mais je ne sais pas qui vous êtes et comment même vous avez pu trouver mon numéro de téléphone.
  - C'est vrai. Je vous propose de venir vous voir. Je m'intéresse aussi à ce bateau.
  - Ah, et pour quelle raison ?
  - Probablement pour les mêmes que les vôtres. Mais ce serait mieux d'en parler de vive voix.



Rachel interrogea Jean du regard. Jean fit un « oui » de la tête et dit à voix basse : « Dis-lui que c'est toi qui va le recontacter. » La voix donna un numéro de téléphone puis une formule de politesse et clic.

\* \* \*

Willow raccrocha. Le bateau, il finirait par le trouver mais ce qui l'intéressait c'était de savoir pourquoi quelqu'un d'autre que Michel s'y intéressait. L'immatriculation de la photo, il la connaissait déjà. Elle ne correspondait à aucun quartier maritime français et malgré toutes ses recherches il n'avait rien trouvé qui pouvait rappeler une immatriculation connue. Elle était probablement fantaisiste et venait d'un pays qui était habitué à ce genre de flou administratif.

Pour le numéro de téléphone, c'était facile. Un prénom, un nom et une localisation accessible aux abonnés du forum. Il n'y avait pas cinquante mille Rachel Delorman dans un département rural de l'ouest français. Il n'y en avait d'ailleurs qu'une seule. Et pour passer la barrière de la liste rouge, il suffisait d'un billet tout neuf de deux cent euros.

## Chapitre 18

Michel avait perdu tout espoir de vendre le chantier. Le repreneur s'était montré sans le sou. Il n'avait pas été difficile à Willow de le prouver. Le chantier tournait au ralenti. Il avait bien réussi à vendre une série limitée d'un dériveur assez sportif. Mais la clientèle du Golfe n'était pas extensible et la mode du bois encapsulé dans l'époxy avait franchi l'Atlantique. Il en était au même point que son père, soit il faisait comme les autres en rognant sur les marges, soit il disparaissait. Le foncier était décourageant pour un quelconque investisseur qui ne pouvait même pas s'y retrouver en lotissant ; le site était classé et il n'y aurait pas de maisons de vacances entassées les unes sur les autres dans ce lieu. Et la crise économique rampante n'arrangeait rien. Les nouveaux riches achetaient des bateaux en résine dont ils se servaient deux ou trois jours par an. Le monde de la plaisance n'était plus vraiment ce monde où il convenait de manœuvrer correctement pour ne pas être la risée des pêcheurs. D'ailleurs les ports étaient bien séparés. Et les marinas étaient remplies de bateaux qui n'allaient pas beaucoup plus loin qu'une demie journée de navigation. Et par manque de moyens parfois, par goût le plus souvent, les passionnés de la marine en bois s'étaient mis à tout faire par eux-mêmes.

C'était la fin de la semaine. À la belle saison, il savait qu'il devait être au chantier. Les clients potentiels, ceux qui seraient séduits, venaient à ce moment-là. Toutes les portes de l'atelier étaient ouvertes. Il faisait beau. Il devait y avoir des centaines de gens à passer qui ne feraient que cela parce qu'ils avaient loué un vélo et qu'il fallait être à l'heure pour la navette qui les ramènerait à Port Blanc. Mais il y avait aussi d'autres regards. Des regards qui comprenaient ce que peut-être ce travail de mettre le bois en forme pour que la coque soit élancée et rapide ou large et porteuse.

Le port à sec qu'il avait mis en place rapportait ce qu'il fallait pour maintenir l'activité de deux ouvriers. Les bateaux en bois, c'était fini. Sinon sur une marge étroite peu fréquentée. Pourtant il était occupé à riveter une belle carène à clin, un bateau en modèle unique. Il se disait qu'il y avait peut-être là une sorte de niche.

Il n'entendit pas vraiment que quelqu'un lui parlait mais il sentit une présence derrière lui. Il acheva ses gestes, posa le marteau à boule et le tas, enleva son casque anti-bruit et se retourna.

– Bonjour.

C'était une femme qui était là. Elle était très élégante dans sa tenue négligée de touriste qui pourtant ne veut pas en être.

– Bonjour.

– Ce que vous faites est magnifique.

– Merci.

Il était descendu de son chantier et il s'essuyait les mains. C'était une jolie femme, sans doute plus âgée que lui. C'était assez rare que les femmes s'approchent de si près et d'autant plus qu'elle était apparemment seule.

– Vous pouvez vous approcher si cela vous intéresse.

– Oui, cela m'intéresse.

La femme s'approcha ; elle passa sa main sur la cambrure de la coque.

– Vous en construisez beaucoup ?

– Oh vous savez, les temps ne sont pas favorables aux coques en bois. Mais j'en fais de temps en temps.

– Et vous ne faites que des bateaux de cette taille ou vous en faites des plus grands ?

– Il y a bien longtemps que cela n'est pas arrivé.

– Et vous sauriez ?

– Oui, bien sur. C'est une question de temps.

– Et donc d'argent ?

Michel la regarda mieux. Elle avait les yeux clairs et ses cheveux étaient entre le gris et le blond. Sa voix était un peu dans les tons graves. Mais elle devait chanter juste.

– Oui, vous avez raison. Mais qui paierait pour un bateau en bois alors que les bateaux en plastique ne valent plus rien et que l'on peut avoir un quarante pieds pour un poignée de billets ?

– Peut-être des gens qui justement ne veulent pas de plastique.

– Je n'en connais pas beaucoup, ou alors ils se cachent.

La femme le regarda. Elle le regarda au fond des yeux.

– Un quarante pieds, comme vous dites, en bois, en vrai bois, pas en contre-plaqué, vous pourriez le construire ?

Michel la regarda à son tour au fond des yeux.

– Oui, si on m'en donne le temps.

– Combien de temps ?

– Je ne sais pas. Peut-être douze ou dix-huit mois.

– J'ai un plan. Voudriez-vous le regarder ?

– Pardon ?

– Vous avez bien compris. J'ai un plan de bateau et je demande si vous pourriez le construire.

Michel respira profondément.

– Montrez-le moi.

– Difficile. Je ne le transporte pas avec moi. Mais j'ai une photo d'un bateau identique.

Éloïse ouvrit son sac et en sortit une photographie sous verre.

Michel la regarda.

– Vous êtes qui ? Qui vous a donné cette photographie ?

– Personne. Cette photo vient de chez moi.

– Qui est l'équipage ?

– Est-ce important ?

– Vous savez bien que oui sinon vous ne seriez pas ici.

– Ce capitaine c'est mon beau-père. Mais non, il n'a plus ce bateau depuis longtemps.

– Vous connaissez l'histoire de ce bateau ?

– Pas dans les détails.

– Comment m'avez-vous trouvé ?

– Une sorte de hasard je pense.

– Vraiment ? Le hasard. C'est mon père qui a construit ce bateau. Sauf si quelqu'un en a fait une copie identique mais j'en doute. Ce bateau a disparu avant d'être livré et mon père s'est suicidé à cause de cela, enfin c'est ce que je pense.

– Cela vous hante n'est-ce pas ? Ne pas savoir vraiment.

– Oui, d'une certaine façon, oui. Mais venez au bureau si vous voulez. Je peux vous offrir une boisson fraîche. Sauf si vous êtes comme la plupart des gens qui passent. Ils craignent de rester sur l'île. Alors ils se dépêchent de repartir.

– Je ne suis pas pressée. J'ai une chambre au port.

Ils s'installèrent dans la pièce qui servait de bureau.

– Vous savez, j'ai encore les plans du bateau original si vraiment vous tenez à ce que je vous le construise.

– J'y tiens.

– C'est beaucoup d'argent.

– Ce n'est pas un problème. J'ai fait faire les plans par un architecte à partir de la photographie. Je pense que vous devriez les voir.

– Très bien. Envoyez-les moi et j'établirai un devis.

– J'ai les plans dans ma chambre. Je peux revenir demain si vous êtes là, mais je sais bien que demain c'est dimanche.

– Pas de soucis. Mais pas trop tôt. Mais avant de faire quoi que ce soit, je dois vous dire qu'il me faudra des garanties de paiement.

– Je comprends. Mais cela ne me gêne pas.

– Puis-je connaître votre nom ? Je présume que vous connaissez le mien.

– Bien sûr. Je suis Éloïse d'Appremont.

Et elle se leva. Michel la raccompagna et la regarda s'éloigner sur la petite route qui monte du chantier vers les hauteurs de l'île. Elle avait une démarche souple et sportive. Éloïse dina de quelques fruits de mers et rejoignit la chambre qu'elle avait louée. Ce qu'elle faisait, elle le faisait pour Jean. Leur relation était devenue sereine. Il n'y avait plus eu d'épisodes de chairs qui se cherchent et se trouvent. Elle ne l'avait pas cherché et lui non plus. Et elle avait changé à son contact. Elle ne faisait plus n'importe quoi de son corps. En parvenant à dominer ses pulsions agressives vis-à-vis des chevaux, elle était parvenue à dominer ses pulsions destructrices d'elle-même. Et cela grâce à Jean, grâce à sa patience et à son caractère solide. Elle se posait un peu. Elle réfléchissait. Et sa conclusion était qu'elle ignorait ce qu'était l'amour. Elle avait parlé à Brigitte qui la connaissait mieux que quiconque. Et Brigitte lui avait répondu, gentiment, de femme solide à femme blessée.

– Prenez un peu de large. Lâchez prise. Ouvrez-vous aux autres. Vous verrez, cela fait du bien de faire du bien.

Et voilà pourquoi elle était là.

Cet homme lui avait plu tout de suite. Mais non pas comme cette envie soudaine de le posséder mais comme un long chemin que l'on parcourt sans précipitation parce que l'on sait qu'il mène dans un lieu paisible où le monde n'a pas de prise.

Elle l'avait trouvé facilement. Elle l'avait regardé un bon moment avant de lui parler. Jean lui avait parlé de ses recherches et lui avait dit quelques mots sur le chantier tout au bout de l'île aux Moines.

Il était là, tout seul, un casque anti-bruit sur les oreilles, coupé du monde, totalement absorbé par ce qu'il faisait et qu'elle ne comprenait pas sinon qu'il y avait un bateau en construction et que l'homme faisait son métier sans se préoccuper de ce qu'il y avait autour. Et quand il s'était retourné elle avait compris en voyant son visage qu'il était réellement ce que l'on voyait, un esprit rempli par ses mains avec un regard surprenant. Et elle l'avait vu lorsqu'elle avait montré la photographie. Elle l'avait bien regardé dans les yeux. Il y avait à la fois de la désespérance et une sorte de certitude ou de fermeté.

Quand elle arriva au chantier, en fin de matinée, il était là, dans la même position, à faire le même travail, sauf que la coque avait pris de l'élan. Elle resta un long moment à le regarder sans parler. Puis elle fit le tour du chantier. Il la vit, lui fit un signe de la main et acheva de former la tête du rivet. Elle aurait pu le jurer, il y avait toujours le même nombre de coups de marteau.

– Expliquez-moi ce que vous faites.

Il avait enlevé son casque.

– Alors montez sur les planches.

Éloïse avisa l'escabeau et le rejoignit. Elle vit l'intérieur de la coque. Uniquement des courbes et encore des courbes.

Michel expliqua et montra.

– Vous voyez, c'est simple. Mais cela prend du temps. Personne aujourd'hui ne veut payer le temps qu'il faut pour faire de belles choses.

– Peut-être que les belles choses n'ont pas de prix.

– Peut-être. Vous voulez un café ?

– Pourquoi pas.

Ils ne prirent pas le temps du café. Ils le burent debout en regardant les feuilles des plans sortis de leur étui cartonné.

– Vous y comprenez quelque chose ? Parce que moi je n'y comprends rien.

– Oui. Regardez. Les vues des plans et des coupes correspondent. Vous voyez ces lignes verticales et horizontales, ce sont toujours les mêmes, elles se correspondent, et là, ce tableau, c'est le plus important, toutes les données en x,y,z pour bâtir la charpente.

– X, y, z ?

– Pardon. Largeur, longueur, hauteur si vous voulez pour faire simple.

Michel était stupéfait. Le plan était parfait. Il regarda le cartouche indiquant le nom de l'architecte. Bien sûr. Le meilleur pour ce genre de construction. Tout y était à condition de savoir lire cette forme de littérature.

– Et le programme c'est quoi ?

– Programme, comment, quel programme ?

– Et bien si vous faites un bateau, c'est pour faire quelque chose avec ; c'est cela le programme.

– Je ne sais pas. Peut-être simplement me dire qu'il y a un bateau dans un port et que je peux m'en aller avec.

– Vous avez déjà navigué ? Vous savez comment on se sert d'un bateau ?

– Non. Absolument pas.

Michel éclata d'un grand rire joyeux.

– Cela, c'est très fort. Vous faites quoi dans les cinq heures qui viennent ?

– Rien de prévu.

– Cela vous dirait de faire un tour en bateau ?

Éloïse était prise de court.

– Je ne suis pas prête, pas habillée pour cela.

Michel la regarda.

– Si. Cela ira. Il vous faudra juste une casquette. Le soleil cogne plus fort sur l'eau.

Fermer les hangars. Vérifier que tout était clair. Annexe au bout du ponton et ensuite faire monter Éloïse à bord. Pas simple, elle avait peur. Michel guida ses pieds pour les poser sur l'échelle du tableau. À bord.

– Asseyez-vous ici. Et regardez.

Moteur, lâcher du corps mort, un peu de prise d'erre, les voiles s'arrondirent. Petit temps. Toute la toile. Un peu de largue, un peu de près, virement de bord.

– Vous êtes crispée. Détendez-vous. Tenez, prenez la barre.

– Pardon ?

– Oui, oui, prenez la barre. Vous allez sentir l'appui de l'eau et celui du vent. Juste la

main légère. Vous permettez ?

Elle fit oui de la tête. Il prit sa main et la pose sur la barre.

– Voilà. Vous y êtes. Sentez ce qui se passe. Vous tirez, le bateau accélère et se penche, vous poussez, il ralentit et peut même virer de bord sans vous prévenir.

– Et si je lâche tout ?

– Essayez.

Le bateau était ardent. Il lofa tout de suite et se mit bout au vent. Bateau sûr.

– Et comment on reprend ?

– On tire sur la barre et on donne du mou à la voile d'avant qui va faire repartir et ensuite on borde.

– On borde ?

– Pardon, mais c'est le mot. Cela veut dire que l'on tend la voile. »

Michel laissa Éloïse sur un ponton du port. Elle n'aurait pas toute l'île à traverser. Éloïse avait le cœur qui battait. Elle ne savait pas si cela lui avait plu ou si elle avait eu peur. Ce qu'elle savait en revanche, c'était que cet homme savait ce qu'il faisait et qu'il le faisait bien à ses yeux. Pourquoi était-il seul ? Il devait bien y avoir une explication. Mais peut-être était-elle de celle que l'on ne dit pas. Que lui avait-il dit ? Ah oui ! « Il faudra revenir. Si vous pouvez. Vous apprenez vite. » Et il lui a donné une carte professionnelle. « Envoyez-moi un message. J'aurais votre adresse pour le devis. Ou pour vous renvoyer les plans ».

Michel appela Willow. Il lui raconta tous les détails. Willow le laissa parler. Puis il dit : « Ok, je sais quel est le lien. Je suis allé là-bas. Je suis allé voir cette Rachel qui cherche aussi le bateau. Elle m'a tout dit. Tu es assis ? Le type avec qui elle vit est un des types qui a aidé à voler le bateau de ton père il y a toutes ces années. Et aujourd'hui il s'est rangé. Il travaille pour qui, je te le donne en mille, pour Madame d'Appremont. Et il est prêt à te rencontrer. »

\* \* \*

Willow avait trouvé facilement la fermette et avant même de rencontrer Rachel, il savait qui était qui, et qui faisait quoi. L'épicerie-bar du village à la bonne heure, juste après le deuxième apéro. Ceci dit, quand il avait eu Rachel en face de lui, il avait tout de suite compris que ce n'était pas utile de jouer au plus malin avec elle. Elle avait tout simplement cherché qui était derrière le numéro de téléphone affiché dans le journal des appels et comme il avait utilisé sa ligne professionnelle pour laisser justement cette porte ouverte, autant alors emprunter le chemin sans chausse-trappe. C'est plus efficace souvent.

Rachel avait tout dit. En confiance. Parce que Willow avait tout dit aussi. Oui, Jean voulait réparer son tort si c'était possible, oui, Jean voulait rencontrer le fils de celui qui avait construit le bateau, oui Jean était même prêt à le voler une deuxième fois pour le rendre à son légitime propriétaire.

## Chapitre 19

Michel ne savait quoi penser ni comment ordonner ses sentiments et réflexions. La seule chose dont il était certain, c'est qu'il pouvait maintenant effacer de sa mémoire tout le mystère de la mort de son père. Quelqu'un avait volé le bateau peu importe qui et il y avait un témoin vivant de cette histoire. Fallait-il le dire à Gwenn ? Sans doute mais il faudrait sans doute y mettre les formes. Pour le reste il ne savait pas. Il aurait aimé comprendre la démarche de cette femme mais il n'avait pas de nouvelles et il ne voulait pas utiliser les informations données par Willow pour reprendre contact. Pourtant il aurait aimé la revoir. Il y avait quelque chose en elle qui lui plaisait. Une façon de se mouvoir et de parler qui pouvait être à la fois le reflet et la réalité d'un être. Comme une schizophrénie consciente. Il avait travaillé un bon moment pour chiffrer le prix de la construction d'un quarante pieds en bois massif. Le chiffre était astronomique au regard de tous les quarante pieds en résine que l'on trouvait sur le marché à l'occasion de première main, en parfait état et prêt à naviguer.

Deux semaines s'étaient écoulées. Il avait achevé le rivetage du petit voilier. Il était satisfait du travail. Maintenant il allait pouvoir ressortir les plans et il notait les échantillonnages pour préparer les pièces du plancher, celle des bancs, celle du petit pont de pointe avant. Il entendit toquer aux carreaux de la porte du bureau. Il leva le nez. C'était Éloïse. Il se sentit heureux comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Il se leva et alla ouvrir.

Elle avait un grand sourire et elle était habillée comme un marin au féminin mais en très chic. Ils restèrent un long moment à se regarder sans rien dire et elle rompit le silence.

- J'aurais dû vous prévenir.
- Non, non. Enfin, oui, peut-être. J'attendais de vos nouvelles.
- Je vous les apporte de vive voix, c'est mieux ainsi ?
- Oui, c'est vrai. C'est mieux.
- J'ai vu que vous aviez achevé la coque du voilier à rivets.



Michel eut un sourire en entendant cette appellation.

– Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

– Le mot, juste le mot. Je n'avais jamais entendu cela, un voilier à rivets.

– Je ne sais pas ce qu'il faut dire.

– Ce n'est pas grave, c'est bien ainsi. Mais entrez. Vous voulez un café ou autre chose ? Je vous en prie, asseyez vous.

Éloïse s'installa dans le fauteuil « visiteur ».

– Un café pas trop fort. Je veux bien.

Michel prépara deux mugs.

– Je sais comment vous m'avez trouvé. Vous auriez dû me le dire.

– Et comment vous le dire ? Vous dire que l'un des hommes qui a volé le bateau de votre père travaille pour moi ? Ce n'est pas simple à dire.

– Pourquoi est-ce que vous faites cela ?

– Quoi donc ?

– Cette histoire de bateau dont vous n'aurez que faire ?

Éloïse se bloqua. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle essaya de les retenir. Elle y parvint mais Michel avait vu.

– Pardon, je suis trop brutal.

– Non, non. C'est normal. Vous ne savez rien de moi alors que moi je sais bien des choses de vous. Alors je vais être franche. Jean, puisque c'est de lui qu'il s'agit, m'a rendu un immense service que personne n'aurait pu rendre sinon lui, ce voyou repent. Et Jean aspire à une sorte de justice qui lui rende enfin la paix qu'il cherche depuis longtemps. Voilà pourquoi je suis venue. Je me suis dit que si vous pouviez construire aussi bien et même mieux que votre père, alors vous pourriez tourner la page et Jean pourrait se dire qu'il y a une forme de justice qui rend son équilibre au monde tel qu'il le connaît.

Michel voulu l'interrompre.

– Non. S'il vous plaît, laissez-moi terminer. Ensuite vous déciderez de ce que vous dites et de ce que vous faites. Silence un instant. Mais il y a quelque chose que je n'attendais pas. Vous m'avez amené faire une petite promenade sur votre bateau et j'ai rencontré quelque chose dont j'ignore tout, et qui me fait peur et qui m'attire en même temps. Et de fait, si je suis venue au lieu de vous envoyer un message, c'est bien parce que, si vous le voulez bien, j'aimerais renouveler ce quelque chose. Voilà, j'ai tout dit.

Michel la regardait. Quelle étrange femme qui pouvait envisager de faire un chèque à cinq zéros juste pour un service rendu et quelle étrange femme de dire les choses aussi directement.

– Je ne sais pas quoi vous dire parce que je ne sais pas quoi penser.

Éloïse se leva.

– Non. Ne partez pas. Je vous en prie. Laissez-moi le temps de réfléchir, de mettre chaque chose à sa place même s'il y a sans doute des choses qui n'ont pas vraiment de place. Peut-être faut-il alors leur faire cette place là.

Éloïse était toujours debout. Michel se leva.

– Vous avez un bagage, un sac, quelques affaires de rechange ?

– Pardon ?

– Je vous demande si vous êtes venue avec un sac de voyage.

– Oui, bien sur. Il est à l'hôtel, au port.

– Bien, retournez-y. La marée sera favorable vers 20h. Je serais au port visiteur à 19h. Vous pouvez vous y faire déposer par le service de rade, demandez à la capitainerie. S'ils font des mines, dites-leur qui vient vous chercher. Si vous voulez naviguer, je vous emmène.

Éloïse était interloquée.

– Vous êtes sérieux ?

– Ai-je l'air de plaisanter ?

– Combien de temps ?

– Le temps que vous voulez !

– Pouvons-nous être revenus mardi soir ?

– Bien sûr. Où voulez-vous être ?

– À la gare de Vannes.

– Ce sera le port !

– Très bien. À 19h donc.

– Oui, 19h.

Michel avait contacté ses deux ouvriers. Pas de soucis. Ils savaient quoi faire. Il embarqua quelques légumes frais, pour le reste, la cambuse du bateau était largement fournie. Un peu avant 19h il se présenta au ponton. Il était déjà rempli. Il appela le service de rade par la VHF. Oui, il y avait quelqu'un à amener au ponton. Pas de place. On ferait le transfert de bord à bord. « Vous êtes certain. Oui, pas de soucis. La dame à l'habitude, je viens par l'arrière. » Le semi rigide s'approcha. Le pilote savait s'en servir. Il saisit l'échelle de coupée du tableau. Michel tendit la main, Éloïse avait peur mais elle tendit la main et assura sa prise puis le sac à bord. « Merci. Bonne soirée. » Michel se dégagea des eaux du port. Le courant du port était pour lui. Il avait donné un gilet à Éloïse. Il faisait encore jour lorsqu'ils sortirent du Golfe mais il était temps d'allumer les feux de route. Éloïse regardait. Elle buvait littéralement des yeux ce qu'elle voyait.

– On va s'éloigner un peu et ensuite on lèvera les voiles. On tirera deux bords et on ira mouiller l'ancre. Je vais vous montrer. Vous n'avez pas froid ?

– Non. Oui, un peu.

– Descendez et couvrez vous. Il y a une veste de quart dans les toilettes à tribord, à droite. »

Éloïse remonta. Michel ajusta les sangles de son gilet. La nuit descendait sur la mer, les voiles montèrent, claquèrent un peu puis le bateau s'élança, en silence ; juste le vent dans les voiles et le clapot sous l'étrave. Magie de la navigation de nuit.

Deux heures plus tard, Michel avait mouillé l'ancre dans l'anse de Suscinio. Le vent serait du nord pour la nuit et devrait tourner au lever du jour.

Il revint au cockpit. Éloïse n'avait pas bougé ni parlé. Elle avait goûté ce moment, un peu crispée au début, puis détendue. Là elle était calme. Elle ne savait pas quoi dire.

Michel descendit, alluma des lumières à l'intérieur et ressortit avec une lampe qu'il fixa dans les haubans.

– Vous pouvez venir. Sauf si vous voulez dormir là, mais c'est mieux dedans.

Éloïse était un peu gênée par cette situation. D'habitude c'était elle qui commandait et qui décidait où et quand et même comment.

– Mettez-vous à l'aise. Vous pouvez enlever le gilet. Je vous montre votre couchette.

Michel s'avança vers l'avant du bateau et ouvrit une petite porte.

– Voilà. C'est un peu spartiate mais on s'y sent bien. Les toilettes sont à l'arrière. Le fonctionnement est simple. Pour la douche c'est plus compliqué mais c'est faisable.

– Non, cela ira. Peut-être demain si vous voulez bien.

– Pas de soucis. Installez-vous. Je fais le dîner. Soupe et nouilles chinoises ? Cela vous va ?

– Oui, très bien. Merci pour tout cela.

## Chapitre 20

Le chantier reprenait vie. Le grand hangar avait été entièrement vidé. Michel avait embauché un compagnon et inscrit le chantier sur le tour. Un apprenti s'était présenté, envoyé par le prévôt de la maison de Vannes. Le premier travail avait été de dresser le plancher de traçage et de le peindre en blanc. Les mots d'Éloïse recouvraient une réalité. Elle voulait ce bateau et elle voulait qu'il soit le plus beau possible mais aussi le plus confortable possible. C'était une somme à six zéros. Elle n'avait pas fait de commentaire. Elle vendrait la propriété de Genève à la chaîne d'hôtellerie qui lui avait fait de multiples propositions. Elle n'avait pas d'enfant ; tout ce dont elle avait hérité serait dispersé. Et un doute était né dans son esprit. Elle savait que le père de son mari avait fait des affaires avec son beau-père, le deuxième mari de sa mère mais elle savait aussi que cet homme n'était pas resté longtemps. C'était une sorte d'escroc, un coureur d'héritage. Elle s'était mise en tête qu'il avait volé le bateau lorsque son compte n'avait plus été approvisionné et qu'ainsi il avait précipité deux hommes qu'elle aimait dans le malheur.

L'accord avec Michel était le suivant : elle réglerait les factures tous les quinze jours et le bateau serait entièrement payé avant sa mise à l'eau. Ce qui signifiait que le travail s'arrêterait si les factures n'étaient pas honorées. Ce fut le travail de tout l'hiver. Willow et Rachel attendaient chacun de leur côté que les voiles noires refassent surface quelque part. Jean était heureux. Il avait une femme sous son toit qui était souriante et entreprenante et il avait bien compris qu'Éloïse était occupée à quelque chose qui la rendait à elle-même. Ce n'était pas seulement les chevaux, non, c'était autre chose pour laquelle elle partait régulièrement. Il regrettait un peu de ne plus avoir à l'accompagner. Il aimait bien être en présence de cette femme qui en imposait à tout le monde mais dont il connaissait la fragilité. Mais c'était la vie qui était comme cela.

\* \* \*

Erwan était arrivé un peu trop tard. Il avait pu fracasser un genou et probablement casser un poignet. Et il avait mémorisé la plaque d'immatriculation de la voiture. Il était là juste pour donner un coup de main pour lever une petite charpente qui donnerait une pièce de plus à la fermette. Il était arrivé, ils étaient trois avec des manches de pioche et ils cognaient. Les autres n'avaient que pris le temps de voir le Land s'arrêter et comprendre que le jeune homme qui en descendait, une barre de fer à la main ne plaisantait pas.

Urgences, contusions et fractures multiples.

Rachel lui tenait la main lorsque Éloïse entra dans la chambre. Les deux femmes se jaugèrent mais leur regard décida d'une paix qui tiendrait ce qu'elle tiendrait.

– Vous savez qui a fait cela ? demande Éloïse.

– Non, mais je pense connaître quelqu'un qui peut savoir.

– Comment ?

– C'est son métier et nous connaissons le numéro d'immatriculation de la voiture.

– Faites ce qu'il faut. Je vous aiderai. Y compris s'il faut payer quelqu'un. Je ne veux pas que l'on touche à Jean.

– Moi non plus.

– Est-ce que l'on prévient la police ?

Rachel regarda Éloïse.

– Que croyez-vous que la police va faire ?

– Rien. Ou pas grand-chose.

– C'est exact. Aux yeux du monde, Jean n'est rien. Mais il est quelqu'un pour vous mais aussi pour moi.

– Alors ?

– Alors je vais appeler quelqu'un qui fera ce qu'il y a à faire.

– Soit.

Le soir Rachel composa le numéro. Boîte vocale.

– Bonsoir, c'est Rachel. Il s'est passé quelque chose.

Elle expliqua et donna le numéro de plaque. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonna.

– Bonsoir. Je peux trouver. Ce ne sera pas gratuit.

– Je peux payer.

– Donnez-moi trois jours.

Quatre jours plus tard, Rachel sonna à la porte du perron d'apparat du château. Elle portait un tailleur strict, elle avait soigné sa coiffure. C'est Brigitte qui ouvrit.

– Bonsoir, je suis Rachel.

– Je sais qui vous êtes. Entrez. Madame vous attend.

Brigitte la précéda jusqu'à une immense pièce qui pouvait être un salon, une bibliothèque et une salle à manger simultanément. Éloïse était là. Elle n'était pas apprêtée. Elle portait une robe simple et elle était juste coiffée.

- Alors ?
  - Tenez. Voici l'adresse et les noms. Il y en a deux à l'hôpital, Erwan...
  - Erwan ?
  - Le mari de la petite Cognard.
  - Celui qui est commando, un des fils de l'ancien militaire qui habite l'ancienne maison du notaire ?
  - Oui, celui-ci.
  - Je connais ce nom-là, je sais où il habite.
  - Comment est-ce possible ?
  - Je vous raconterai en détail si vous voulez. Mais nous allons lui régler son compte.
- Rachel la regarda, surprise. Et Éloïse lui parla. Et elle trouva cela facile. Une femme pouvait comprendre ce qu'elle avait fait là où la plupart des hommes ne voyaient que du vice.
- ... Et si j'en suis sortie c'est grâce à Jean.
  - Je suis heureuse pour vous. Et comment comptez-vous lui régler son compte ?
  - Oh, ce ne sera pas difficile. Je sais comment entrer chez lui. Ensuite ce sera vite fait. Il faudra juste changer un peu d'apparence.
  - C'est-à-dire ?
  - Ressembler à quelque chose comme une femme fatale.
  - Quelque chose comme une call girl expérimentée, dit Rachel en soulevant ses seins pour leur donner du volume.
- Éloïse éclata de rire.
- Exactement. Vous faites quelle taille ?

Une heure plus tard les deux femmes étaient en route. Rachel se regardait dans le rétroviseur sans trop croire à ce qu'elle voyait. Et elle regardait Éloïse en comprenant ce qu'elle avait expliqué. Sa tenue, sa coiffure, son maquillage, toute son apparence exprimait ce que les magazines vendent en parlant de séduction érotique.

Tout en maquillant Rachel, Éloïse avait expliqué son plan. Il faudrait donner le change pendant cinq minutes.

C'est ce qu'elles firent. Le fils à papa sur lequel avait cogné Jean avait largement ouvert la porte en jetant son regard de vicieux sur Rachel.

- C'est gentil d'avoir amené une copine.
- C'est pour me faire pardonner.
- Inutile. Mais entrez. Je sens que l'on va s'amuser.
- Moi aussi.

Tout l'intérieur sentait la prétention, ce goût du rutilant et du tape à l'œil de bonne qualité qui respire la richesse nouvelle pour des gens qui n'ont pas la culture pour l'assumer. Le jeune homme sortit trois verres à fond lourd et une bouteille d'un excellent pur malt. Il servit. Éloïse regarda Rachel. Elle devait attirer l'attention. Elle changea de position et croisa haut ses jambes gainées de noir. Le geste attira l'œil expérimenté de

l'homme, ses yeux suivirent le mouvement en partant du bas de la jambe jusqu'au plus haut du bas que laissait voir le porte jarretelle et il tomba dans le piège. Son regard se porta sur le buste de cette brune aux yeux verts qui se penchait en avant pour prendre son verre et donnait à voir ses attraits arrondis par une fine bretelle. Juste le temps pour qu'Éloïse échange son verre dans lequel elle avait dissous un sédatif. L'effet serait quasi immédiat. Rachel prit le temps de prendre son verre puis de se redresser lentement. Le regard de l'homme était sur elle comme une limace qui rampait sur son corps. Elle lui fit un sourire et l'invita à trinquer. C'est ce qu'il fit. Éloïse prit le relais. Cinq minutes. Il fallait cinq minutes. Elle but son whisky rapidement ; l'homme l'imita. Elle se fit servir un deuxième verre qu'elle porta à ses lèvres. Ne voulant pas être en reste l'homme l'avalait d'un trait. Éloïse alors se leva et s'approcha de lui. Elle n'eut pas le temps de défaire tous les boutons de son chemisier. Il avait perdu connaissance.

– Et s'il en meurt ? avait demandé Rachel.

– Ne vous inquiétez pas. Je l'ai déjà fait. Cela ne dure pas longtemps. Une bonne gifle et il reviendra à lui.

Ensuite cela avait été facile. Elles l'avaient ligotés à un lourd siège. Éloïse l'avait giflé dans un sens et Rachel dans l'autre. Il avait repris ses esprits et sa première vision fut celle d'une lame de rasoir à manche entre les mains d'une jolie femme.

– Je pense que nous devrions le raccourcir tu ne crois pas ? Pour ce qu'il s'en sert.

– Morceau par morceau. C'est une bonne idée. Et Rachel s'approcha et fit mine d'ouvrir la braguette du jeune homme qui serra les jambes.

– Attendez ! Non ! Je vais tout vous dire.

– Nous dire quoi ?

– Le type, celui qui m'a cogné, j'ai eu son adresse par un type qui voulait lui donner une leçon.

Les deux femmes se regardèrent.

– Tu en as trop dit ou pas assez. Vas-y. Que l'on voit enfin si la réalité est à la hauteur des prétentions.

Rachel se prenait au jeu. Elle força un peu pour écarter les jambes serrées. L'autre résistait.

– Non, je vous en prie. Je ne sais pas son nom mais lui savait qui j'étais.

Éloïse comprit sur l'instant. Elle plia le rasoir.

– Soit ! Tu as de la chance pour cette fois. Mais approche-toi, toi ou un de tes copains, de quelqu'un qui importe pour moi et il n'y aura pas de mots assez forts pour t'épargner d'être raccourci complètement. Tu as compris ?

– Oui Madame. J'ai compris.

– Partons. Mais d'abord il va dormir un peu.

Réitération de la bonne dose. Installation du fils à papa sur un sofa au velours grenat. Retour en silence.

– Dois-je te dire, pardon, vous dire ?

– Non, tu peux me dire tu. Après ce qui vient d'arriver. Non, je ne crois pas. Je pense

avoir compris. Le seul qui puisse faire le lien c'est ton mari.

– Oui mais pourquoi ?

– Peut-être la jalousie ?

– C'est possible. Mais il y a peut-être autre chose. Jean t'a parlé de l'histoire du bateau ?

– Oui, il m'a parlé de la photographie.

– C'est bien. C'est bien quand deux êtres qui vivent ensemble ne se cachent rien. Les choses sont limpides même si elles ne sont pas belles au sens où la mièvrerie ambiante les entend belles.

Le ton avait changé un instant mais il redevient ce qu'il était.

– Il y a un lien entre le père de mon mari et ce bateau, c'est clair. Mais il y a un autre lien moins évident avec un Suisse qui était banquier mais aussi escroc.

– Comment peux-tu le savoir ?

– Il a été le mari de ma mère pendant quelques mois. À la fin des années soixante. Je devais avoir cinq ou six ans.

– Il faut en parler à Willow.

– À Willow ?

– C'est celui qui trouve l'aiguille dans une botte de foin alors que tu ne sais même pas dans quel champ le foin a été coupé.

– Tu connais un homme comme cela ?

– Oui. C'est étonnant n'est-ce pas ? Mais c'est lui qui est venu me voir. Il savait que je cherchais des informations sur les voiles noires, c'est comme cela qu'il appelle le bateau et il connaît très bien le fils de celui qui a construit le bateau et qui s'est suicidé lorsqu'il lui a été volé.

Éloïse resta un long moment silencieuse. Devait-elle dire ? « Les choses seraient plus limpides ».

– Je le connais aussi Rachel. C'est un homme étonnant. Il porte à la fois la douleur et la joie de vivre sur ses épaules. Comme s'il ne parvenait pas à trouver quelque chose qui soit comme un équilibre entre deux pôles.

– Je veux le rencontrer Éloïse. Je veux lui dire que quelqu'un sait. Je ne crois pas que Jean soit à même de le faire.

– Peut-être faut-il tout de même le laisser essayer.

– Nous avons essayé. Mais il a fait demi-tour. Il ne savait pas quels mots il devait employer.

– Peut-être qu'il faudrait des gestes et non des mots.

– Des gestes ? Lesquels ?

– Détruire ce bateau.

– Le détruire ? Mais il appartient à quelqu'un.

– Non. Il n'appartient qu'à celui qui l'a construit parce qu'il n'a même pas été payé. Il a été volé.



## Chapitre 21

Jean allait bientôt sortir de l'hôpital. Il avait neigé à nouveau. Erwan et son frère étaient venus deux fois. Hélène venait plus souvent. Il y avait comme une sorte de famille qui se composait. Le bois était fendu, l'extension était couverte. Il faudrait des semaines de convalescence à Jean pour retrouver son habileté et sa capacité au travail. Ce n'était pas un accident de travail mais pourtant le salaire de Jean arrivait toujours. Éloïse avait tenu parole. Elle n'avait embauché personne pour remplacer Jean. Elle s'occupait elle-même de ce qu'elle pouvait faire et pour le reste elle faisait travailler les entreprises alentour. Et elle avait surtout arrêté de payer les factures de son mari. La question n'était pas l'argent. C'était autre chose. C'était l'absence de mots, cette sorte de condescendance de la part d'un homme qui aurait dû savoir qu'il n'avait rien entre les mains sinon le vent de ses coups financiers foireux.

Et un jour cela éclata. La facture de l'achat d'une nouvelle voiture à son nom.

Au dîner, elle avait pris soin de poser la facture dans son assiette. Il essaya.

– Je ne t'en ai pas parlé, mais je pense que tu comprendras. Tous mes clients ont changé de voiture et lorsque je les rencontre à la chasse j'ai l'air d'un pauvre.

Elle toisa son mari.

– Mais tu l'es mon chéri. Tu l'es. Tu es pauvre.

– Comment peux-tu dire cela ?

– Regarde-toi. Tu veux t'acheter un nouveau jouet mais tu fais rédiger la facture à mon nom. Donc le jouet est à moi. Et par la même occasion tu entretiendras toi-même la mère de ta fille à compter de ce jour.

– ...

– Tu fouilles dans mes affaires mais je n'ai même pas eu à fouiller dans les tiennes.

Il essaya de se donner une contenance.

– Comment peux-tu dire une chose pareille ?

– Tu veux les preuves ?

– ...

– Ici, tu vois, je suis chez moi et toi tu ne l'es plus.

– Mais c'est la maison de ma famille

– Certes. Selon les mots que tu dis, mais selon les actes de propriétés, la propriétaire c'est moi.

– Tout cela c'est à cause de ce type, cet espèce de voyou qui n'a même pas voulu te sauter. Éloïse releva la tête.

– C'est cela que tu penses ? Et bien oui. Il n'a pas voulu me sauter comme tu dis. Et toi tu ne me sauteras plus.

– Tu ne peux pas t'en passer !

– Oh si ! Je peux me passer de me faire sauter. Mais je peux accepter d'être aimée. Mais tu ne fais pas la différence. Donc c'est assez simple. Je ne paye pas cette facture. Tu te débrouilles. Et demain tu as quitté les lieux.

– Tu ne peux pas faire cela.

– Tu crois cela ?

– J'en suis certain.

– Tu ne devrais pas l'être. Si tu ne pars pas de ton plein gré, tu partiras par la force des choses lorsque j'aurais vendu le château avec tout ce qu'il contient.

– ... ?

– Je te l'ai dit. Tu es pauvre. Il n'y a rien à ton nom. Sauf peut-être quelques vieux papiers de ta famille.

Éloïse s'arrêta. Bien sûr. Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ? S'il y avait un lien il pouvait être dans les archives. Ce bateau avait été acheté par son beau-père. Il devait y avoir une trace quelque part.

Son mari la regardait. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Mais il avait très bien compris où cela pouvait rapidement le conduire.

## Chapitre 22

Plein mois de février. L'île était déserte. La plupart des maisons étaient fermées. Éloïse était arrivée à Port Blanc un peu en avance. Elle attendait sur le petit ponton à gauche de la cale. Cela faisait plus de huit semaines qu'elle n'était pas venue. Michel lui envoyait régulièrement des nouvelles du chantier. Mais elle voulait le voir. Le bateau de Michel se glissa tout doucement le long du ponton. Il s'immobilisa. Éloïse monta à bord comme Michel lui avait appris. Se tenir à un hauban, poser les deux pieds à bord et ensuite seulement enjamber les filières qui courent tout autour du pont. Le bateau repartit. Vitesse lente pour laisser à Éloïse le temps de rejoindre le cockpit à l'arrière. Ils se sourirent.

– Heureux de vous voir.

– Moi aussi Michel je suis heureuse d'être là. Et merci d'être venue me chercher mais j'aurais pu prendre la navette et marcher.

– C'est sûr. Mais c'est mieux ainsi et comme cela le moteur tourne ce qu'il faut.

Une tête se montra par l'ouverture de la descente.

– Michel, il faudrait tout de même... Ah. Bonjour.

– Bonjour, répondit froidement Éloïse un peu désemparée.

– Éloïse, je vous présente Jeanne, une amie de trente ans.

– Bonjour. La voix d'Éloïse était un peu froide. Elle se dit que Michel aurait pu la prévenir.

– Bonjour, répondit Jeanne en lui tendant la main et comprenant ce qui se passait dans l'esprit d'Éloïse. Vous pouvez être surprise. Je ne suis arrivée que ce matin et Michel ne m'attendait pas. Puis se tournant vers Michel. Oui, il faudrait sérieusement que tu penses à renouveler les stocks de nourriture. Il y a au moins la moitié des choses qui sont périmées. Puis à nouveau vers Éloïse. Michel m'a parlé de vous. Je suis heureuse pour l'un et pour l'autre que ce chantier puisse se faire. Mais pardon. Je suis bavarde. Vous voulez quelque chose de chaud ?

– Oui, s’il vous plaît.

Éloïse regarda Michel puis Jeanne. Elle sentait un peu de jalousie naître au fond d’elle tout en se disant que c’était stupide. Elle ne savait rien de ce qu’il y avait entre cette femme et lui et elle savait que rien de concret ou de saisissable ne s’était produit entre elle et Michel. Pourtant, si elle était là, ce n’était pas seulement pour le bateau mais également pour celui qui le construisait.

Jeanne avait réellement débarqué de nulle part.

Michel regardait les deux femmes ; celle qui était son amie au sens vrai du terme y compris une certaine forme de tendresse et celle qui était comme un océan qui pouvait passer du calme à la tempête sans que vraiment il ne sache ce qu’il préférerait parce qu’il aimait les deux perspectives.

Michel laissa les deux femmes au hangar. Il avait prétexté le dîner à la cuisine. Ce qu’il souhaitait c’était qu’elles se parlent.

Elles regardaient en silence le chantier. Jeanne l’avait déjà vu mais elle ne se lassait pas et Éloïse découvrait l’ampleur de ce que pouvait être la construction d’un bateau tout en bois d’une taille respectable. Toute la charpente était assemblée, le moteur était à sa place et le lest boulonné à la quille. Avec un peu d’imagination, en fermant les yeux, elle pouvait voir ce que ce serait lorsque le squelette serait habillé de sa peau, de la coque au pont.

– C’est magnifique, dit-elle.

– C’est vrai. C’est même à peine croyable. Et Michel est heureux.

– Vous le connaissez bien ?

– Oui, assez !

– Enfin je veux dire...

– Vous voulez savoir quels sont nos rapports ?

Éloïse fit oui de la tête.

– Je comprends. Nous sommes amis, tout simplement. Il y a très longtemps nous avons sans doute été un peu amoureux mais ce n’était pas ce que la vie nous réservait et Michel est parti travailler dix ou douze ans aux États-Unis. J’ai un mari et des enfants. Et c’est bien ainsi.

Jeanne vit le visage d’Éloïse se décontracter.

– Mais vous savez, il n’a pas eu une vie facile du côté féminin de son existence. Les femmes qui ont compté pour lui l’ont lâché. Il n’est peut-être pas fait pour cela.

Éloïse regarda ailleurs tout en passant une main légère sur le galbe d’une membrure.

– Il vous a parlé de moi ?

– Non, pas vraiment. Il m’a juste dit que vous étiez une femme étonnante et pleine de ressources et qu’il ne devait pas y avoir beaucoup d’obstacles à vous résister.

Éloïse sourit.

– Je vais vous dire Jeanne, vous permettez que je vous appelle ainsi ? Je vais vous dire. J’aime beaucoup cet homme. Il ne joue pas les durs, il ne raconte pas de salades et il sait ce qu’il fait.

- Mais vous êtes mariée. Qu'est-ce que cela peut donner ?
- C'est vrai. Je le suis. Mais plus pour très longtemps. Il me faut recommencer à zéro. Il y a toute une part de moi qui doit disparaître. Vous connaissez l'histoire du bateau disparu ?
- Oui, bien sûr.
- Et bien il y a un lien, indirect certes, mais bien réel entre ce bateau et moi. Et même un double lien. Elle pensa à Jean.
- Vous en avez parlé à Michel ?
- Non, pas vraiment, c'est assez difficile à dire.
- Vous devriez le faire.
- Je le sais. Mais je ne suis pas prête, pas encore.
- Je comprends.

Le lendemain Jeanne reprenait son périple. Elle s'était arrêtée en faisant un détour. Elle se rendait chez ses parents. Michel l'accompagna jusqu'au port. Le temps n'était pas vraiment ce qu'il fallait pour faire la liaison par la mer. Éloïse était partie marcher.

- Tu salueras Éloïse de ma part. Tu sais, je pense que c'est une femme qui te veut du bien et crois-moi, si je le dis, c'est que c'est fondé.
- Je m'en doute. Tu es la seule femme misogyne que je connaisse.
- C'est parce que tu ne connais pas beaucoup de femmes. Beaucoup le sont. Enfin celles qui se connaissent vraiment.
- On se revoit quand ?
- Je ne sais pas. Je n'ai plus vraiment les cartes en main.

Michel la serra contre lui. Puis ils s'embrassèrent en prenant le temps de ce vrai baiser sur la joue offerte qui est à la fois amical et tendre. Jeanne s'éloigna puis se retourna et dit :

- Pour le bateau, Éloïse sait des choses. Elle me l'a dit. Mais elle n'est pas encore prête. Sois patient. Elle te parlera. J'en suis certaine. Prends soin de toi Michel. Et si tu y penses, prie pour moi comme je prierai pour toi.

La navette s'écarta du quai et franchit le fort courant en naviguant en crabe malgré la puissance de ses moteurs. Michel resta là un moment. Un instant la pensée d'une autre vie possible et manquée lui traversa l'esprit. Mais non, c'était bien ainsi. Et personne ne pouvait réécrire l'histoire de sa vie.

Sur le chemin du retour, Michel croisa le fils du vieil homme qui lui avait prêté son bateau quand il avait vingt ans. Il habitait la maison de son père qu'il avait entièrement refaite. Maintenant il en était à vouloir faire reconstruire le bateau de son père que l'on avait retrouvé fracassé sur les rochers ; les amarres avaient été lâchées, sans doute par quelques fêtards éméchés en mal de bêtises plus grosses qu'eux. Ils parlèrent un bon moment. Et l'homme finit par dire :

- Je passerai au chantier la semaine prochaine. Nous parlerons affaire.
- Quant il arriva chez lui, Éloïse était partie. Elle lui avait laissé un mot.
- « Je ne crois pas que je puisse rester plus longtemps. Je ne suis pas prête. Je sais des

choses sur le bateau disparu. Je vous les dirai. Je vous le promets. Ne m'en veuillez pas. Le chantier est incroyable. Je ne m'y attendais pas. Vous trouverez ci-joint le règlement de la dernière facture et une avance pour la suivante. Mes affaires vont me retenir un moment. Je reviendrai au printemps, si vous voulez bien. Faites-le moi savoir. Bien à vous. Éloïse. »

Bien sûr qu'il voulait bien qu'elle revienne. Et ce qu'elle savait pouvait attendre. Il attendait depuis si longtemps.

Le téléphone sonna.

– Oui ?

– C'est moi. Les voiles noires sont revenues à la surface des choses.

– Où ?

– En Baltique.

– Où ça ?

– Dans la mer Baltique, au large de la côte Est du Danemark.

– Comment le sais-tu ?

– Je te dirai. Mais ce n'est pas tout. On a un port d'attache dans ce coin-là et c'est de l'information toujours d'actualité.

*[Reprendre et modifier le passage du voyage en Baltique]*

\* \* \*

Rachel, prévenue par Willow, avait parlé à Jean.

Il se remettait lentement. Il faisait la cuisine et lisait et encore plus que d'habitude. Rachel avait pris sa place comme employée au château. Elle était allée voir Éloïse. Bien sûr, elle ne ferait pas tout ce que Jean faisait mais elle pouvait en faire beaucoup. Elle s'y était vraiment mise. Le père Cognard lui avait expliqué les conduites du tracteur et le maniement de la fendeuse. Il lui avait aussi appris à ne pas craindre les animaux qu'elle serait chargée de soigner. Elle en avait fait moins que Jean à la fin de la journée, mais ainsi le salaire versé à son homme avait un sens. La neige avait disparu. Jean reprenait ses travaux autour de la maison. Lentement mais le travail était une bonne rééducation. Fin mars il était prêt. Il faudrait encore un peu de temps pour qu'il puisse retrouver toute son agilité mais il était prêt.

Il retrouva sa place. Rachel n'était pas mécontente ; elle avait appris beaucoup mais c'était trop dur sur la durée. Elle se demanda comment faisaient les gens autrefois. Ils ne devaient pas vivre très vieux. Éloïse l'attendait. Elle l'embrassa comme un vieil ami que l'on retrouve.

– Bienvenue Jean. Vous m'avez manqué.

– Vous m'avez manqué aussi Éloïse.

– Est-ce que je vous montre ce qu'il y a à faire ?

– Non, laissez-moi découvrir et si j'oublie quelque chose vous me direz.

- Très bien. Ah ! Au fait, il n’y a plus d’homme dans la maison. Je vous expliquerai.
  - J’en ai entendu parler.
  - Je m’en doute. Ce genre de nouvelle fait vite le tour de la région.
  - C’est vrai. Mais je présume que vous avez vos raisons. C’est ce qui compte à mes yeux. Reprendrons-nous l’équitation ?
  - Bien sûr Jean. Je vous ai attendu. Il doit y avoir tout à reprendre.
  - Non Éloïse. Ne vous inquiétez pas. Dans la vie il y a aussi des efforts de cliquets. J’ai eu du mal à le comprendre mais maintenant j’en suis certain. On peut changer, vraiment. Il est possible de ne pas être un voyou toute son existence durant. J’en suis persuadé, vous devez l’être.
- La rédemption, c’était cela la clef et la source. Et ce n’était pas qu’une question de foi ou de croyance. C’était une réalité. La rédemption passait par l’amour que l’on portait aux autres et qu’ils vous rendaient. Bien sûr il y avait toujours et partout des malfaisants. Mais ils n’avaient pas toujours le dessus. Il avait lu la confirmation de ce qu’il avait compris quelque part, peut-être chez Burke, il ne se souvenait plus mais il se souvenait de l’exergue : la victoire du mal est souvent due à l’inaction des gens de bien.
- Il faut que je vous parle Jean. Que je vous parle du bateau. Je sais qu’il a été volé. Et je sais pourquoi.
- Éloïse avait cherché et elle avait trouvé. Il n’y avait pas de doute possible. C’était bien son beau-père qui était à l’origine de la mort d’un homme et à l’origine de vies distordues. Bien sûr elle n’y était pour rien mais sa mère oui, de cette façon surprenante que peut avoir un esprit trop vif à raconter les événements de l’existence.
- Je voudrais rétablir l’équilibre autant que je peux le faire Jean.
  - Mais Éloïse, vous n’y êtes pour rien.
  - C’est vrai mais peut-être que nous pouvons essayer de réparer les torts que les actes de nos prédécesseurs ont générés.
  - Mais non voyons, ce serait sans fin !
  - Mais je peux le faire pour vous alors.
  - Pourquoi ?
  - Jean vous m’avez sorti d’un puits sans fond ?
  - N’y pensez pas. Tout le monde peut faire la même chose.
  - Non Jean. Ce n’est pas vrai. Je connais le fils du charpentier qui s’est suicidé. Il faudrait lui parler. Il faudrait lui dire que nous savons, et lui décidera.
- Jean regarda Éloïse.
- Vous avez sans doute raison. Mais je n’ai pas trouvé les mots. Peut-être que vous, vous saurez. Rachel sait aussi de qui il s’agit. Nous y sommes allés mais je n’ai pas eu le courage, pas celui-là.
  - Vous voulez que je vous raconte l’histoire du bateau ?
  - J’en connais quelques bribes. C’est un bateau maudit.
- Éloïse confirma.

– Oui Jean, c'est un bateau maudit. En trente ans et plus, huit personnes sont décédées en lien direct avec lui. Il faut le couler pour qu'il revienne à celui à qui il appartient.

– C'est vrai. Je l'ai dit à Rachel.

– Oui mais comment ?

Jean eut un sourire.

– Je connais quelqu'un.

Éloïse éclata de rire.

– Vous aussi ! Décidément entre vous et Rachel, vous en connaissez du monde.

Éloïse raconta l'histoire. Jean éclata de rire à son tour.

– Non, ce n'est pas la même chose mais leurs compétences accumulées pourraient faire bien des dégâts.

Éloïse redevint sérieuse.

– Voulez-vous essayer avec moi ?

– Je veux bien. Je veux bien essayer. Mais ne laissez pas paraître votre nom.

– Peut-être trop tard.

– ... ?

– J'ai déjà commencé. En ce moment sur le chantier où le bateau que vous avez aidé à voler a été construit, on construit un bateau quasiment identique ; c'est le fils qui le construit, et il le construit pour moi.

Jean tiqua un peu.

– Et quand doit-il prendre la mer ?

– Pour Pâques, fin avril.

– Pour Pâques ? Il faut y être Éloïse, vous m'entendez, il faut y être. J'y serai et je veillerai dessus.

\* \* \*

Il fait nuit. Il fait froid. Mais il ne neige pas. Ils sont deux sur le puissant semi-rigide qui s'approche à bas régime. Le bateau est à son mouillage momentané. Pas de lumière à bord. Rapidement le plus agile des deux hommes monte à bord. Il vérifie que personne n'est resté malgré le fait qu'il en soit certain. Il les a comptés et ils sont tous repartis avec l'annexe. Le semi rigide vient se placer à la proue. Une remorque est tendue, les lignes qui retiennent la lourde coque à sa bouée sont sectionnées. Le semi rigide démarre lentement, un peu de puissance. À cette heure-ci tout ce qui pourrait avoir l'œil ouvert dort profondément. Le bateau maintenant suit le semi rigide gentiment. Vers le large. Ils ont repéré un endroit parfait. Vingt mètres de fond. Il n'y a pas de vent, pas de clapot. Voilà, ils y sont. À nouveau le plus agile des deux hommes intervient. Il descend dans l'eau. En combinaison néoprène. Il est bien équipé. Cela fait partie de son métier. Il plonge. Il place les deux charges légères. Cela suffira. C'est également son métier. Il remonte à bord du hors-bord. Son compagnon l'aide. Ils s'éloignent d'une cinquantaine



de mètres. Le bateau est majestueux. Cela fait plus de trente ans qu'il sème des morts derrière lui. Il est temps de le rendre à celui qui l'a construit.

Willow ouvre le boîtier. Il regarde Erwan et il appuie sur le bouton.

Deux explosions sourdes, d'abord rien puis un peu de bulles puis davantage. Lentement la coque éventrée s'enfonce. Le lest fera le reste. Ils attendent encore un bon moment lorsque et le haut du mât disparaît. Puis moteur. Ils viennent d'un peu loin. Le GPS fonctionne parfaitement. À l'aube ils remontent le semi rigide sur sa remorque. À midi ils sont sur l'autoroute. Ils ont rendu le bateau loué pour deux jours.

Le bateau est descendu tout au fond. Il est maintenant au calme de l'eau verte. Il repose par vingt mètres de fond. Comme celui qui l'a construit. Il est certain que l'un retrouve l'autre. D'une certaine façon.

## Chapitre 23

Éloïse est là. Willow est venu aussi avec sa femme. Il y a les compagnons et quelques curieux. Un peu plus loin il y a un petit groupe de gens attentifs. Michel les a vus mais il n'y prête pas attention. Vu le poids de la coque qui va être mise à l'eau ils vont utiliser le ber qu'ils ont vérifié. La manœuvre est lente. Mais ils ont le temps. La haute mer n'est que dans trois heures. Et il faudra toute l'eau possible pour que le bateau, Éloïse n'a pas encore donné de nom qui lui convienne, puisse rejoindre sa bouée devant le chantier. Le gréement sera posé par une entreprise spécialisée à la Rochelle. La première navigation se fera au moteur. Le mât et les autres espars sont posés sur des supports, au dessus du pont.

Michel regarde Éloïse. Elle lui tend une enveloppe.

– Il n'y a pas de malédiction Michel. Ce bateau est payé. Vous pouvez le mettre à l'eau.

Michel prend l'enveloppe et la glisse dans sa poche.

– Grâce à vous Éloïse. Grâce à vous. Ils sont là n'est-ce pas ?

– Oui. Ils sont là. Ils sont juste sur la hauteur.

– Je ne le verrai pas ?

– Il n'a pas ce courage-là. Mais il va rester et il va veiller. Il n'arrivera rien à votre bateau.

– Non, c'est le vôtre.

– Pas vraiment. Je l'ai payé certes, mais qu'est-ce que cela veut dire ? C'est le vôtre. Et celui des hommes qui l'ont construit avec vous.

– Qui est-il ?

– Un homme qui aspire à la paix. Un homme qui a choisi de changer et qui a fait ce qu'il fallait.

– Vous le connaissez n'est-ce pas ?

– Oui. C'est lui qui a fait le guet lorsque le bateau de votre père a été volé.

– Je m'en doutais un peu.

- C'est lui aussi qui m'a permis d'être ce que je suis aujourd'hui et de faire ce que je fais.
- Et les autres ?
- Les autres ? Sa femme qui a permis que tout cela arrive, sa fille, je dirais adoptive, qu'il a sauvé de la mort et l'époux de cette fille, un gars bien, solide, un peu rugueux mais solide.
- Dites-moi tout ce que vous savez.
- Oui Michel, je vais vous le dire. Mais pas tout de suite. Il y a un bateau à mettre dans l'eau salée. Et ce bateau je voudrais que vous en soyez le skipper, c'est comme cela que l'on dit n'est ce pas ?
- ... ?
- J'ai commandé des voiles qui vous plairont. Je voudrais que vous engagiez « Amazing Grace », ce sera son nom, dans le prochain Fasnét.

Ils sont au départ. Les voiles sont splendides. Elles sont faites pour le bateau sur mesure y compris le tissage. Elles sont d'un blanc pur et dans le tissage le nom du bateau est comme brodé en lettres anglaises d'un splendide rouge sang. Éloïse et Elizabeth sont occupées à ranger ce qui doit encore l'être. Willow vérifie une ultime fois les drisses et les écoutes. Michel est assis au poste de barreur.

- Alors, dis-moi.
- Dis-moi quoi ?
- Vous avez fait quoi toi et le jeune type au crâne rasé ?
- On a fait ce qu'il fallait.
- Et donc ?
- On a rendu le bateau à ton père.

*« Amazing Grace, how sweet the sound,  
That saved a wretch like me.  
I once was lost but now I'm found,  
Was blind, but now I see. »*

John Newton, *Amazing Grace*, 1760

Merci

à Sixtine pour les heures passées à déchiffrer les hiéroglyphes,  
François pour ses connaissances maritimes,  
Pierre pour son indulgence envers les subjonctifs,  
Manfred pour son dessin qui va à l'essentiel,  
Véronika pour son professionnalisme,  
Nathalie pour ses recherches,

aux amis de *bateaux-bois* pour leur amitié fidèle, qu'ils prennent plaisir à lire ce roman  
qui leur est en premier lieu destiné,

au Clan toujours en cercle serré.

Merci à mon époux pour ses écrits, ses rêves, sa vie viking.

« Il y a des hommes qui ne font que travailler  
et qui ne trouvent pas le temps de rêver.  
Seul celui qui rêve arrivera à trouver la sagesse »  
*Smohalla Sagesse d'Indiens d'Amérique*

## *Un mot sur l'auteur et le roman*

L. Desgardes, avant d'être charpentier, avait été officier, ébéniste et puis menuisier. Loin de l'agitation du monde moderne, il taillait la vigne, faisait sa bière et son vin, cultivait son potager. Luc aimait lire Heidegger et Jünger, il écrivait et construisait des bateaux, menant sa vie d'époux, de père et de grand-père. Et quand la météo le permettait, il naviguait sur Elendil, un knörr qui était sorti de ses mains et de ses rêves.

*Amazing Grace*, œuvre posthume, s'inscrit dans une trilogie après *Un bateau pour Gwenn* et *Les rivages blancs*. Seule la première partie était aboutie. Les deuxième et troisième parties du roman ont juste été retravaillées pour une meilleure lisibilité. Deux passages manquent et nous avons décidé de les faire apparaître.

Les romans vont au rythme de la construction des bateaux et le parallèle montre cette recherche de l'Être. Ultraia, Elendil, White Shores, *Amazing Grace*, *Duc in altum* qui était en gestation, ces noms sont un chemin, « Tu as tant d'amour en toi. » « Éprouver l'amour comme une lumière qui révèle la beauté de l'être dans ce qu'il a de profond, d'inépuisable et d'unique » « La rédemption passait par l'amour que l'on portait aux autres et qu'ils vous rendaient » une réponse ?

Luc est passé vers l'infini porté par *Amazing Grace*. Souhaitons-lui une belle navigation dans la profondeur de l'Être.